This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 2044 011 320 231

Digitized by Google

3077.3

Harvard College Library

FROM THE FUND

IN MEMORY OF

GEORGE SILSBEE HALE

AND

ELLEN SEVER HALE

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
82
RUE BONAPARTE
PARIS VIe ARROND^t

LIBRAIRI
ANCIENN
D'OCCASI
COMMISSI
LIVRES NE
FRAN
ETRA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DE

Mme AUDOUYN DE POMPERY

AVEC

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ET SON COUSIN

AUDOUYN DE KERGUS

Digitized by Google

Digitized by Google

UN COIN DE LA BRETAGNE

PENDANT LA RÉVOLUTION

CORRESPONDANCE

de Mme Audouyn de Pompery

AVEC SON COUSIN ET BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

INTRODUCTION ET NOTICE PAR E. DE POMPERY

PORTRAITS ET FAC-SIMILE

TOME SECOND

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1884

Digitized by Google

Fr 3077.3

FEB 12 1911
LIBRARY

Hale fund

Digitized by Google

Digitized by Google

Profil de ANNE-MARIE AUDOUYN DE POMPERY. Ce portrait, du même temps que le premier, pourrait bien être de la main d'un ami dévoué, M. Detaille, ingénieur.

Digitized by Google

Pour achever, autant que je puis, de mettre le lecteur en rapport avec ma grand'mère, voici un fac-simile de son écriture.

Après la Restauration et sans doute pour la Saint-Louis, ma grand'mère m'apparut un jour toute parée et le chapeau couvert de fleurs de lys. Je fus ébloui, saisi d'une admiration naïve. A cette occasion, elle m'adressa ces quatre vers, que ma bonne fortune m'a fait retrouver. C'est un lien de plus entre nous.

Surprise de mon petit fils Edouard de p.

Sur son chapeau grand maman a des fleurs !
— Le bon bonheur mon fils, celles cy sont les gages
et le lys cher a tous les cœurs
a pris le droit charmant. d'enrubeler tous les âges.

Digitized by Google

Digitized by Google

POSTFACE

OU L'ÉDITEUR PREND CONGÉ DE L'AUTEUR DE CES LETTRES

Il y a déjà plusieurs années que j'ai colligé, trié et fait copier la correspondance de ma grand'mère. Quatre années se sont déjà écoulées, depuis que la notice qu'on a lue a été écrite.

Maintenant, en relisant ces lettres et cette notice, il me semble que je n'ai pas aussi bien parlé de ma grand'mère qu'elle le mérite. En revoyant à nouveau cette expression naïve et spontanée de son âme de femme charmante, sensible et bienveillante, je trouve, en vérité, que j'en ai parlé platement, en analyste trop impartial, en obser-

Digitized by Google

vateur trop froid, en philosophe trop peu pénétré de ce qu'il y avait de bon et d'aimable dans cette exquise nature de femme.

Créature impressionnable et vibrante au plus haut degré, tout l'affecte profondément, le bien et le mal, et cela au point de troubler et de désaccorder son être au physique comme au moral, au moral surtout. La mort de son jeune frère la frappe si cruellement qu'on doit l'arracher à son foyer et l'amener à Brest, pour la livrer à des distractions forcées. La maladie de ses enfants, ses inquiétudes sur ses parents et ses amis pendant la Terreur, le silence de son cousin, tout la touche, ainsi qu'une sensitive. Un coup de vent l'abat, un rayon de soleil la relève. Car elle a du ressort, grâce à la variété de ses facultés, grâce à sa délicate sensibilité. C'est une harpe éolienne, elle résonne à tout vent qui passe.

Avide d'émotions, avide d'affections, avide des plaisirs simples et naturels, qui amènent une innocente gaieté ou des rires sans malice, ou bien peu, rien qu'un grain de sel pour donner du piquant, ma grand'mère ne peut se passer d'un peu de société, d'un petit entourage qui alimente son besoin de sociabilité et d'épanchement. Il faut qu'elle se dé-

Digitized by Google

pense, qu'elle se donne aux autres. Sans cela, elle souffre, elle languit, et bientôt son organisation se trouble, elle devient malade. Si cet état se prolongeait, elle finirait par en mourir tout de bon.

On le voit bien par les diverses péripéties de cette époque de son existence, retracée dans ses lettres.

Ah! que l'âme tendre et sensible de l'aimable femme était bien faite pour le christianisme! De même que le dogme et les pratiques catholiques conviennent admirablement aux malheureux, aux cœurs souffrants, à tous ceux qui ressentent les misères d'une société encore grossière, violente, injuste!...

La pauvre femme a le cœur plein et débordant, puis déchiré et comprimé. Parfois elle sent qu'elle est trop attachée à ses semblables, tandis que Dieu seul et son salut doivent l'occuper, qu'il faut tout leur sacrifier. Mais, Dieu est bon, lui-même a donné sa vie pour racheter le péché d'Adam; il a relevé Madeleine et la femme adultère. Si nous l'offensons chaque jour, sa miséricorde est infinie, et, pourvu que nous nous repentions et que nous ayons confiance en lui, nous pouvons espérer obtenir notre salut et

Digitized by Google

notre bonheur éternel. Et puis, n'a-t-il pas ses ministres, toujours à notre disposition, pour nous absoudre, nous consoler et raviver nos espérances? L'Eglise ne nous offre-t-elle pas son culte auguste, ses temples grandioses, ses cérémonies touchantes et imposantes, ses chants graves, sa musique et son encens, qui montent sous les ogives de ses cathédrales? On s'y trouve dans la maison du Seigneur; c'est presque l'antichambre du Paradis.

Et comme tout est prévu, combiné, pour assurer la paix de l'âme et la sécurité de la conscience! Avez-vous péché? Il suffit que vous ayez l'amour de Dieu ou la crainte de ses jugements; le prêtre va vous absoudre, et vous revoilà en état de grâce. Dieu est un bon père et ne repousse jamais un pécheur repentant, lequel pourra tomber dans une nouvelle faute et s'en relever toujours par le même moyen, simple et facile. Le plus sage ne pèche-t-il pas sept fois par jour? Ayez confiance, ayez la foi ; tout est là.

Aussi, avec quelle ardeur l'excellente femme va-t-elle se jeter aux pieds des autels familiers où on l'a conduite dans son enfance, qui ont protégé, abrité sa jeunesse. Combien sa foi reste vive et sa confiance entière en la bonté

Digitized by Google

de la Providence ! Quoi qu'il arrive et quelle que soit la crise qu'elle subisse, toujours la Providence veille sur elle. A cet égard, sa persuasion est profonde, inaltérable.

Elle croit aux miracles, qui ne peuvent rien coûter à un Dieu tout puissant; elle croit à la Vierge Marie, patronne de sa fille, comme à sainte Anne d'Auray, sa patronne à elle-même. Dans la plénitude de sa foi, elle peut s'écrier comme Ruy-Blas :

Je marche tout vivant dans mon rêve étoilé.

Tels sont les bienfaits qui découlent de la foi catholique, comme de toutes les autres croyances. Et c'est pourquoi les religions, depuis le fétichisme le plus grossier jusqu'au monothéisme le plus éthéré, sont des phénomènes sociologiques, en rapport avec l'état mental de l'humanité à ses divers âges, tant qu'elle sera plongée dans l'ignorance et la misère.

L'état de foi, contraire à l'état de raison, est l'état naturel de l'homme accablé de maux de tout genre, et remplaçant le savoir par le merveilleux, qui le console de tout par les plus belles et les plus chimériques espérances.

Digitized by Google

Chère grand'mère, au moment de vous quitter, j'éprouve le besoin de m'adresser à vos mânes, comme disaient les anciens, à ce qui reste de vous. Le philosophe d'Alembert en a fait autant pour les mânes de Mlle de Lespinasse.

Je veux vous dire que ne vous ayant point connue, je ne vous ai aimée que rétrospectivement. Mon amour et ma piété filiale sont nés de la lecture de vos lettres, qui m'ont permis d'apprécier votre bon cœur, vos qualités charmantes et de vivre un peu de votre vie, souvent difficile et troublée, et cependant toujours souriante, même dans les larmes. Votre esprit, vos talents, vos grâces simples et naturelles, votre grande bonté, votre enthousiasme pour le bien et le beau, votre naïve confiance dans la Providence, vous ont préservée de ressentir aucune passion, triste ou mauvaise. L'envie, la jalousie, la haine vous ont toujours été inconnues. Elles n'auraient pu entrer dans votre belle âme. Aussi, si je ne puis vous dire : plus je vous vois, plus je vous aime, au moins je puis me complaire à répéter : plus je vous ai lue, plus je vous ai aimée.

Tous vos contemporains, tous vos enfants

Digitized by Google

ont disparu. Ce passé, qui revit dans vos lettres, est déjà plongé dans l'ombre.

Je suis seul, en ce moment, à vous connaître, à vous aimer. Cela me paraît triste, douloureux, presque injuste, car une femme aussi aimable que vous mérite de vivre et d'être connue, au moins de quelques-uns parmi ceux qui sont faits pour sympathiser avec vous, j'allais écrire qui sont dignes de vous aimer.

Enfin, j'aurai fait ce qui dépendait de moi pour qu'il en soit ainsi. Et peut-être quelques bons cœurs, quelques esprits délicats, quelques amis de la simplicité, du naturel, m'en sauront-ils gré.

Ce n'est pas sans quelques peines et quelques soins, et même sans quelques circonstances heureuses que j'ai pu colliger vos lettres et les publier.

Mais je m'estimerai bien payé de mon labeur, si je vous ai trouvé quelques lecteurs sympathiques, heureux d'avoir fait votre connaissance et, par conséquent, de vous aimer comme je sens que je vous aime.

Chère grand' mère, ah! que j'aurais voulu vous voir, vous entendre causer, assister à ces petits concerts, dont vous étiez l'âme et

Digitized by Google

la voix! Que j'ai de peine à vous quitter et qu'auparavant il m'eût été doux de baiser votre main, de recueillir un regard de vos beaux yeux bleus! Oh! que j'aurais été heureux de me jeter à vos pieds, à votre cou, dans vos bras maternels!

Hélas! il faut vous dire adieu. Il faut encore vous séparer de votre dernier ami, presque du seul vivant qui vous connaisse..... à moins que ce livre ne vous refasse une petite cour d'amis, comme ceux d'autrefois, si heureux de vivre et de se retrouver avec leur chère Ninette!...

Le sort en est jeté. Adieu, chère grand'-mère, mais non sans embrasser tendrement vos mânes.

E. DE POMPERY.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DE

Mme AUDOUYN DE POMPERY

AVEC SON COUSIN

M. AUDOUYN DE KERGUS

Lettre XC

(Sans date.)

J'ai reçu hier, 15 du courant, votre lettre du 9, mon cher cousin, et je présume qu'on en a tiré copie et que vos bouts-rimés pourront bien paraître dans la partie littéraire du *Mercure universel*. Si le public en est aussi content que moi, votre amour-propre aura lieu d'être satisfait. Voici ceux qu'ils m'ont inspirés :

Digitized by Google

De sur nos toits la neige enfin s'*éboule*
Et tout annonce le *printemps ;*
Mais vainement l'hiver s'*écoule,*
Ton retour pourra seul m'amener le beau *temps.*
Ainsi que toi, je sais qu'une vive *tendresse*
De mourir donne envie ou fait devenir *fou,*
Et pour calmer, hélas ! le mal qui tant me *presse,*
Je voudrais bien pouvoir m'aller pendre à ton *cou.*

J'ai reçu dans son temps l'aimable lettre de Mlle Floch, et j'ai pris toute la part possible à l'événement qu'elle m'a annoncé : il y a du bien et du mal là-dedans, mais la meilleure part est sûrement pour Rosalie, la plus triste pour vous, mon cher cousin, et c'est ce qui me désole. Si vous vouliez, cela changerait, n'en doutez pas... On vous regrette aussi.

J'ai été fort contente des différences de Mme Th. ainsi que des vôtres ; j'ai travaillé aussi sur les mêmes sujets, mais je me suis attachée aux rapports et voici ce que j'ai trouvé :

Esprit et chemise :

Tous deux perdent en vieillissant.

Humeur et matelas :

L'inégalité blesse dans l'une et dans l'autre.

Amitié et sabot :

Tous deux sont malheureusement sujets à se rompre.

Je ne m'aviserai pas de rien dire sur *cloche* et *amour*. Mme Th. a trop parfaitement réussi pour que je hasarde rien là-dessus.

Digitized by Google

Bon ! Je viens de m'apercevoir que j'ai changé le mot *gaieté* en celui d'*amitié*. Pardonnez mon erreur, elle fut involontaire.

Je continue à être contente de l'application et des progrès de mon fils. Il connaît à présent les numéros jusqu'à 90 et il joue gravement au *loto;* je fais quelquefois sa partie. Imaginez-vous notre tête-à-tête à ce jeu et jugez du plaisir que j'y trouve. Au reste, il apprend à écrire depuis deux jours; c'est son papa qui s'est chargé de cette partie; il apprend aussi le petit catéchisme historique et avec tant de facilité que je crains que la mémoire ne fasse tort au jugement. Tous ses petits exercices ne paraissent point le gêner; il s'y prête gaiement.

Vous avez eu raison de penser, mon cher cousin, que je profiterais des beaux jours de printemps pour faire un peu d'exercice. Je brave pour cela le vent du nord, dont nous sommes ici constamment régalés depuis trente-deux jours. J'ai eu peu de plaisirs, je crois même avoir ressenti quelques atteintes de ce mal qu'il est honteux d'avouer et fort triste de ressentir : l'ennui. Oui, mon cher cousin, j'ai éprouvé de l'ennui. Ma harpe est, non suspendue *aux saules,* mais tristement enfermée dans sa boîte; mon forte est négligé de même; je ne puis vous rendre raison du dégoût que j'éprouve pour les arts qui jadis me consolaient. Ma broderie est également suspendue; je manque de batiste et elle est si chère que je n'ose en acheter. Mon tricot me désespère et réellement, dans la situation actuelle où je me trouve, je suis vraiment à plaindre. Si je n'avais pas les distractions que je dois à mon fils, je craindrais de mourir de consomption. Pour peu que cela continue, je puis

Digitized by Google

m'appliquer à présent le vers mélancolique de Parny :

J'ai perdu tous les goûts qui faisaient mon bonheur.

Je n'ai pas le courage d'entreprendre de montrer la musique à Charles, par une suite de mon dégoût pour *les mets qui me plaisaient le plus*.

Depuis trente-deux jours, j'ai eu mon papa trois semaines; il est venu sans dire gare et il est parti de même. Je n'ai plus de papier, mon cher cousin, et j'écris si peu que je regarde que c'est une emplette inutile à faire. Ce chiffon est dérobé au papier d'écriture de Louis-Charles. Cet hiver, je l'ai négligé absolument. Je manque quelquefois de courage et pour lui et pour moi. Je ne néglige cependant pas les choses essentielles, autant que je puis; mais, vous le savez, pour aimer les arts et les cultiver avec succès, il faut une perspective agréable et être dans un état de calme que le bonheur peut seul donner.

Ma santé souffre de temps en temps quelques altérations; j'ai souvent des migraines, mais j'ai trouvé un spécifique qui me les rend moins fréquentes : c'est de l'eau de parelle bien légère, cela fait couler la bile, dégage l'estomac et donne de l'appétit. Mon mari est mieux, mais il est bien maigre et bien changé depuis six mois qu'il a eu plusieurs indispositions, dont sa constitution vigoureuse l'avait garanti jusqu'à présent. Je pense que c'est le changement d'air qui a pu *influencer* sa santé; mais, étant *acclimaté*, peut-être reprendra-t-il son ancienne figure.

Je vous quitte pour aller faire des affaires concer-

Digitized by Google

nant mon papa. Il m'écrit à présent et je ne suis pas peu fière de cette correspondance. Je prendrai auparavant mon gobelet de parelle: c'est un excellent déjeuner dans la saison.

Excusez, je vous prie, ma lettre en deux volumes; je suis dans une telle disette de papier qu'il a fallu mettre la maison sens dessus dessous pour trouver les deux feuilles que je vous ai barbouillées. Ne gardez plus, je vous prie, un aussi long silence, calculez sur les retards; vous m'avez vraiment inquiétée; car il y a plus de six semaines entre les dates de vos deux dernières lettres.

Adieu, mon aimable cousin. Mille choses à votre famille. La mienne vous en dit autant.

Lettre XCI

Ce 6 brumaire.

Il me semble, mon cher cousin, que, pour un homme qui a de *grands loisirs*, vous avez mis un grand intervalle entre vos deux dernières lettres; permettez-moi de vous en faire un *léger* reproche, quoique la peine que j'ai ressentie de votre silence pendant au moins huit ou dix jours ait été d'un certain poids sur mon cœur. Ne m'accusez pas non plus d'être trop exigeante, mais plaignez moi de compter les jours en attendant vos lettres et de pousser de gros soupirs quand le courrier, trompant mon espérance, ne m'apporte rien de vous. Autre sujet de querelle, mon cher cousin : Ne mettez-vous pas sur le

Digitized by Google

compte de la paresse l'abandon de mon forte-piano ?

Avez-vous donc oublié que j'ai deux vaches, deux cochons, quatre canards, six poulets, un mari, un père, un fils, une sœur, une citoyenne Ocraty, et que, pour soigner tout cela, je n'ai qu'une seule *femme de secours*, qui a bien assez du soin des bêtes et me laisse celui des gens? Oui, mon aimable cousin, tout sérieusement, je suis accablée d'occupations domestiques qui nuisent à mes talents, ainsi qu'aux faibles charmes dont ma)eunesse fut pourvue. Cela durera tant qu'il plaira à Dieu; mais les circonstances me forcent à mener ce genre de vie, si contraire à mes goûts. Ma santé est assez bonne, en dépit de mes travaux et mon humeur n'en est point altérée. Je vous en envoie pour preuve les deux couplets ci-joints que j'ai adressés à la citoyenne Gourio, qui m'a demandé le détail de mes occupations. Air : *Ton humeur est, Catherine...*

1

Dans mon agreste chaumine,
Voici l'emploi de mon temps :
J'accommode à la cuisine
Des ragoûts appétissants.
J'embrasse, en simple fermière,
Les plus rustiques travaux ;
Je suis même assez peu fière
Pour prendre soin des pourceaux.

2

Je donne, dans la journée,
Des leçons à mon enfant ;
Ma harpe, l'après-dînée,
Me sert de délassement.
Des charmes de l'harmonie

Digitized by Google

Je fais retentir mes bois,
Par là seul on se méfie
Que je fus dame autrefois.

3

A la lueur de ma lampe,
Je tricotte de gros bas;
A neuf heures je décampe
Pour me fourrer dans mes draps.
Quand de la vermeille aurore
Brillent les rayons naissants,
Je me lève, heureuse encore
De m'éveiller dans les champs.

La citoyenne Gourio a critiqué, dans le premier couplet, le mot *pourceaux* et y a substitué celui de *troupeaux*. Il peut être plus poétique, mais il n'est pas aussi vrai; car, enfin, je ne suis point une bergère élégante qui conduit, la houlette à la main, de jolis moutons blancs. Je suis tout bonnement une servante à cochons; je leur amasse des glands et les leur distribue, aussi me traitent-ils presque aussi familièrement que Coco. Quoi qu'il en soit de la raison ou de la vérité, si la rime vous déplaît, elle disparaîtra, mon cher cousin; j'attends votre décision avant de copier désormais ma chansonnette.

Vous me demandez mon avis sur le mariage de mon ancienne amie, avant de lui donner votre suffrage. N'en soyez point avare, mon cher cousin; approuvez d'un bout à l'autre, ainsi que je l'ai fait. Le citoyen Leclerc assure à sa femme la moitié de son bien, tant en meubles qu'en immeubles, lui reconnaît 6,000 fr. et la communauté date du premier jour des noces. Je le crois bon homme et capable d'ap-

Digitized by Google

précier la capacité, les talents et les soins de son aimable épouse. En conséquence, je trouve ce mariage arrangé par la bonne Providence, pour tirer de peine la pauvre Casanbon, qui, n'ayant rien absolument, allait se trouver très à plaindre, perdant à la fois toutes ses ressources. J'étais douloureusement affectée de sa position; quand elle m'a fait part de cette heureuse nouvelle et j'y ai pris toute la part qu'une amie de quinze ans devait y prendre. Je n'ai pas pu être de la noce et vous savez pourquoi. Cela s'est bâclé très vite; le mariage s'est fait un dimanche, ce qui a donné lieu au couplet suivant :

Un sage barbon
Dit à Casanbon :
Tu me parais douce et franche;
Sur mes vieux jours,
Pour les amours
Je penche.
Pour tes appas
Mon cœur n'est pas
De planche.
Je suis ton vrai lot,
Réponds vite et tôt.
« Nous nous marierons dimanche »

Vous avez la première et unique édition de ce couplet, mon cher cousin. Je ne l'ai pas envoyé aux mariés. Il n'y a eu à la fête ni vers, ni danse, ni musique, comme vous le pensez bien, ce qui fait que j'ai moins regretté de n'en être pas.

Vous avez beau dire, je ne changerai point le nom de mon petit Coco, pas même la dernière lettre. J'ai ri comme une folle de votre plaisanterie, mais j'avoue,

Digitized by Google

à la honte de ma pénétration (et à la gloire de ma candeur), que je n'en ai senti le sel qu'à la seconde lecture. J'en ai fait rire malgré elle une bonne dévote, la citoyenne Ocraty, qui est venue me demander l'hospitalité, ne pouvant pas habiter Quimper.

Voilà mes quatre pages remplies et la nuit qui vient me dire que ma lampe et mon tricot m'attendent.

Adieu, mon cher cousin; ne soyez plus vingt-cinq jours sans m'écrire. Recevez les amitiés de tout ce qui m'environne et ne nous oubliez pas près de votre sœur et d'Emilie.

Lettre XCII

Au Séquer, ce 7 nivôse.

Comment trouvez-vous, mon cher cousin, que je m'entende à laisser planter là les gens? Vous me menaciez, dans votre avant-dernière lettre, d'un silence de vingt-cinq ou trente jours, et cela m'a fait bouder tout de bon.... N'en croyez pas un mot, mon bien aimé cousin ; je vous ai écrit quatre pages, car comment serais-je six semaines sans causer avec vous? Si ma lettre ne vous est pas parvenue, n'en soyez pas trop surpris cependant. Au lieu de la mettre à la poste, je l'ai jetée au feu. J'y avais inséré un couplet pour féliciter Emilie sur ce qu'elle n'était pas marquée de la petite vérole; mais, puisqu'il en est autrement, ma chanson ne vaut plus rien et je lui en fais grâce et à vous aussi.

Ma santé n'est pas très bonne; le défaut absolu de vin m'a dérangé l'estomac, et la bile m'a tourmentée. Mon papa, depuis la Toussaint (vieux style), garde le

Digitized by Google

lit; il est devenu malade à force de s'être imaginé qu'il l'était. Le chirurgien du Pont-Labbé l'a vu et le voit encore, et nous avons fait venir même un médecin de Quimper; mais toute la faculté assemblée n'a pas pu le décider à rien faire. Son état, sans être, je crois, physiquement dangereux, ne laisse pas que d'être cruel pour lui et pour nous. Ce surcroît de peine ne me rend pas le goût des arts, puisqu'il m'ôte, au contraire, le moyen de les cultiver. Mais je chérîs trop mon forte-piano pour songer à m'en défaire; vous devez vous rappeler d'ailleurs qu'il appartient à mon fils. Il n'en fait pas usage pour le moment et n'a appris encore qu'*à n'y pas toucher;* mais il est assez jeune pour me faire espérer qu'il naîtra pour lui des jours assez heureux pour que je le mette à même de réparer le temps perdu à cet égard.

Vous ne vous faites pas une idée, mon cher cousin, de la multiplicité de mes occupations, qui sont de nature bien opposée aux goûts qui ont fait jadis le charme de ma vie. Il faut vivre premièrement et faire vivre tous les jours sept personnes et souvent huit ou neuf, quand je puis avoir le bonheur de trouver des ouvriers, absolument nécessaires dans la circonstance. Il est plus facile, mon cher cousin, de remplir huit bouts-rimés qu'un plat. Nous n'avons plus ni *bœuf* ni *œuf;* j'ai payé un demi-mouton 15 fr., un quartier de veau 9 fr., etc. D'après cela, vous jugez qu'il faut de l'industrie pour composer quatorze repas par semaine et qu'on n'a guère le temps de faire de la musique. D'ailleurs, elle serait mal reçue de mes commensaux, si les distractions qu'elle pourrait me donner portaient quelque préjudice à leur estomac, car, vous le savez :

Digitized by Google

Ventre affamé n'a pas d'oreille.

Et puis, on ne peut pas toujours jouer du forte-piano à tâtons; les jours sont si courts et la chandelle si rare! Vous en avez sans doute pour vos concerts, et je vous en fais mon compliment, quoiqu'à l'éloge que vous faites de vos jouvenceaux il semble que le *jeu ne vaille pas la chandelle*. Ce sera tout autre chose avec la *virtuose intéressante* qui vous a prié de lui chercher un logement. Dussiez-vous lui offrir le vôtre, il faut lui en trouver un, mon cher cousin; elle n'est pas votre cousine. Ah! elle peut devenir bien plus pour vous; elle est libre, elle est jeune, aimable, sensible, et, à travers votre froideur accoutumée, j'aperçois qu'elle vous intéresse beaucoup.

Si j'étais dans le cas de rivaliser avec elle, j'avoue que je n'eusse pas fait cette découverte sans dépit, mais je m'intéresse trop vivement à votre bonheur pour ne pas désirer qu'une autre le fasse. Aimez donc, mon cher cousin, la charmante veuve, enivrez-vous du plaisir de la voir et de l'entendre. Arrangez-vous de manière à pouvoir lui donner la belle chambre, sans être forcé d'en sortir, et, pour *part de noce*, racontez-moi tout. Je vous promets aussi une épithalame. Je sens qu'au flambeau de votre hymen j'y verrais assez clair pour faire des vers sans avoir besoin de chandelle.... En vérité, je vous dis un tas de folies qui vous feront croire que je suis bien gaie, tandis que ma révolution de bile me change au point d'inquiéter mes amis. Mon papa m'afflige beaucoup par son obstination à ne suivre que ses propres idées. Elles sont souvent plus que bizarres....

Digitized by Google

Félicitez, je vous prie, votre aimable sœur sur le rétablissement d'Emilie. Malgré la couture fâcheuse, je suis sûre que c'est une terrible épine que la Providence lui a ôtée ; d'ailleurs la couture est peut-être si fine que dans peu il n'y paraîtra rien. Si cela est, mandez-le moi et j'enverrai le couplet à Emilie. Mon mari vous dit mille choses tendres. Il pense comme moi sur le chapitre de la veuve. Mon fils pense souvent à vous et me parle fréquemment de son voyage d'Hennebond. C'est un grand babillard que mon pauvre Charles. Elisa est ici chez sa tante ; elle a la fièvre, mais elle est toujours gentille. Son petit mari la va voir souvent. Gourio est réintégré dans la marine et commande en second le *Révolutionnaire*. Sa santé est meilleure.

Nos lettres ne se croiseront pas, comme vous voyez. Je ne finirai pas, mon cher cousin, sans vous témoigner combien j'ai été sensible à la tendre inquiétude qui m'a procuré votre lettre. Puisqu'il en est ainsi, quelles que soient aussi les tendres folies qui remplissent désormais mes lettres, je vous promets de ne les plus jeter au feu. Je suis et serai toujours votre cousine bien affectionnée. — AUDOUYN, f^me^ POMPERY.

Lettre XCIII

Au Séquer, ce 3 pluviôse.

VOTRE lettre a été huit jours en route, mon cher cousin, et, en calculant le temps qu'il faut pour que celle-ci vous parvienne, je vois que le plus sûr moyen pour ne pas faire languir notre

Digitized by Google

correspondance, c'est de vous récrire sur-le-champ.

Je ne croyais pas que ma dernière lettre fût gaie; j'en suis charmée cependant. Je croyais qu'au moral comme au physique j'étais absolument *bonnet de nuit*. La vie que je mène n'est pas couleur de rose, car je passe une grande partie du jour dans l'obscurité. Depuis que le soleil se couche jusqu'au souper, nous causons au coin de notre petit feu, sans autre lumière. Nous allumons la chandelle pour le repas, qui n'est pas très long, et puis, pour nous récréer un peu après souper, mon mari nous fait une lecture, et chacun profite de ce moment de lumière pour avancer son tricot. Mais, pour ne pas être entraînée trop loin par ce moment de plaisir, je mets gravement une épingle à la chandelle, et, quand elle est usée jusqu'au point marqué, vite l'éteignoir dessus. Les livres et les ouvrages sont ramassés. Moyennant cette stricte économie, nous pourrons encore y voir quelque temps; mais je suis dans la même inquiétude que vous pour la cuisine, où jusqu'ici j'ai brûlé de l'huile. Je n'en ai guère plus d'une demi-chopine désormais, et je ne sais où m'en procurer.

Je ne vous ai peint la situation de mon papa qu'en profil, mon cher cousin; mais je me vois obligée de vous la montrer en face. Depuis près de trois mois, sa tête s'aliène, et de la manière la plus fâcheuse pour lui et pour nous. Il se croit toujours environné de dangers. Tout ce qui l'entoure en veut à sa vie, on le cherche pour l'arrêter : le bruit d'un chat, d'une souris, d'un marteau, d'une porte qu'on ouvre ou qu'on ferme sont le signal des maux qu'on lui prépare. Ses mets sont toujours détestables et presque toujours empoisonnés; il a toutes les maladies pos-

Digitized by Google

sibles : des hernies, le scorbut, la gangrène, la gravelle; son nez est dévelouté en dedans et doit tomber tous les jours. Et puis une quantité de scrupules incroyables qui ajoute à tous les tourments de son imagination. Souvent il s'obstine à ne pas manger.

Encore s'il ne faisait que nous radoter tout cela, il n'y aurait qu'à écouter et se taire, mais il s'est échappé une nuit par un froid excessif; il s'arrêta heureusement près du moulin, ses tristes plaintes furent entendues, et on le mit à couvert. Il était alors deux heures du matin. En m'éveillant, j'envoyai la domestique savoir de ses nouvelles. Jugez de notre épouvante à tous, quand cette fille vint dire qu'il n'y avait personne dans le cabinet, et elle m'avoua, de plus, qu'elle avait trouvé la porte de la rue ouverte quand elle s'était levée. Nous courûmes tous, l'un d'un côté et les autres d'un autre, et nos inquiétudes, grâce au ciel, ne furent pas longues. Voyant les cruelles préventions qu'avait mon père contre le Séquer et tout ce qui l'habite, nous l'avons engagé à aller au Pont-Labbé. Une certaine citoyenne chez qui nous avions des appartements, quand nous habitions cette ville, a bien voulu s'en charger moyennant 1,200 livres de pension.

Elle a deux filles : l'une est religieuse et l'autre célibataire, toutes deux pleines de vertu et de douceur. Mon papa s'y est rendu, rion sans bien des *si* et des *mais;* hélas! il est toujours le même, il a voulu s'enfuir encore plusieurs fois, et sûrement ces bonnes personnes ne pourront le garder longtemps; il a les mêmes préjugés contre elles que contre nous. Nous comptons le reprendre, s'il le désire, quand le temps sera radouci, et nous prendrons un homme pour cou-

Digitized by Google

cher dans sa chambre et le suivre partout quand il voudra sortir, si toutefois nous trouvons quelqu'un qui veuille s'arranger à un prix qui n'excède pas nos moyens.

Figurez-vous, mon cher cousin, que j'ai déjà parlé à un vieillard pour cet objet, qui m'a demandé 3 fr. par jour et nourri. Vous jugez que cela est impossible. A ces imaginations près, mon père a toujours l'esprit et la brillante mémoire que vous lui avez connus ; il raisonne très bien sur tout autre sujet que sur celui de ses terreurs, mais il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur l'objet de ses plaintes. Tout le monde le trompe, tout est d'accord avec ses ennemis. Enfin, jusqu'à croire que je vais dans le grenier au-dessus de sa tête répandre de l'eau pour le noyer dans sa chambre. Quoiqu'il en soit, je me flatte quelquefois que cela pourra revenir. Son physique est mieux depuis quelque temps. Mandez-moi ce que vous pensez, mon cher cousin, de sa situation. Il m'a parlé de vous une fois en ces termes : « Le pauvre Kergus vous écrit-il et demande-t-il de mes tristes nouvelles ? » Je lui ai répondu que vous n'y manquiez jamais.

En voilà assez sur son article. A vous de le finir. Cependant je vous dirai que j'ai appris que lorsque le meunier le trouva étendu, prêt à mourir de froid, il lui dit que nous l'avions mis dehors.

A présent, venons à l'aimable Emilie. Voici son couplet sur l'air *Du serin*, etc. :

Par une affreuse maladie,
A quinze ans perdre ses attraits,
C'est un malheur, jeune Emilie,

Digitized by Google

Qui laisse de cuisants regrets.
Le ciel qui protégeait vos charmes
En a conservé la fraîcheur.
Heureuse, après quelques alarmes,
D'en être quitte pour la peur.

Cela ne valait pas la peine d'être annoncé et attendu, mon cher cousin, mais enfin le voilà tel quel. Vous passez légèrement sur l'article de la citoyenne Gérard. Votre réserve dit beaucoup. Oh! vous aimez la veuve; mais je vous le passe, car je vois que vous m'aimez aussi. Mon mari est incommodé depuis quelques jours, de sorte que, malgré l'absence de papa. je suis encore vouée aux seringues et aux pots de tisane. Ma harpe est à peu près sans cordes, mon forte muet par continuation, et cependant j'aime tout cela; mais mon cœur est trop affecté pour en jouir.

Adieu, mon bien aimé cousin; faites comme moi, répondez vite à votre pauvre cousine, qui met au premier rang de ses plaisirs celui de recevoir des témoignages de votre amitié.

J'embrasse votre sœur et je prends bien part à tout ce qui la touche. Nous avons ici joliment du gibier; je voudrais vous en faire part, mais je pense que vous en avez aussi.

La soupe de canards et même de bécasses est fort bonne avec un morceau de lard.

Digitized by Google

Lettre XCIV

Au Pont-Labbé, ce 17 pluviôse.

D'APRÈS ma dernière lettre, mon cher cousin, vous ne serez pas surpris d'apprendre la mort de mon malheureux père. Le dégoût absolu qu'il avait des aliments l'a précipité, en peu de jours, dans un état de marasme, qui a terminé sa déplorable vie. Je vous prie de faire part de ce triste événement à votre sœur, au citoyen Restinois et au citoyen Keriner, si vous avez occasion de lui écrire.

Adieu, mon cher cousin. Ecrivez-moi; les consolations de l'amitié me sont plus que jamais nécessaires. J'attends de moment à autre les suites nécessaires de mon malheur; je les vois, grâce au ciel, avec sang-froid. Après les pertes du cœur, on compte pour peu les autres. Je n'ai qu'un enfant, trop jeune encore pour sentir les conséquences de la mort de son grand-papa dans la circonstance actuelle.

Adieu, mon cher cousin; aimez toujours votre affligée cousine.

Lettre XCV

21 germinal.

J'AI reçu les deux livres de thé que vous m'annonciez, mon cher cousin, et je l'ai remis à la citoyenne Duhaffond (Charles) qui en est très contente et vous fait ses remerciements. Je suis fâchée

Digitized by Google

de vous avoir *induit en erreur* par mon étourderie; c'est un défaut qui n'est plus excusable à mon âge, et j'ai assurément mille raisons pour avoir du plomb dans la tête; je me la sens parfois assez lourde pour croire que je n'en suis pas dépourvue tout à fait. Ma santé n'est pas bonne depuis six semaines; j'ai pris quelques prises de rhubarbe pour tâcher de rattraper de l'appétit que j'avais totalement perdu. Cela ne m'a pas fait tout le bien que j'en espérais; je me trouve cependant un peu mieux. Vous ne devez qu'à ma mauvaise situation physique et morale le long silence que j'ai gardé avec vous. Il m'arrive, malgré toutes les ressources de ma philosophie, de tomber dans un abattement dont ma musique, mes lettres, mon aiguille ne me peuvent tirer.

Mon fils est celui qui réussit le mieux à me rendre un peu de sérénité. Il aime beaucoup à être *tête-à-tête* avec moi, et nous avons ensemble des conversations particulières très intéressantes. Comme il désire me plaire, il se fait le plus aimable qu'il peut, et, en vérité, je suis quelquefois surprise de la pureté de son langage, de la justesse de ses expressions et de sa sensibilité. Un jour que nous causions ensemble de sa première enfance et que je lui rendais compte des soins que je lui donnais alors, sans aucun retour de sa part, je lui demandais : « Voudrais-tu redevenir encore petit? — Oui, » dit-il, « maman, *car je ne sentirais pas vos chagrins.* » Vous jugez que cette réponse lui valut un tendre baiser, et j'ajoutai : « Et moi, Charles, je t'aime mieux à l'âge où ton cœur peut consoler le mien. »

Son goût pour la lecture devient si vif que je suis obligée de cacher les livres, afin qu'il ne se fatigue

Digitized by Google

pas trop la vue. Avec tout cela, mon cher cousin, ne pensez pas que mon fils *soit un prodige*. En général, quand il n'est plus sous mes yeux, c'est un enfant espiègle, tracassier, niais par timidité et qui ne parle pas mieux que les servantes, avec lesquelles il passe ses heures de récréation. Je n'ai ici ni cour ni jardin et je ne veux pas absolument qu'il aille sur la rue. Il faut cependant que le pauvre petit s'évertue un peu, et je n'ai que la cuisine pour ressource, à mon grand regret.

J'ai pensé perdre mon Coco, ce petit chien si joli et si chéri, dont je vous ai parlé. Mon fils le laissa tomber, par mégarde, de dessus ses bras, et, quand il le releva, il était sans mouvement. Il vint, fondant en larmes, le remettre en cet état sur mes genoux. — Ah! maman, j'ai tué Coco. Et ses cris redoublèrent. Et voilà que je devins pâle et tremblante, et voilà tout le monde en l'air dans la maison, car Coco est généralement aimé. Je jetai ma petite bête dans l'eau; elle revint un peu. Je lui fis respirer de l'eau-de-vie, je le séchai et le réchauffai auprès du feu, et, au bout d'une heure, il paraissait, à la faiblesse près, être à peu près revenu de son accident. C'était le soir et j'allai me coucher avec Coco. Je gardai une lampe par précaution et fis bien, car il eut dans la nuit des convulsions affreuses. Pendant trois jours, nous l'avons soigné, médicamenté, clistérisé, etc., et Coco en est revenu.

Savez-vous que la citoyenne Floch a épousé Pernetti, qui vient d'avoir une place de 4,000 fr. à Cherbourg. Il est parti vingt-quatre heures après la noce pour préparer les logements, et sa femme et sa tante l'iront rejoindre.

Digitized by Google

Votre sœur et vos nièces sont-elles arrivées? Je souhaiterais qu'elles vinssent jusqu'ici. Je tâcherai de tenir ma harpe en état pour Clémence. Je voudrais, mon cher cousin, que vous fussiez du voyage pour trente-six raisons, dont la moins bonne est que vous fissiez à mon forte-piano l'opération que vous avez faite au vôtre. Je ne comprends pas comment on peut pincer le buffle des étouffoirs avec une épingle noire. A propos de musique, j'ai entendu un phénomène dont je veux vous faire part, mon cher cousin : un chat, en miaulant, a entonné les trois premières notes de la gamme, *ut*, *ré*, *mi*, très juste. Que dites-vous à cela?

On vous a *induit en erreur*, d'autre part, quand on vous a dit que la citoyenne Clouet épousait Kératry. Celui-ci vient d'épouser, il y a deux jours, Fanchette Trévéret et la citoyenne Clouet épouse un chirurgien de Brest, nommé, je crois, Deschenetz. Vous savez que la mère Clouet vient de mourir. Elle avait probablement bien compté conduire sa fille à l'autel, et voilà que, tandis qu'elle songe à allumer pour elle les flambeaux d'hymen, des flambeaux funèbres l'environnent!...

Je vous écris de mon lit. Quand je sortirai, j'irai remettre au bonhomme Guéguen les 31 livres, prix du thé. Vous savez peut-être qu'on a donné à tous les ci-devants et parents d'émigrés d'ici un garde de 30 sous par jour : ils sont en petit nombre et je les crois tous de votre connaissance. On voulait d'abord les mettre en arrestation; mais leur conduite est reconnue pour être si paisible et si digne d'indulgence, qu'on a pris l'autre tempérament. Il y a déjà quinze jours de cette mesure. Ils vont et viennent

Digitized by Google

comme à l'ordinaire. Ce qu'il y a de plus onéreux pour quelques-uns, ce sont les 30 sous par jour.

J'ai écrit, ces jours derniers, à ma cousine Lévêque par l'occasion d'une citoyenne d'ici qui est allée à Lorient. J'espère, mon cousin, que vous ne différerez pas à répondre à ma longue lettre, et que vous ne me tiendrez point rancune. Mon mari a une fluxion qui l'empêche de sortir, mais non de travailler en menuiserie. Il vient de faire une petite table fort jolie et fort commode. Il faut que je fasse venir du Liban et de Riga des cèdres et des sapins dignes de son rabot.

Adieu, je suis votre cousine. — A., F^e P.

(C'est peut-être ici que je dois placer les vers suivants, adressés par ma grand-mère au rabot de son mari.)

Rabot chéri de mon époux,
Charme de sa paisible vie,
De toi seul mon cœur est jaloux.
Oui, rabot, je te porte envie;
Pour occuper ses doux loisirs,
Loin du jeu, du vin, des maîtresses,
Tu suffis seul à ses plaisirs
Et reçois toutes ses caresses.
J'en dis trop, ma jalouse humeur
Fait qu'en cet instant j'exagère.
Pour voir quel objet il préfère,
Souvent j'interromps son labeur,
Il me presse contre son cœur.
Je quitte alors mon air sévère
Et je lui dis avec douceur :
Mon cher époux, à ton bonheur
Ce rabot est-il nécessaire?
Je suis pourtant loin de blâmer

Digitized by Google

Le penchant qui vers lui t'attire,
Je t'engage à toujours l'aimer,
Et puis je voudrais me dédire.
Je lui dois tes plaisirs,
Je te dois mon bonheur.

Lettre XCVI

Ce 18 floréal, au Pont-Labbé.

Le citoyen Guéguen vient de me communiquer un article de la lettre que vous lui avez écrite, mon cher cousin, qui me prouve que vous êtes inquiet sur notre sort. Nous le sommes aussi, étant dans l'incertitude si nous resterons ici ou si le décret nous obligera à aller chercher gîte ailleurs. Quimper attend, m'a-t-on dit, une décision de la Convention pour savoir si cette ville et Pont-Labbé seront regardées comme villes maritimes. Si elles le sont, j'ignore encore où nous porterons nos pas; j'imagine que les comités de surveillance nous assigneront les lieux où nous pourrons aller et à quelle distance il faudra être. Quand j'en saurai quelque chose, je vous en ferai part, mon cher cousin. Je désirerais que la circonstance pût me rapprocher de vous. J'ai déjà songé à Ponscorff, où il me semble que les loyers ne doivent pas être chers et où j'ai vu beaucoup de maisons à jardins, ce qui me plairait beaucoup par rapport à mon mari qui s'occuperait à le travailler.

Mon fils a été fort malade d'une fièvre bilieuse, mais il est assez bien rétabli pour entreprendre un

Digitized by Google

voyage, au cas que nous soyons obligés de partir. Je songe aussi à Châteauneuf, qui me paraît bien enfoncé dans les terres; notre cuisinière y a son père qui nous logerait, dit-elle, en attendant que nous y trouvions un local.

Je ne sais si vous avez vu un jeune citoyen nommé Hervieux, qui est secrétaire du commissaire des guerres à Quimper. Il m'avait promis de vous aller donner de mes nouvelles et même de vous remettre les 31 fr., prix du thé. Je les ai donnés au citoyen Guéguen, en attendant et craignant que ce jeune homme n'oublie. S'il vous les donne, prenez-les toujours, ce sera un à-compte sur ce que je vous dois déjà. Adieu, mon cher cousin ; le postillon va partir et il me force à vous quitter. Ma famille vous dit mille choses.

Lettre XCVII

Au Séquer, ce 22 février (v. s).

Oui, mon cher cousin, j'ai reçu votre lettre du 3 février. Elle s'est croisée avec la mienne du 17 pluviôse, et c'est pour éviter de nous croiser davantage que j'ai attendu votre réponse à ma dernière.

Je m'attendais qu'aussitôt la mort de mon père on mettrait les scellés sur son très petit mobilier, qui consiste chez moi en sa triste garde-robe. On n'a pas encore rempli cette formalité, d'où je conclus que le district a écrit à la Convention, pour savoir ce qu'il devait faire dans la circonstance.

Digitized by Google

Mon père n'ayant pas été sequestré, vu sa qualité de non noble, peut-être cela laisse-t-il quelque doute sur la succession de mon frère. Je ne me flatte pas néanmoins de rester la seule héritière; mais je suis toute résignée à mon sort, quoique la fortune de mon père, partagée en deux, soit désormais très modique. La seule connaissance que j'aie acquise des affaires de mon père, c'est qu'il a laissé arrérager beaucoup de ses débiteurs; quant à lui, il ne doit rien, c'est toujours un grand avantage. On s'attend peut-être à lui trouver de l'argent comptant; mais, quelques jours avant sa mort, il me remit pour 16,000 fr. de billets, me disant les avoir déclarés lors de son emprunt forcé. Mes co-partageants m'en donneront probablement la moitié. Etant *fermiers cultivateurs* du Séquer pour neuf ans, au cas qu'il ne tombe pas dans ma lotie, j'espère au moins qu'on ne nous en chassera pas. En tout cas, j'irai tranquillement chercher une autre chaumière. Mon mari attend cette suite d'événements avec un courage et une résignation qui m'en donneraient certainement, si j'avais le malheur d'en être dépourvue.

Ma santé est assez bonne, à des migraines près; mais c'est un mal que j'éprouve dans la prospérité comme dans l'infortune.

Je ne saurais vous exprimer, mon bon ami, l'impression que vos offres généreuses ont faite sur le cœur de mon mari et sur le mien. Les larmes de la reconnaissance ont humecté nos yeux. Grâce à la Providence, nous pouvons en ce moment vous dire : *Bien obligé, non.* Nous vivotons ici tout doucement avec ma pension et le petit douaire de mon mari. Au cas que le district me demande compte du peu que j'ai

Digitized by Google

touché cette année pour mon papa, je lui demanderais aussi raison de 1,000 fr. qui me sont encore dus pour la moitié de cette pension, et bien d'autres avances que j'ai faites pour le paiement des réparations du bien de mon père et ses impositions, même sept mois de pension, que je ne lui eusse sûrement pas demandés de son vivant.

D'après ces petits calculs, je prévois pouvoir arriver à la Saint-Michel prochaine, et alors, les partages étant probablement faits, je tâcherai de vivre avec ma moitié. Je me tiens tranquille jusqu'au moment où le district viendra demander sa part. Je ne sollicite ni ne remue: Je n'invoque que le ciel, qui donne les biens et les ôte quand il lui plaît. Le plus grand besoin de mon cœur à présent, mon cher cousin, serait la société d'un ami tel que vous. Je regarde tristement mon forte, dont je sens que je reprendrais bien vite l'usage si vous étiez ici. Je puis vous offrir un petit cabinet où vous ne seriez pas trop mal, en vérité; vous jouiriez ici d'une grande tranquillité. Grâce à Dieu, nous n'y entendons point parler de chouans. Votre santé s'en trouverait mieux, et vous ne seriez pas dans la triste nécessité d'attendre ou peut-être de souhaiter une maladie. Songez au plaisir que vous nous feriez et à l'avantage en tout genre qui en résulterait pour nous.

Nous n'entendons pas les affaires; les papiers de mon père sont en grand désordre et vous nous aideriez à les débrouiller. Mais surtout vous répandriez sur ma retraite un charme bien propre à soutenir mon moral et mon physique dans l'état de vigueur que vous lui désirez. A propos, j'ai trouvé des marcottes d'anémone de la même espèce que celles que

Digitized by Google

vous aviez jadis données à Antoine, lors de son voyage à Paris. Vous jugez du plaisir que j'aurai à vous payer en même monnaie; mais, mon cher cousin, vous viendrez, s'il vous plaît, chercher ces fleurs, car ce n'est pas la peine de les envoyer par la poste, ni même par le messager.

J'étais fort inquiète de mes cousins Rosbo, du moins de celui que je savais sur l'escadre; je suis charmée qu'il soit de retour sans accident, ainsi que de Gras pour lequel je n'ai pas tremblé, à dire vrai, ignorant qu'il fût armé. Gourio s'en est tiré très heureusement. Sa femme a passé bon carnaval, moitié au Pont-Labbé chez sa sœur, moitié au Séquer. Elle m'a fait beaucoup d'amitiés, et je n'ai pu, à ses instances, refuser d'ouvrir à huis-clos mon forte-piano. Je lui ai même chantonné votre romance qui lui a beaucoup plu.

Je prends bien part à la chute du pignon de M. Restinois; je conçois que cet événement a dû causer un bouleversement général et d'autant plus difficile à réparer que les matériaux sont aussi chers que les ouvriers sont rares. J'ai, dans ce moment, un sabotier qui dépèce de moitié à son profit la charmille, qui fait tant de tort à mon triste et futur jardin. Je troque, quand je puis, des sabots pour du beurre et des œufs et même du lait, car mes deux vaches sont à sec. J'ai dix poules, et une seule me donne des œufs. Tout cela, j'espère, prospèrera mieux quand la saison s'adoucira. Adieu donc, mon cher cousin; s'il arrive quelque chose de nouveau relativement à ma position, je vous en instruirai. Vous ferez d'autant mieux de venir ici, qu'aussi bien on ne trouve plus d'encre!.. Je vous quitte pour griffonner une procuration à un ancien receveur de papa, qui m'a mandé que,

Digitized by Google

depuis quatre ans, deux de ses domainiers ne l'avaient point payé. J'écrirai à un autre receveur encore pour lui demander des fonds qu'il a aussi à mon père, sauf à en rendre compte et les partager.

(*Quelques lignes ajoutées par son mari.*)

Je ne vous écris que quatre lignes, mon cher cousin, pour vous dire combien je suis sensible aux marques d'amitié que vous nous donnez et à l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde. Venez ici, mon cher cousin, nous aider à débrouiller nos affaires; c'est une raison pour vous absenter, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Nous aurons soin de vous et nous vous traiterons en ami. — Pompery.

Lettre XCVIII

2 mai (vieux style).

Pour cette fois, mon cher cousin, vous croyez mon encre tarie? Il n'en est rien; j'en ai même eu de fort bonne *d'un ami*. C'est un titre que son cadeau lui a valu, car, auparavant, je ne le mettais qu'au rang de mes connaissances. Mais celui qui me procure les moyens de continuer une correspondance, qui fait le charme de ma vie, mérite une petite part à mon amitié et, par contre-coup, à la vôtre. D'où vient donc qu'ayant de l'encre et beaucoup de plaisir à vous écrire, j'ai gardé un silence de deux mois et demi? Le 2 avril dernier, je vous ai griffonné trois pages; mais j'ai trouvé ma lettre trop courte et

Digitized by Google

je l'ai jetée au feu. Je me suis quelquefois flattée que vous vous mettriez en peine de savoir ce que j'étais devenue.

Mon espoir a été trompé, et maints courriers sont venus sans m'apporter rien de votre part qui me prouvât que vous étiez inquiet de mon sort. J'ai bien songé qu'ayant été malade, vous deviez, de votre côté, vous attendre à recevoir des preuves du tendre intérêt que votre position m'avait inspiré. Je me suis dit trente fois chaque matin : « Il faut que j'écrive à Kergus. » Mais, au lieu de prendre la plume, je m'appuyais la tête sur les deux mains, je vous faisais la plus jolie lettre du monde, je m'entretenais ainsi avec vous une heure et plus, et puis j'en restais là. Si la sympathie des âmes a inspiré à la vôtre le même genre d'entretien, j'ai dû vous faire passer des moments délicieux, en dépit même du rhumatisme, à supposer qu'il existe encore.....

Mais non; vous autres hommes, vous avez l'imagition trop froide pour jouir de ces douces illusions auxquelles la sensibilité, la solitude et peut-être le printemps donnent tout le charme de la réalité. Il me semble vous voir d'ici, malgré votre douceur naturelle, frapper du pied, froncer le sourcil et dire : Peste soit de ma cousine avec ses idées romanesques; ne valait-il pas mieux m'écrire dix lignes toutes simples que de me prendre pour sujet de ses oraisons mentales.....

Allons, mon cher cousin, ne vous fâchez pas. Je n'aurais pu vous écrire et dissimuler avec vous; et cependant j'avais quelque chose sur le cœur que je ne voulais pas vous dire, et j'ai mieux aimé me taire que de rien cacher à mon ami. Au reste, peut-être savez-

Digitized by Google

vous déjà le mystère, car je ne sais quel indiscret lui a donné de la publicité..... Eh bien! le secret, quel est-il?.... Je suis grosse, ne vous en déplaise, mon cher cousin; j'en suis presque aussi déconcertée qu'une mariée de quinze jours. Après huit ans, vous conviendrez que c'est presque neuf. Quelqu'un m'a dit que cet événement était de bon augure et qu'on était persuadé que c'était la paix que je portais dans mon sein. Dieu le veuille, assurément.

Dites-moi, mon cher cousin, si l'on pourrait à Lorient se procurer du noir. Depuis un an, je porte le deuil de mon beau-père, et j'ai usé toutes mes guenilles. J'ai fait chercher à Quimper et même à Brest de quoi m'habiller, et je n'ai rien trouvé nulle part. Mon père avait une robe de palais qui aurait bien fait mon affaire, mais je l'avais donnée à Keriner il y a plusieurs années. Si vous ne me trouvez rien à Lorient ni à Hennebond, sans compliment, mon cher cousin, je vous prierai de m'envoyer non votre robe, mais celle de votre père ou de votre grand-père; le noir se rapièce et il n'y paraît rien. Je vous avoue que je serais très fâchée de ne pouvoir porter l'année entière le deuil de papa, et je n'ai plus qu'un seul ajusté qui a quinze ans de date et qui touche à son dernier morceau. Si vos recherches peuvent me procurer du noir, soit neuf ou vieux, veuillez bien me l'envoyer par la messagerie à l'adresse de Mme La Potterie.

Ma lettre sentira peut-être le boudin; j'en ai fait cette après-midi; c'est vous dire que mon cochon est mort. Ma truie ne m'a donné que quatre petits cochons, mais ils sont vaillants et jolis comme des amours. J'ai deux poules qui couvent des poulets et

Digitized by Google

une troisième qui couve des canards. Si tout cela vient à bien, j'en remercierai la Providence. Parlez-moi de votre jardin. Vos artichauts ont-ils bravé les rigueurs de l'hiver? Ceux que nous avions mis en automne ont tous péri, nos choux ont monté, nos fraises n'ont pas pris. Et, quoiqu'il en soit, le jardinier plante et bêche avec le même courage.

Mille amitiés à Mme Rosbo et à sa fille. Le pignon de tonton Restinois est-il relevé? Ne m'oubliez pas près de lui, je vous en prie. Mon mari vous dit mille choses honnêtes ainsi que mon fils.. Je ris, depuis un quart d'heure, de l'équivoque que j'ai mise dans la phrase de tonton Restinois : *Ne m'oubliez pas près de lui.* Près du pignon ou de tonton Restinois? Vous devinez bien lequel. N'importe, je trouve plaisant d'avoir écrit cela de manière à former un doute, car *ne m'oubliez pas près du pignon* est drôle, je trouve.

Adieu, mon aimable cousin; parlez-moi un peu de la charmante veuve..... Ciel! si c'était elle qui vous fît supporter si patiemment mon silence de trois mois; si, au lieu d'être paralytique, vous passiez la vie chez elle à faire d'excellente musique..... si, enfin, en rêvant à vous, je n'avais rêvé qu'à un ingrat. Ah! je ne ris plus, et je finis, car je pourrais pleurer.

Digitized by Google

Lettre XCIX

21 floréal.

Oui, mon cher cousin, j'ai reçu votre première lettre et celle qui renfermait l'échantillon. Je ne fais pas fi du tout de votre robe, bien au contraire; je l'accepte avec reconnaissance et je m'en revêtirai avec grand plaisir. C'est, je crois, le cas de vous chanter ces deux jolis vers que la circonstance me rappelle :

Je ne serai jamais honteuse
De me parer de vos bienfaits.

Quant au bonnet carré, je ne vous le demande pas encore; mais cela pourra venir, car qui sait où la bizarrerie des modes peut nous mener? Vous voulez donc savoir des détails sur ma grossesse? Elle date de trois mois. J'ai beaucoup souffert de maux de cœur et d'estomac et je souffre encore parfois, mais je mange bien et je n'ai jamais mieux dormi. Par exemple, il me faut une nourriture forte et succulente, et c'est ce qui est difficile à trouver. Je mange beaucoup de lard à défaut de bœuf. Je suis dégoûtée des crêpes et généralement de tout ce qui nourrit peu. Mon cochon m'a fourni heureusement des basjoues, des arbelètes (*mot de terroir, la poitrine du porc*), des chapons de lard, et je mange de tout cela sans en être incommodée. Néanmoins, je serais fort aise que Mme Rosbo me fît part de son régime, car il

Digitized by Google

y a des heures dans la journée où je souffre beaucoup. Veuillez bien lui dire mille et mille choses aimables de ma part.

J'accepte de bon cœur l'augure de sa demi-douzaine d'enfants. Je compte trop sur la Providence pour craindre une nombreuse famille. Certainement, mon cher cousin, je souhaiterais de préférence une fille; mais, comme il y a autant à parier que ce peut être un garçon, je calcule sur ce dernier et je l'ai déjà nommé *Christophe* (*prénom du chevalier de Pompery, oncle de son mari*). Comme ce nom, qui paraît étranger à la famille, a paru bizarrement choisi, on en fait des plaisanteries continuelles et, dès que j'ai mal au cœur, on badine le petit Christophe et il est déjà, avant même de naître, le joujou de la maison. En voilà bien assez, je pense, sur ma grossesse, mon cher cousin; passons à un article plus intéressant.

Vous faites de la musique excellente avec l'aimable veuve? Et moi, je n'en fais plus du tout et je me rouille tous les jours. Mais quel encouragement ai-je aussi? Point d'auditeurs, point d'accompagnateur, point d'*accordeur*. Autant vaut, mon cher cousin, que j'aie une santé de paysanne, car j'en ai déjà le teint les manières, les goûts et la rusticité. Sans vous, mon aimable ami, j'oublierais même à écrire. Ah! vous avez beau dire, mais votre charmante veuve me met souvent martel en tête; quand vous me reverrez, je perdrai tant à la comparaison! Une seule chose pourra balancer son art de plaire, c'est *l'art d'aimer* que je possède sûrement à un plus haut degré qu'elle. Je parie, mon modeste cousin, que vous ne lui avez pas montré certaine épître qui commence ainsi :

Digitized by Google

O toi qui le premier fis palpiter mon cœur.

Vous dites qu'elle aime mes petits ouvrages. Oui, parce que vous les lui avez fait connaître, et c'est vous qu'elle chérit en eux, ce que ma jalouse tendresse ne saurait supporter. D'un autre côté, si elle ne vous aime pas, son suffrage me devient très indifférent. Jugez, d'après cela, combien mon cœur est bizarre. Je conviens, par exemple, qu'une paysanne n'est pas susceptible d'une métaphysique si tendre ni si étrange. Cette charmante femme, je l'aimerais à la folie si elle était la vôtre; mais vouloir aussi se mêler d'être votre amie, me disputer la première place dans votre cœur et conserver la liberté du sien, voilà ce que je ne puis souffrir, et cependant..... On m'interrompt. Devinez le reste de mes pensées. La poste part, et j'en veux profiter pour vous remercier de vos deux lettres. Informez-vous, je vous prie, d'une demoiselle Gouvello, dont ma voisine, Mme Livee, désire apprendre des nouvelles. Depuis six mois, elle m'a chargé de cette commission; il est temps que je m'en acquitte. On me presse, on me tourmente. Adieu, mon cousin. Faites-moi le portrait physique et moral de votre veuve. N'y manquez pas, je vous en prie; j'y veux mettre une *encadrure*. J'ai un plan de proverbe dans la tête. Adieu encore. Je vous aime de tout mon cœur.

Digitized by Google

Lettre C

Ce 4 juin (v. s.).

Bannissez tout scrupule, mon cher cousin, au sujet de la robe en question; fût-elle de bure, je m'en arrangerai à merveille. Il paraît que je l'attendrai quelque temps, puisque les occasions sont si rares. Je vous remercie de la musique que vous y avez jointe. Ce sera, comme vous le dites, une raison de me remettre au piano. En attendant, je me suis remise à l'orgue et j'ai touché à la grand'-messe, le jour de la Pentecôte, l'offertoire, le lever Dieu, la post-communion et le *benedicamus*. On a donné aux citoyens de ce pays la libre disposition de l'église des ci-devant Carmes. Mon écolier Blanchard, qui a obtenu depuis quelques mois une place d'employé au Pont-Labbé, se trouve à même d'exercer son talent et il *touche gratis* régulièrement l'office, fêtes et dimanches.

Gratis aussi, je me propose quelquefois de partager sa bonne œuvre. Si le paquet n'était pas encore parti, mon cher cousin, je vous prierai d'y joindre les sonates de Bambini. Outre que la musique en est charmante, c'est qu'elle ne monte pas haut, et vous savez que nos orgues de province n'ont point de ravalement. J'ai joué du Nicolaï et comme nos Pont-Labbistes sont à mille lieues des grands airs d'opéra, j'ai très dévotement donné le morceau de Didon : *Ah! que je fus bien inspirée*, à l'élévation. Je touchai aussi la plus grande partie des vêpres et je

Digitized by Google

jouai encore un air de romance peu connu, mais très joli, à la bénédiction. Je n'avais, dans tout mon auditoire, qu'un admirateur : mon écolier; tout le reste confondait nos talents et personne n'en fut émerveillé.

Le souffleur distrait, ou peut-être ébahi, laissa manquer du vent, et voilà que cet hiatus fut mis sur notre compte et peu s'en fallut qu'on ne nous prît pour des mazettes, d'autant plus qu'on ne paie rien pour entendre cela, et vous savez, mon cher cousin, que c'est souvent le prix des choses qui fait leur mérite aux yeux de bien des gens. Quoi qu'il en soit, je compte toucher encore, Dieu aidant. On dit qu'on mettra l'orgue en vente; je suis d'avis de le faire valoir, afin qu'on le laisse en place, car ceux qui l'achèteront n'ont d'autre intention que de vendre les tuyaux pour étamer des casseroles. Si vous voulez, je vous mettrai de moitié dans mon emplette.

Il a plu cette nuit, mon cher cousin. Je désire que le même nuage, qui a arrosé notre jardin, ait aussi consolé le vôtre. Vous avez au moins des artichauts, à présent? Nous n'avons rien, comme je vous l'ai déjà dit. Ma basse-cour seule est brillante : j'ai six petits canards et trente-un petits poulets, quatorze poules et deux coqs et trois couvées. Quoi que vous disiez du lard, mon cher cousin, sans lui je tomberais d'inanition; mais vous n'avez jamais été grosse et vous ne connaissez pas l'étonnante révolution que produit cet état. J'aime beaucoup les asperges; j'en mange quand j'en trouve, mais, comme cela nourrit peu, j'éprouve des nausées et des tiraillements cruels, quand je n'ai pas mis du lard ou du gros lait par dessus. Trois œufs durs et une assiette de salade, par

Digitized by Google

exemple, me font un souper délicieux et après lequel je dors comme une marmotte. J'ai pris aussi le vin en aversion, mais le cidre me passe à merveille, et notez qu'avant d'être grosse, je n'en pouvais pas boire sans être malade.

Je projette un petit voyage à Quimper; je ne sais s'il aura lieu, car je commence à m'apercevoir de l'influence du nom avec lequel je suis née. L'irrésolution est le fort de notre famille, comme vous savez. Oh! mon cher cousin, je deviens de plus en plus votre cousine; je me trouve si bien dans ma retraite. D'ailleurs, pour aller se montrer dans les villes, il faut de la toilette, des souliers mignons; ici, un mouchoir autour de la tête, un *pet-en-l'air* et des sabots suffisent, pas cependant pour aller à la messe aux Carmes; peste! tout le monde s'endimanche, citadins et villageois; mais, à la campagne, on se déshabille et on remet son *losten (mot breton)* de tous les jours.

Avant de finir, un petit mot de la veuve. Vous m'avez dit, je crois, qu'elle a un fils. Quel âge a-t-il? L'aime-t-elle à la passion? Le gâte-t-elle beaucoup? Je vois bien que je serai obligée d'en faire le portrait d'imagination. Vous me dites sérieusement : *quand je serai auprès de vous*, et vous savez bien que des mois, que des années peut-être s'écouleront avant que j'aie le plaisir de vous voir. Il sera bien temps alors de me dépeindre votre dame, qui aura peut-être les cheveux blancs. Je ne veux point laisser à la postérité une galerie de vieux tableaux. Peignez-moi donc votre veuve fraîche et jolie, ou je vais mettre à la place une figure de fantaisie.

Vous m'avez entendue parler de M. Nicolas, chi-

Digitized by Google

rurgien-major de la marine, à Brest : il est mort. J'ai appris cette nouvelle avec chagrin ; c'était un galant homme, rempli de connaissances et très habile médecin. On m'a aussi appris la mort du pauvre Cornilly, que je regrette beaucoup. Je reconnaîtrai à peine Quimper, si j'y vais ; je ne rencontrerai que nouveaux visages, je me trouverai étrangère dans mon pays et presque tous les objets m'y seront étrangers. Je sens déjà que, cheminant au retour sur ma bourrique, je dirai :

Rien n'est plus beau
Que mon hameau.

Mille choses, je vous prie, à Mme Rosbo. Comme je veux répondre longuement à sa lettre, je remets à lui écrire à un autre courrier.

Adieu, mon aimable et cher cousin. Je vous remercie des renseignements sur Mlle Gouvelo ; Mme Livec en a été fort satisfaite. La citoyenne Durancé continue à jouer l'héroïne de roman sur sa batterie Belle-Ile. Je suis sûre qu'elle fait les plus jolis vers du monde sur sa nouvelle situation.

On me presse pour la poste ; j'ai regret pourtant au papier que je laisse. L'ami Louis-Charles vous fait mille amitiés, ainsi que mon jardinier, qui n'est pas *Le nôtre*.

Digitized by Google

Lettre CI

3e année républ. — Au Séquer, ce 29 août (v. s.).

Oui, mon cher cousin, il était temps que votre lettre vînt mettre un terme aux inquiétudes que me causait votre long silence. Le bruit des événements parvient tôt ou tard dans le fond de ma retraite, mais les rapports sont souvent si différents les uns des autres, qu'on est longtemps plongé dans un état d'incertitude difficile à supporter. Enfin, j'apprends que vous êtes tranquille et j'en bénis la Providence. Je félicite également votre sœur du sort paisible de tous ses enfants; j'en étais fort occupée, les sachant si près du théâtre de la guerre. Je crois devoir même un compliment à Emilie sur le peu de progrès de sa raison; celle de sa maman lui suffit, et elle fera bien de conserver le plus longtemps possible l'heureuse sécurité de l'enfance; sa santé y gagnera, et, près d'une mère comme la sienne, ses vertus ne sauraient y perdre.

Je prêche une toute autre morale à mon fils, et il m'arrive souvent de lui reprocher d'avoir huit ans et de n'être pas raisonnable; mais je ne crains aucun effet funeste de mes sermons pour son physique ni son moral. Son caractère annonce une philosophie très gaie; il attend avec impatience *son petit frère*, il ne se soucie guère d'une petite sœur, parce qu'il craint que la *petite sœur fasse des bas*, au lieu qu'un frère jouera du tambour, répondra la messe et fera l'exercice avec lui. Cependant, comme il sait qu'une

Digitized by Google

fille me ferait plaisir, il me la souhaite quelquefois, mais seulement par politesse. Je m'occupe du petit trousseau de l'enfant, quel qu'il soit, et cette occupation charme mes loisirs et ma solitude. Je m'y plais toujours davantage et j'ai peine à concevoir qu'on puisse vivre autre part qu'aux champs. Mon fils a le même goût et je ris quelquefois de l'enthousiasme avec lequel il me peint son amour pour la campagne. Mlle sa future (Elisa) préfère la ville, au contraire, et la mère me mande qu'elle la tourmente déjà pour quitter Penhars. Vous verrez qu'elle aura la bonté de condescendre aux désirs de sa fille, et qu'avant un an elle ira se fixer à Brest, le tout par *tendresse maternelle.*

Je me propose encore de faire un voyage à Quimper avant mes couches. Je veux aller consulter Keriner pour savoir comment agir vis-à-vis de mauvais chicaniers qui refusent de me payer, sous un prétexte dont vous vous doutez peut-être. Ce sont les seuls qui m'aient fait ces difficultés; mais voilà le proverbe en action précisément : *Qui a terre a guerre.* Celle-ci ne m'empêche pas de dormir. Celle du renard, qui vient croquer mes poules, altère un peu plus ma philosophie. Depuis quelques jours, la cruelle bête a mis la désolation dans mon poulailler. Je n'ai point de cour close, et la gent volatile paie de sa vie la liberté qu'elle se donne.

Pour en revenir au voyage de Quimper, je me propose de passer quelques instants à Penhars, et je me fais une fête de revoir Gourio, qui vous a vu tout récemment. Je saurai si vous êtes changé, maigri, etc. Ah! mon cher cousin, qu'elle arrive donc cette bienheureuse paix; j'aime à croire qu'à cette époque vous

Digitized by Google

ne refuserez pas de venir partager le calme et le *bon air* de ma rustique habitation.

Vous y ramènerez le bonheur. Vous souvient-il comme nous étions heureux à Penhars, comme nous l'étions chez vous; avez-vous pu oublier les promenades du soir de l'abbaye, tandis que je l'habitais? les billets du matin, les bouquets, les artichauts. Ces jours de fêtes seraients-ils passés pour toujours? Ne vous promettez-vous pas de les faire renaître? La veuve, la trop aimable veuve, aurait-elle effacé de votre cœur la douce impression de ces moments délicieux? Répondez-moi là-dessus, s'il vous plaît, sans *détour*, sans *feinte* et sans *mystère*.

Mon mari voulait hier mettre une grande partie de ses plates-bandes en épinards; je ne lui en ai permis que deux, en ajoutant qu'il en mettrait dix quand vous nous auriez donné l'espérance de vous voir. Nous faisons souvent ce joli rêve. Puisse-t-il bientôt se réaliser! Plus heureux que vous, nous avons toujours deux prêtres et souvent trois, et le culte s'y exerce avec autant d'édification que de liberté; il semble avoir produit ici une réunion de sentiments bien satisfaisants pour les amis de la paix. Tout le monde va à la messe; c'est une course que je fais avec bien du plaisir tous les dimanches, quoique le retour de la grand'messe soit un peu chaud.

Vous ne me parlez point d'un événement qui s'est étendu au moins jusqu'à Quimper, à ma connaissance : c'est un tremblement de terre bien caractérisé, qui a eu lieu, à neuf heures du matin, le 19 août, vieux style. J'étais dans ma chambre avec mon mari et le jeune Bouteiller, qui lui dictait une quittance d'enregistrement. Tout d'un coup, voilà un bruit as-

Digitized by Google

sez semblable au tonnerre qui frappe nos oreilles, et, en même temps, les cloisons qui craquent et nos fauteuils qui nous balancent. Je crois d'abord que c'est un volcan sous ma maison; j'en sors bien vite, je cours à la grange du métayer où il y avait quatre tailleurs assis par terre. Je les trouve tous fort pâles; je leur demande s'ils n'ont rien entendu. Ils me répondent qu'ils ont été soulevés, de manière qu'ils ont pensé tomber sur la face. Je m'informe de mes autres voisins plus éloignés, et j'apprends qu'on a partout éprouvé la même secousse. Cela me rassure sur le volcan que je croyais n'appartenir qu'à moi seulement. J'imagine que vous n'avez rien senti de ce tremblement, puisque vous ne m'en dites rien.

Dans la narration précipitée de ma dernière lettre, j'ai oublié de faire entrer l'article de votre robe. Je l'ai reçue avec la musique, que je trouve très jolie; mais il faudrait que je fusse sûre de vous la faire entendre bientôt, pour m'y appliquer avec zèle et plaisir.

Adieu, mon cher cousin; mon mari et mon fils vous embrassent tendrement. Je ferai de même quand vous aurez répondu aux questions de l'autre page. Je suis bien touchée de la situation de votre chien. Mon petit Coco est toujours charmant, et j'ai toujours le désir de vous en voir possesseur; il est sensible et caressant et vous conviendrait à merveille.

Mille amitiés, je vous prie, à votre sœur et à ses enfants. Parlez-moi de Keriner, de Restinois. Le pignon tient-il toujours?

Digitized by Google

Lettre CII

Au Séquer, ce 4 thermidor.

Oui, mon cher cousin, le bruit des événements a troublé le calme de ma solitude et de mon cœur; mais quand et comment, c'est ce qu'il faut vous raconter un peu en détail : Vous savez que je projetais un voyage de Quimper le 30 juin (vieux style). Je m'embarque à cinq heures du matin, dans la charrette de mon métayer; à six, une pluie affreuse me surprend en chemin et m'accompagne pour toute la route. J'arrive trempée jusqu'aux os et je descends chez Mme La Potterie. Malgré ma mésaventure, j'embrasse ma famille avec un air de satisfaction et de sérénité, qui marquait ma parfaite ignorance sur tout ce qui se passait.

— Quel air, ma cousine; comment, vous ne savez donc rien? — Oh! je sais que je suis bien mouillée; mais en changeant j'en serai quitte, et ce petit accident ne vaut pas la peine de me rider le front. Vite on me fait du feu; je me déshabille et me rhabille, et je remarque toujours à mes gens le même air morfondu. — Mais qu'avez-vous donc tous ici? — Quoi! vous ignorez la descente, le départ de tous nos jeunes gens, l'arrestation des parents d'émigrés, etc., etc. — Oui, dis-je, je ne m'en doutais même pas. Ma physionomie s'obscurcit alors; je regarde le firmament, encore chargé de nuages. N'importe; aussitôt dîner, je me propose d'aller vite et vite acheter mes petits maillots, premier motif de mon voyage. Le

Digitized by Google

lendemain matin je continue; j'ai bientôt épuisé mon portefeuille, et, pour mille écus (*en assignats*), je me trouve avoir une demi-douzaine de chemises pour Louis-Charles, les objets de première nécessité pour le futur et quatre livres de bougie pour le temps de mes couches.

Je dîne avec Keriner qui m'invite à aller coucher chez lui; j'accepte et, voulant me tirer de la ville le plus tôt possible, je pars avec le jeune Bouteiller, qui avait aussi dîné chez Mme La Potterie, et je me propose d'aller attendre Keriner à Kermoisan, où il doit se rendre à cinq heures au plus tard. Près la Maison de Paille, je rencontre mon voisin, le bonhomme Livec, porté lentement sur le cheval de mon meunier qui le suivait à pied. — Que venez-vous faire ici? lui dis-je avec surprise et inquiétude. — J'y viens, me dit-il, par ordre du district avec ma femme et ma fille. — Mon meunier, qui s'aperçut apparemment que j'avais déjà pris la triste figure des gens de la ville, me proposa de profiter de sa monture pour retourner à ma maison des champs. J'acceptai avec plaisir sa proposition; j'entrai à la Maison de Paille, et je priai d'y avertir en passant Keriner de ne plus compter sur sa cousine, parce qu'ayant trouvé une occasion favorable pour retourner chez elle, elle avait voulu en profiter.

Bouteiller m'engagea à aller à Kerlagatu attendre le retour du meunier. J'y fus et j'y vis sa belle-sœur, qui est, par parenthèse, une femme charmante. J'y attendis jusqu'à six heures du soir mon Bucéphale. On me pressa beaucoup pour ne pas partir si tard, mais je comptais sur le clair de lune; j'avais le meunier et son bâton d'un côté, Bouteiller et son

Digitized by Google

sabre de l'autre. Je grimpe bravement ma bête et j'arrive à neuf heures et demie au Séquer. Mon mari dormait déjà et comptait bien passer la nuit tout seul. Il fut agréablement surpris de me revoir, il avait appris les événements dans l'intervalle et il lui tardait de savoir quelle impression ils avaient faite sur moi, eu égard à ma position. En vérité, la fatigue de la route et les inquiétudes de la circonstance ne m'ont pas fait à beaucoup près le mal que j'avais à redouter. Je n'en ai pas ressenti un quart d'heure d'indisposition.

Mais, de retour ici, je n'ai plus fait que penser à vous et à ce que vous deviendriez dans cette bagarre. Je vous remercie bien de l'attention que vous avez eue de me donner de vos nouvelles; c'est une marque d'amitié qui vaut bien son prix dans ce moment. Je ne sais si Keriner vous aura écrit tout exprès pour vous dire comment je lui avais ainsi fait *piler du poivre;* tout cher qu'il est, on n'aime pas à s'en approvisionner de cette manière. Figurez-vous qu'il ne passa point auprès de la Maison de Paille et qu'il me chercha partout jusqu'à neuf heures du soir. Il m'a écrit pour me faire le récit de ses courses et de ses tristes inquiétudes après m'avoir perdue. Vraiment, mon cher cousin, cela ressemble au voyage de Cérès, parcourant la terre pour chercher Proserpine après son enlèvement.

Et vous avez passé deux nuits au bivouac... armé de votre canne et de votre capote. Oh! la capote est la meilleure arme pour vous, mon cher cousin, car je regarde le froid et l'humidité de la nuit comme vos ennemis les plus redoutables; et il paraît qu'on ne craint pas beaucoup les autres, puisqu'on ne

Digitized by Google

vous fournit pas de meilleure défense. Vous aurez appris que l'ennemi a fait une autre descente du côté de Pont-d'Aven. Je ne sais quelle en sera l'issue ni ce qu'ils sont devenus. Il est parti beaucoup de monde de Quimper pour aller à leur poursuite. Il nous est venu quarante-cinq hommes de garnison; on croit que leur mission est de faire la recherche des déserteurs, qu'on dit s'être réfugiés dans les paroisses voisines; d'autres, que c'est pour garder la côte, mais Peumarch et Guilvinec se gardent bien eux-mêmes; aussi je crois comme vous, mon cher cousin, que notre petit coin de terre sera protégé du ciel et garanti de toute incursion.

Nous avons célébré hier le *Pardon* de Notre-Dame des Carmes; le tapis qui doit envelopper Christophe a servi à décorer la table, sur laquelle sa statue a été posée. J'espère que cela lui portera bonheur.

Je ne veux pas finir, mon cher cousin, sans vous apprendre que nos voisins Livec sont revenus chez eux, d'après une pétition que notre municipalité a faite pour les réclamer. On m'a dit qu'on avait mis à Quimper en arrestation, au collège, les personnes qui n'étaient que détenues chez elles, depuis la descente de Trévignon. Quoiqu'il en soit, mon cher cousin, j'ai toujours l'espérance (malgré les troubles et la triste perspective du moment présent) d'accoucher de la paix. C'est cet espoir qui me fait porter courageusement mon petit paquet : à Quimper, on m'en fit compliment, et je n'y répondis que les larmes aux yeux; mais ici j'ai de plus douces idées.

Mon mari vous dit un million de choses tendres, ainsi que mon fils. Ne m'oubliez pas près des vôtres. J'ai reçu votre lettre du 2 messidor, je vous remer-

Digitized by Google

cie des détails sur la veuve, je m'en servirai en temps et lieu. Ma basse-cour prospère par continuation et ma vache jaune vient de faire son veau.

Lettre CIII

(*Sans date précise.*)

Depuis mon retour ici, je n'ai point entendu parler de la réponse de Brest, mon cher cousin, et vous imaginez pourtant que je m'en suis souvent informée. Il paraît que les représentants du peuple s'occupent, en ce moment, d'affaires plus sérieuses; une grande partie du district, plusieurs membres du comité de surveillance, quelques-uns de l'ancienne municipalité et quelques prêtres conformistes sont partis de Quimper, il y a deux jours, pour se rendre à Brest, accompagnés de cinquante fusiliers. Il en est venu dix ici, ce matin, prendre le citoyen vicaire. On ignore quel peut être le motif de telles mesures.

On a aussi demandé toute la garde nationale de ce pays pour marcher contre les brigands et on est parti en masse, si bien en masse, que les femmes, au moment du départ, ont forcé jusqu'aux sexagénaires de marcher. Un seul homme est resté pour garder la ville, personne n'a songé à lui, et, comme il est domicilié de la campagne, il n'a pas cru que la réquisition le regardât et il est resté paisiblement au coin de son feu. J'ai bien songé à vous, mon cher cousin, dans cette circonstance; j'ai bien pensé que votre

Digitized by Google

rhumatisme vous rendait incapable des fatigues de la guerre et je me flattais que vous en seriez dispensé.

Je voudrais être à vos duos de violon, mon cher cousin ; j'ai deux bonnes oreilles pour vous entendre et deux mains pour vous applaudir. Mon pauvre forte est bien discord; depuis deux mois, je me propose d'en refaire la partition, et depuis deux mois ma vie agitée m'ôte le temps, le courage et le repos d'esprit nécessaires à ce genre de travail. Je néglige également mon fils; heureusement, il lit assez bien pour lire seul, et, comme son goût l'y porte, cela vaut peut-être mieux qu'une leçon. Ce *campo* perpétuel ne lui déplaît pas; au reste, il en rit de tout son cœur. Les jours sont courts; on se lève tard, et l'on a tant de choses à faire qu'on ne fait rien.

Je vous ai sûrement écrit tout au long le mariage de la ci-devant Colonna avec le citoyen Durancé, sous-officier au 111e régiment. Elle m'a écrit pour m'en faire part et m'a chargée de le publier à tous ceux qui s'y intéressent. Sa lettre se termine par les trois couplets suivants, sur l'air de la *Baronne :*

1

Dans le veuvage
J'avais compté finir mes jours.
Je méprisais le doux servage
Ét les plaisirs du tendre amour,
Dans le veuvage.

2

Le mariage
Vient encor de tenter mon cœur.

Digitized by Google

Amant sensible et point volage
Près de moi remit en faveur
Le mariage.

3

Toute ma vie,
Je fus livrée au noir chagrin;
Mais le seul bonheur que j'envie
Sera le fruit de mon hymen,
Toute la vie.

J'ai parodié ces couplets en lui envoyant une lettre de félicitations. Ils ne méritaient pas de vous être envoyés, mon cher cousin; mais, puisque vous avez réveillé chat qui dort.... les voilà; même air que les précédents :

1

Gentille veuve,
Qui formiez d'indiscrets serments,
Vous nous offrez la douce preuve
Que vite le cœur les dément,
Gentille veuve.

2

Le mariage
A vos beaux yeux coûta des pleurs;
Le ciel, pour un second ménage,
Vous réservait toutes les fleurs
Du mariage.

3

Le nom de mère
Fera palpiter votre cœur,
Et, dans un an au plus, j'espère
Que vous goûterez la douceur
Du nom de mère.

Digitized by Google

Vous me demandez des nouvelles de Gourio. Il est à Brest et y jouit de 6,000 fr. d'appointements, et sa santé devient un peu meilleure. Sa femme, malgré ses incommodités, est toujours un peu *muscadine*. Sa fille est charmante, mais méchante comme un lutin. Comme elle n'est pas ma fille, je la trouve délicieuse, battant, jurant, disant à sa mère : *tu rêves*, etc. Elle adore Charles, au demeurant, la tête lui en tourne. Mais quelle mère n'excusera pas une faiblesse dont son fils est l'objet.

J'oubliais de vous dire qu'après avoir demandé la masse, on s'en tient à la deuxième réquisition, depuis vingt-cinq ans jusqu'à trente-cinq ans, et enfin on a donné un congé provisoire à cette réquisition même, vu qu'on a remporté plusieurs avantages sur les Brigands, et donné congé aux hommes mariés; les jeunes gens restent.

Mille amitiés à tous les vôtres. Les miens vous saluent, vous caressent, etc., etc.

Lettre CIV

1er novembre (v. s.).

Ni la lenteur des courriers, ni les petites incommodités que mon état me fait éprouver quelquefois, mon cher cousin, n'ôtent rien pour moi du charme de notre correspondance, mais je vois avec peine qu'il n'en est pas ainsi de vous et que les circonstances vous rebutent. Vous me laissez languir sans pitié dans l'attente de vos lettres, et

Digitized by Google

sous prétexte qu'elles doivent me parvenir huit jours plus tard, vous en laissez écouler quinze avant de me répondre. Ce calcul blesse ma sensibilité et me ferait douter de la vôtre, si vous continuiez longtemps sur ce ton. Songez que le moindre refroidissement de votre part diminuerait considérablement la somme de bonheur dont je jouis encore, et craignez d'avoir part aux malédictions de je ne sais quel poète contre

L'ingrat qui blesse un cœur dont il était aimé.

Vous désirez savoir qui m'accouchera? Je n'en sais rien. Ce sera peut-être Belcour; peut-être le chirurgien du Pont-Labbé, peut-être une sage-femme de la paroisse de Plomelin; tout cela est prévenu de se trouver à la cérémonie, mais aucun ne veut se laisser arrêter pour le terme fixé, attendu que Belcour a une commission d'inspecteur des hôpitaux à remplir à peu près vers ce temps. La sage-femme, qui a la confiance de trois ou quatre paroisses, ne peut abandonner ses pratiques pour donner plusieurs jours à une seule, et le chirurgien du pays est souvent en route.

Mais, sur quoi je compte beaucoup, c'est sur la bonne Providence, Notre-Dame-des-Carmes et la nature. Je me porte bien, surtout depuis que je me suis fait saigner et j'attends le moment critique avec tranquillité. Notre vie est entre les mains de Dieu; on n'a pas besoin de la circonstance d'une couche pour mourir, et on peut, sans mourir, accoucher bien des fois. C'est vous qui m'avez appris l'aventure de Mme Girbon, qui est vraiment plaisante, puis-

Digitized by Google

qu'elle s'en est tirée sans aucun accident. Mon projet et le désir le plus cher de mon cœur est effectivement de nourrir, aussi n'ai-je arrêté qu'une nourrice sèche, femme de cinquante ans, qui a seulement élevé, tant à elle qu'aux autres, quinze enfants. Tout le monde m'annonce une fille; mais, j'aurais encore un garçon que je ne le jetterais pas par la fenêtre; mon fils Louis-Charles ne m'en a pas dégoûté.

C'est un bon enfant qui aime bien son père et sa mère, qui se plaît aux champs comme eux et qui me témoigne dans ma solitude tout l'attachement dont son âge le rend susceptible. Mme Leclerc me le demande à force, Mme Gourio le voudrait aussi; mais sa petite société m'est devenue nécessaire, et je ne saurais me séparer de mon fils. Ma cousine La Potterie, qui doit nommer l'enfant avec le doyen des oncles de mon mari (dont Louis-Charles sera le substitut), m'a fait dire de l'envoyer chercher demain. Je compte encore jusqu'au 10 de novembre, vieux style; mais il est possible que j'aille plus loin, et je le crois.

Nous avons ici un temps horrible. Depuis cinq semaines, c'est perpétuellement du vent, du tonnerre et des pluies qui feraient craindre un nouveau déluge, si la parole de Dieu ne nous rassurait. Heureusement notre toit est bon, et celui de nos vaches vient d'être relevé à neuf. J'ai fait un voyage de Quimper. Mon mari et moi avons soupé et couché chez Keriner. Vous savez sans doute qu'il est nommé juge du tribunal.

Adieu, mon cher cousin..... J'allais remplir les quatre pages comme à l'ordinaire; mais je me rappelle que vous n'aimez plus à écrire, peut-être aussi ne vous souciez-vous plus de lire et, en ce cas, en voilà

Digitized by Google

bien assez. Mille amitiés à Mme Rosbo et à Emilie. Mon mari, mon fils et Mlle du Marhallach, que nous avons toujours, vous disent bien des choses. Nos églises sont encore sans ministres, et, depuis quinze jours, nous sommes sans messe.

Lettre CV

1er décembre (v. s.).

Cette fois, mon cher cousin, vous n'avez pas trompé mon attente : au bout de la quinzaine, j'ai reçu une nouvelle lettre de vous. Vous avez dû aussi en recevoir une des gens du Séquer qui vous annonçaient l'arrivée de la caravane en très bon état. Le mariage de Rosbo m'a un peu surprise, quoique très convenable de part et d'autre. J'écris à Mme Rosbo pour lui en faire mon compliment. Vous savez sans doute aussi le mariage de Mme Boecosel contre un M. Daubigné, de Paris, dont la mère était une Commines. Voilà tout ce que je sais. On dit qu'elle lui fait des avantages considérables ; je crains bien qu'elle ne fasse une folie : *le saut de veuve,* ce qu'on appelle. Cependant, si c'est l'amour qui la décide, je la plains et lui pardonne :

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut ou le doit être.

Qui est-ce qui oserait là-dessus contredire un cardinal ? (*Les vers sont de Voltaire et non du cardinal*

Digitized by Google

de Bernis.) Je ne comprends pas non plus le premier hémistiche du vers dont vous parlez, mais je n'ai pas eu, comme vous, l'humilité d'en accuser mon intelligence ; j'ai pensé que, n'étant pas très familiarisée avec le langage marotique, je n'en saisissais pas bien le sens, mais que ce n'était ni ma faute ni celle de l'auteur, car *l'entente est au diseur*, comme vous savez.

Charles est aujourd'hui bien agréablement occupé à tenir les arbres que plante son papa. Je lui ai fait observer que c'était bien plus pour lui et pour son frère que nous travaillons que pour nous-mêmes, et je me flatte, d'après les réflexions que je lui ai fait faire, qu'en jouissant quelque jour de leur doux ombrage, il donnera quelques larmes de reconnaissance à la mémoire de ses parents.

J'ai trouvé votre musique très gaie et très jolie. Je ne suis pas fâchée que celle que je vous ai envoyée dernièrement vous soit arrivée dans un moment joyeux de noce ; il contrastera moins avec la gravité qui vous est naturelle et que je redoute encore plus de loin que de près.

Pour vous punir de ne m'avoir pas dit que mes sots petits couplets ne valaient pas la peine de vous être envoyés, voici des bouts-rimés donnés par Angélique que j'ai remplis ainsi :

J'avais un cabaret de tasses du *Japon*,
Dentelles à la coiffe et rubans à la *mouche*,
Fourrure dans l'hiver, prise chez le *Lapon*.
..... [1]

1. Vers illisible, bâtonné par l'auteur.

Digitized by Google

Hélas ! j'ai tout perdu, je n'ai ni pain ni *bois*.
Je cache mes haillons sous une cape *brune* ;
Je gagne à tricoter quarante sous par *mois*
Encore en travaillant le soir au clair de *lune*.

On dit que les petites véroles sont moins mauvaises ; il n'y en a pas encore au Pont-Labbé.

Point de quatrième page, mon cher cousin, malgré toute l'envie que j'en ai.

Adieu tout simplement.

Je place ici ces vers, adressés à son fils, âgé de huit ans, afin de les rapprocher de ceux qu'inspire à l'auteur la naissance de son second enfant.

Couplets d'une mère à son fils pour l'encourager au travail.

Des jeux de ta folâtre enfance,
Quand l'étude interrompt le cours,
Le dépit et l'impatience
Dans tes yeux se peignent toujours ;
Tu montrerais plus de courage
Si tu connaissais, mon enfant,
Et les plaisirs et l'avantage
Que nous procure le talent.

De l'avenir l'incertitude
Fait pour toi naître mes soucis,
Et ma tendre sollicitude
Est la cause de tes ennuis.
Loin de me trouver importune,
Chéris mon zèle prévoyant ;

Digitized by Google

Eût-on contre soi la fortune,
On est riche avec un talent.

Dût même, au gré de mon envie,
Le sort t'épargner sa rigueur,
Tu rencontreras dans la vie
Mille épines pour une fleur.
Des beaux jours l'époque charmante
A ses dangers et ses tourments.
C'est pour cette saison brûlante
Qu'il te faut surtout des talents.

De ma solitude profonde
Je te consacre les loisirs,
Et, sans nul regret pour le monde,
Je trouve en toi tous mes plaisirs.
Ton cœur me donne l'assurance
Que mes soins ne seront pas perdus,
Et j'en attends la récompense
De tes talents, de tes vertus.

Lettre CVI

Ce 15 décembre (v. s.).

C'est moi, mon cher cousin, qui reprends la suite de la correspondance; c'est vous prouver que je suis aussi bien qu'on peut l'être, mais aussi voilà trente jours que je suis accouchée : il est temps qu'il n'y paraisse plus rien. Enfin, je suis nourrice; j'ai souffert dans les commencements : mon fils, qui aura les dents fortes de son père, si j'en juge par les gencives, m'a haché les bouts de seins pour

Digitized by Google

faire connaissance. Mais tout cela, avec de la patience et un peu de courage, s'est raccommodé, et l'enfant et moi nous nous arrangeons le mieux du monde.

Je ne dors guère, par exemple; mais il y a des grâces d'état, car, malgré ma couche, ses suites et le nourrissage, j'ai conservé l'embonpoint et le coloris que j'avais recouvré pendant ma grossesse. Il est vrai que je me nourris bien; nous avons du bœuf à présent, et je prends de bons bouillons la nuit. J'ai une excellente garde qui me soigne avec un zèle et une affection singulière; c'est la grand'mère du jeune organiste dont je vous ai parlé quelquefois; elle a soixante-treize ans, et, depuis que je suis accouchée, elle n'a passé que trois nuits entières au lit; tout le reste du temps, elle s'est jetée sur un matelas près de mon lit, et, au moindre cri de l'enfant, elle est debout. Elle ne veut pas me quitter avant ma quarantaine accomplie.

Outre cela, j'ai une nourrice sèche pour m'aider à torcher mon marmot. Je vous assure, mon cher cousin, que je n'ai pas besoin de compliments de condoléance; je n'eusse pas plus chéri une fille. Pour me distraire de mes maux, j'ai adressé quelques couplets à mon Antoine. Je vous en fais part et vous prie d'en être le correcteur, car je crois que, depuis que j'habite les champs, j'ai oublié mon bon français pour apprendre de mauvais breton; du moins, je suis souvent fort embarrassée pour savoir si mes phrases sont exactes, et autrefois cela allait tout courant. Voici la chanson sur l'air :

Pourriez-vous bien douter encore
Que Célicourt fût votre amant?

Digitized by Google

1

Malgré les tourments que j'endure,
Cher enfant, je te nourrirai;
C'est le devoir de la nature,
Envers toi je le remplirai
Ta bouche enfantine déchire
Le sein qui te donne du lait;
Mais, quand je la verrai sourire,
J'oublierai le mal qu'elle a fait. *(bis)*

2

Plus heureux que ne fut ton frère
A qui je ne devais pas moins,
Hélas! d'une femme étrangère
Il a reçu les premiers soins?
Mais dans son cœur la jalousie
Peut-elle jamais pénétrer?
J'ai pensé payer de ma vie
La douleur de m'en séparer! *(bis)*

3

L'un et l'autre sans préférence
Vous partagez mes sentiments;
Pourquoi faire une préférence?
Tous deux vous êtes mes enfants.
Tous les deux vous m'offrez l'image
De l'époux qui fait mon bonheur;
Il ne m'en faut pas davantage
Pour vous confondre dans mon cœur.

4

On calculait sur une fille,
Mais lorsqu'on te vit, gros poupon,
Tu plus d'abord, et ta famille

Digitized by Google

Te pardonna d'être garçon.
Une fille m'eût convenue,
Mais aux champs les fils valent mieux :
Pour faire aller notre charrue
Ne nous en fallait-il pas deux ?

5

Dans les lieux où tu pris naissance,
Antoine, il faut rester toujours ;
Là, dans le calme et l'innocence,
Tu pourras compter de beaux jours.
Les arts qu'on recherche à la ville
Auraient-ils des charmes pour toi,
Tu peux, sans quitter cet asile,
Les cultiver auprès de moi.

6

Parmi nous tu feras revivre
Celui dont tu portes le nom ;
De ce doux espoir je m'enivre,
O mon cher petit nourrisson [1] !
Montre son heureux caractère,
Sa candeur, ses douces vertus ;
Enfin retrace-moi mon frère
Et mes pleurs ne couleront plus !

C'est bien dommage, mon cher cousin, que vous ne puissiez pas m'entendre chanter ces couplets en allaitant mon petit. Je sens qu'ils perdent infiniment à la lecture. Il faut aussi les chanter sur l'air dont je vous donne le titre. Si vous ne le connaissez pas, je

1. Ce vers, qui vous paraîtra peut-être une cheville, est le plus touchant de tous quand je tiens mon poupon. Le spectacle fait beaucoup.

Digitized by Google

vous l'enverrai ; il est d'un genre absolument propre aux paroles que j'y ai adaptées. Communiquez, je vous prie, ma petite chanson à Mme Rosbo en lui faisant mille amitiés de ma part ainsi qu'à Emilie. Mon mari vous fait mille compliments ; il a reçu le vôtre de grand cœur, car il raffole de son gros garçon. Ma sœur et Louis-Charles vous disent mille choses honnêtes. Ce dernier est enchanté de son petit frère. Mme La Potterie est retournée à Quimper, mais elle nous revient demain.

Lettre CVII

Au Séquer, le 19 janvier 1796.

J'ai reçu, il y a deux jours, mon cher cousin, votre lettre du 24 décembre, c'est-à-dire que de Rome elle me fût autrefois parvenue aussitôt. Comme mon amitié pour vous n'a pas besoin du secours des difficultés pour être vive et tendre, j'en veux beaucoup à la lenteur des courriers qui mettent tant de langueur dans notre correspondance. Je suis charmée que ma chanson vous ait plu, car, à vous parler franchement, je ne l'ai pas faite pour mon nourrisson tout seul, et j'ai eu en vue de faire partager à mes amis la douceur des sentiments qu'il m'inspire. Mme Gourio, qui est venue voir mon poupon et m'apprendre à le soigner comme elle a fait ses filles, en a été aussi très contente. Je lui ai beaucoup d'obligation du séjour qu'elle a fait ici ; il m'a été aussi utile qu'agréable ; elle est aussi entendue que char-

Digitized by Google

mante nourrice et m'a donné, à cet égard, d'excellentes leçons.

Le monde, qu'elle a beaucoup vu depuis qu'elle a quitté Quimper, a bien ajouté aux qualités aimables que vous lui avez connues, et c'est vraiment à présent une femme charmante. Mon mari l'a jugée de même les deux derniers voyages qu'elle a faits ici, et il a partagé les regrets que m'a causé son départ. Elle n'a pu nous rester que douze jours, ayant laissé ses deux filles aux soins des domestiques, sacrifice que je dois sûrement à son amitié et dont la mienne lui tient grand compte.

Comme vous, mon cher cousin, j'ai trouvé Homère fort ennuyeux, affublé du bonnet de nuit de Mme Dacier, et je n'ai pu en lire que quelques pages; je voudrais bien me procurer la traduction de M. de Rochefort; j'engagerai Mme Gourio à la chercher à Quimper ou à Brest. L'éloge que vous en faites piquera sa curiosité autant qu'il a fait la mienne, et je suis sûre qu'elle fera son possible pour la trouver. Notez-moi donc, je vous prie, quelques-uns des airs que vous avez faits pour ma chanson; je serai enchantée de marier votre musique avec mes vers; il me semble qu'ils doivent s'allier à merveille : il y a tant de raisons pour cela.....

Mon fils aîné, qui a une excellente mémoire, a appris sur-le-champ tous mes couplets; sa voix est encore jolie; il a beaucoup d'oreille, une sorte de gout, et, quand je l'accompagne du piano, il fait réellement plaisir..... Mais il prétend qu'il ne peut pas chanter les couplets en société parce *qu'il n'est pas nourrice* et que tout ce que je dis là ne va pas à un petit garçon. J'ai trouvé ses raisons assez bonnes, et je lui ai

Digitized by Google

fait un couplet que sa sensibilité et les témoignages de tendresse qu'il donne à son frère ont dicté tout naturellement. Comme je pense que vous ne serez pas fâché de le joindre aux autres, je vous l'envoie. Figurez-vous la maman-nourrice assise sur une chaise basse, tenant dans ses bras le petit nourrisson, et l'aimable Charles à genoux devant elle caressant l'un et l'autre, chantant ce qui suit d'une voix douce et enfantine :

Des soins que te donne ma mère
Je ne saurais être jaloux;
En prononçant le nom de frère,
J'éprouve un sentiment trop doux!
Tu viens partager ma fortune,
Mais mon cœur n'en a point gémi;
Je sens déjà que c'en est une
De l'échanger pour un ami. *(bis)*

Je ne sais si j'ai rendu assez clairement ma pensée; ce qui y a donné lieu, ce fut le compliment que lui adressa un particulier quand il alla nommer son frère à la municipalité : « Eh bien! mon petit ami, voilà donc vos écus qui ne valent plus que trente sous? » Charles est d'âge de comprendre ce que cela signifie, et je le lui ai moi-même expliqué sans détour, mais en lui faisant envisager qu'il avait bien moins à perdre du côté de l'intérêt qu'il n'avait à gagner du côté du sentiment.....

A propos de sentiment, oui, je vous fais mon compliment de condoléance sur le départ de l'aimable veuve. Peut-être, en la quittant, vous serez-vous rappelé ces vers d'une touchante mélancolie :

Digitized by Google

Non qu'elle témoignât l'envie
De finir de mes maux le déplorable cours,
Mais je l'aimai plus que ma vie
Et je la voyais tous les jours !....

Vous vous écrirez, mon cher cousin, vous vous écrirez?.... *C'est pour parler d'affaires*. Savez-vous bien qu'il est des moments où ma jalouse tendresse ne veut pas que vous vous mêliez des affaires d'une femme jeune, sensible et intéressante sous tous les rapports?.... Vous vous étiez fait une *douce habitude*..... Vous avez donc pu, mon ingrat, prendre une *douce habitude* dont je ne sois pas l'objet, tandis qu'ici ma plus *douce habitude* est de songer à vous, ma plus douce espérance de vous y voir un jour et mon plus doux projet de vous bâtir un appartement?

Oui, mon cher cousin, je m'en occupe, et ce matin encore mon mari et moi fixions le terme où l'on commencerait à y travailler..... Demandez, je vous prie, à votre belle veuve (puisque *vous lui écrirez*) si elle ne pourrait pas me procurer *La belle fermière*, comédie ou drame mêlé d'ariettes ou couplets avec accompagnement de harpe. J'en ai attrapé une romance dont la musique et les paroles me donnent envie de connaître le reste. L'ouvrage entier est de Mlle Candeille.

Dans ce moment, la recherche n'est pas forte sur les blés, mon cher cousin; il y a eu, il y a quelque temps, un commissaire de la nation qui a payé 16 livres le quintal de froment et 10 l. celui de seigle; il a acheté à ce prix des blés à Mlle du Marhallach. Nous devions aussi lui livrer le nôtre; mais, comme

Digitized by Google

il était au bout de son rollet de vieux écus, il est allé renouveler sa bourse et on ne l'a pas vu depuis. Les marchands du lieu ne donnent que 13 l. 10 s. du froment.

N'oubliez pas, mon cher cousin, que j'ai à vous 600 l. dont je puis disposer à votre première réquisition, et je pense que cela pourra vous être commode pour faire compter, soit à Mme Kervereguin ou à Mme Moulin à Quimper. J'ai pour ce pays des occasions plus sûres et plus fréquentes que vous.

Mon pauvre petit nourrisson m'appelle; il est malade aujourd'hui d'un dévoiement dont je ne devine pas la cause. De toutes les peines dont mes plaisirs sont entremêlés, les inquiétudes sur sa santé sont les plus vives; cependant ces petits êtres sont sujets à tant de misères qu'il faut se faire une habitude de les voir souffrir sans s'imaginer qu'ils en doivent périr, idée affreuse qui me poursuit quelquefois et dont j'ai peine à me défendre quand mon nourrisson a l'indisposition la plus légère.

Adieu, mon aimable cousin; remerciez l'aimable veuve de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à moi. Je serais fort aise qu'elle chantât mes couplets sur un air de votre façon, et plus aise encore si je pouvais les entendre. N'oubliez pas de lui demander *La belle fermière*.

Mille amitiés à ma cousine Rosbo et à son Emilie. J'espère qu'elle n'est pas encore raisonnable.

Digitized by Google

Lettre CVIII

Ce 10 février 1796 (v. s).

J'espère, mon cher cousin, que vous avez reçu mon dernier in-folio. Je vous sais cependant bien bon gré de ne l'avoir pas attendu pour me récrire et m'envoyer la jolie musique que vous avez faite pour mes couplets. J'en suis très contente et je la trouve d'une mélodie sentimentale qui convient parfaitement au sujet. Mais vous avez oublié que votre cousine ne *pouvait pas le prendre sur un ton si haut*, et vous m'avez mise en *a mi la* dont je suis obligée de descendre en *e si mi* où je me trouve parfaitement à l'aise. Vous verrez que vous avez prévenu mes vœux en m'envoyant votre musique que je vous demandais avec instance dans ma dernière lettre.

Mon petit poupon m'a donné beaucoup d'inquiétude pendant quelques jours; il avait le débord et un vomissement qui le fatiguait extrêmement et le faisait changer à vue d'œil. Mais, depuis hier, il est mieux; c'est, je crois, l'effet d'une petite médecine que je lui ai fait prendre lundi, au grand étonnement de la nourrice sèche qui a cru que le remède devait le faire mourir.

D'après ce que vous me dites de vos plaisirs et de vos *récréations*, mon cher cousin, j'ai tout lieu de croire que le carnaval s'est passé pour vous comme tous les autres jours de l'année. Votre ville, quoique plus grande que la nôtre, ne fournit pas, à ce que je vois, une aussi grande variété d'amusements.

Digitized by Google

Il y a au Pont-Labbé assemblée, repas, bal, comédie, tragédie; oui, tragédie : *Les Horaces*, ni plus ni moins. Le jeune Bouteiller, un des plus graves personnages de la troupe, fait le rôle du roi des Romains, et son costume, arrangé par Mme Gourio pendant son séjour ici, est composé des pilloux de madame sa sœur et des miens. Aussi avons-nous pris la liberté de le nommer le roi Haillons. Quoiqu'il en soit, à la lumière, tous ces petits chiffons de taffetas ne laissent pas encore de prêter à l'illusion. Il y a déjà six semaines que le spectacle est ouvert, mais pas pour moi, mon cher cousin ; mes devoirs me retiennent au coin de mon foyer. Quoique les occasions de plaisir soient rares, je ne regrette pas de manquer celle-ci. Mlle Rosaven, que j'ai ici pour passer carnaval, en profite, et mon mari l'accompagne. Seule avec mes enfants, j'éprouve un sentiment plus doux que ne pourraient me le procurer tous ces amusements publics, et d'autant plus que j'appris hier que le bal du mardi-gras avait été troublé et même interrompu tout à fait par des mécontentements réciproques de la part de quelques personnes de la société. Ma cousine Rosaven, qui veut garder une parfaite neutralité, est revenue gagner avec sa retraite la paix qui y règne. Je crois qu'elle nous restera encore une huitaine, après quoi je retombe dans ma profonde solitude.

Si jamais j'ai désiré le retour du printemps et des longs jours, c'est à présent, mon cher cousin. Je me flatte que la belle saison développera les petites facultés de mon cher Antoine, et je me fais une fête de le promener dans mes champs et de voir l'effet que produira sur lui le beau spectacle de la nature

Digitized by Google

offert à ses regards pour la première fois. Mon métier ne laisse pas effectivement d'avoir ses rigueurs; je suis souvent obligée de sacrifier mon sommeil aux besoins de mon nourrisson; mais j'y gagne le plaisir d'adoucir ses maux et de lui voir jouir d'un calme qu'aucun autre que moi ne peut lui procurer, bonheur que je n'aurai pas toujours, mon cher cousin; quand les chagrins inséparables de cette vie ou les orages des passions troubleront son cœur, sa mère n'aura pas alors le pouvoir de lui rendre la paix ou de guérir ses blessures, réflexion qui mêle un peu d'amertume aux douceurs que j'éprouve dans les soins que je lui donne.

Je vous disais dans ma dernière lettre que nous songions à vous arranger un appartement; je vous dirai dans celle-ci que les planches sont sciées; mais une difficulté nous embarrasse : nous voudrions faire faire une cheminée à ce salon, seule et unique chose que ma respectable tante Hauteville ait omise pour la commodité de notre petit ermitage. En y regardant bien, ou plutôt en y réfléchissant, nous avons pensé que ma tante, qui avait du bon sens, n'a peut-être pas osé faire une cheminée dans cet endroit, parce que le pignon n'étant pas neuf, elle a craint de l'entamer par le bas et de lui ôter de sa force. Or, le pignon a encore quarante ans de plus; ce n'est pas qu'il ait un air de vétusté; les ouvriers même à qui je l'ai fait examiner disent qu'ils en répondent.

Mais j'en reviens toujours au bon sens de ma tante, et je me range de son parti envers et contre tous. Mon mari, qui est frileux, est pour la cheminée; mais il en reviendrait, à mon avis, si on mettait un bon poêle à la place. J'ai pensé qu'à Lorient

Digitized by Google

on en pourrait trouver, et c'est ce dont je vous prierais de vous informer, mon cher cousin, ainsi que du prix. J'entrevois qu'on pourrait facilement me l'envoyer par mer, les occasions de ce pays-là pour celui-ci étant assez fréquentes. Je le veux en faïence et non en fer, car ceux-ci entêtent.

Votre *partie principale* pourra bien vous rendre ce bon office, je l'imagine. En vérité, mon cher cousin, vous avez des expressions, en parlant de cette aimable veuve, qui me donnent envie de vous arracher les yeux. Vous avez vu que j'étais déjà assez outrée de celles qui vous étaient échappées dans votre dernière lettre; votre *partie principale* achève de pousser au comble mes jalouses fureurs. Redoutez-moi d'autant plus que, tandis qu'on joue la tragédie au Pont-Labbé, j'en lis une tous les soirs et que je suis en fonds pour vous accabler de toute la colère des Hermione, des Roxane, des Eriphile, des... etc. Au reste, on la dit mariée, cette beauté touchante : cela pourrait être sans miracle; je lui pardonne de l'être, mais non de vous en avoir fait mystère. Les sentiments que vous lui avez voués méritaient au moins qu'elle vous témoignât cette confiance. Mais si son choix est tombé sur un coffre-fort, je rabats beaucoup de mon estime pour elle. Au reste, ne lui en dites rien avant que mes commissions soient faites.

Je suis très fâchée de la fluxion de Mme Rosbo; je l'exhorte à se bien ménager. Faites-lui, je vous prie, mes compliments ainsi qu'à Emilie.

Je suis fort aise que Mlle Félicité soit devenue tout ce qu'elle promettait d'être. Malgré ses moyens, je ne suis pas surprise qu'elle ait eu peu de succès. Mais dites-moi, je vous prie, si les demoiselles

Digitized by Google

de V..... font toujours partie de la brillante jeunesse? Mlle Kerguinos est-elle mariée? Vous me dites que Mme Lévêque est toujours chez sa mère; je la croyais à Cherbourg, car c'est là que vous me l'avez laissée la dernière fois que vous m'en avez donné des nouvelles. Elle a, je crois, deux garçons; c'est là le cas de lui souhaiter une fille...

Mon marmot crie. Adieu, mon cher cousin; vous seriez bien aimable de répondre à mon autre lettre avant d'avoir reçu celle-ci; ce serait le moyen d'abréger un peu le siècle qui s'écoule d'un courrier à l'autre. Toute ma famille vous fait mille amitiés, et moi je vous embrasse de tout mon cœur malgré vos torts.

Je l'aimais inconstant; qu'aurais-je fait fidèle?

Lettre CIX

Ce 22 mars (v. s.).

Oui, mon cher cousin, je songeais à l'emprunt forcé quand je vous ai dit que j'avais 600 fr. à votre disposition. La Providence semblait les avoir consignés tout exprès pour remplir l'objet de leur destination, et vous jugez qu'ils étaient sacrés pour moi. Je les ai depuis l'époque où vous avez fixé le terme qui les rendait exigibles, et, quoique votre générosité vous empêche d'en souffler mot, j'attendais avec impatience le moment de vous en parler et l'occasion de vous les rendre. J'ai payé mon

Digitized by Google

emprunt forcé en argenterie, sur le pied de 50 fr. le marc. Je suis taxée à 400 fr., et j'ai l'honneur, comme vous, d'être assimilée à des personnes plus riches que moi, comme, par exemple, les Kervereguin.

Mais aussi j'en vois d'autres qui ont une fortune encore plus médiocre et un plus grand nombre d'enfants et qui sont taxés de même. Le plus cher ici, c'est le citoyen Kervahut qui en a mille livres. Il a fait des réclamations ainsi que d'autres citoyens; on en a écouté quelques-unes. On me conseillait d'en faire aussi; mais, ne pouvant aller moi-même plaider ma cause, j'ai payé comptant. Mon mari ne se serait pas prêté volontiers non plus à faire un voyage pour aller solliciter du rabais, et nous nous sommes soumis sans résistance et sans murmure à l'article du rôle qui nous taxait à 400 fr. J'ai donné de vieux couverts que je comptais remettre à la fonte pour en faire chacun un tout neuf à mes enfants (ils auront à la place des cuillères de bois), une bourse de jetons d'argent, une aiguière rompue, une tabatière *idem* et autre mitraille jusqu'à la concurrence de 8 marcs. Il n'y avait pas d'avantage, en ce moment, à acheter du papier, et je n'en avais point. On parle aussi de l'arrêté dont vous faites mention dans votre lettre; mais, s'il a son exécution, il devrait favoriser également ceux qui ont tout payé en valeur métallique, et il me semble qu'on doit me rendre 4 marcs d'argent et prendre 200 fr. en assignats à 100 pour un; avec la valeur de mes 4 marcs, je trouverais bien de quoi m'acquitter en papier, et j'y gagnerais peut-être le couvert de mes enfants... Mais je ne compte guère sur ce retour, mon cher cousin.

En vérité, j'ai reculé d'épouvante quand j'ai vu

Digitized by Google

combien vous et Mme Rosbo étiez taxés, et ce n'est pas de l'ennui que j'ai éprouvé en lisant cet article de votre lettre, mais d'autres sentiments dont l'analyse est tout au moins inutile. Guéguen n'a pas payé Mme Kervereguin; ainsi je lui ferai passer par une occasion sûre les 250 fr. que vous lui devez.

Comme vous, mon cher cousin, je trouve des ressources dans mon économie; ma toilette et celle de mes enfants ne m'occasionnent pas grande dépense. Je vous écris, à l'heure qu'il est, affublée du vichoura de mon mari, et je promène gravement mes bois et mes champs dans cet élégant équipage. Ce froid que nous éprouvons m'a causé quelques incommodités, mais quelques jours de lit et mon vichoura m'ont mise à l'abri des rigueurs de la saison. Mon petit marmouset devient fort intéressant; il rit et fait de petits *oua, oua* tout gentils. Nous avons, grâce au ciel et malgré les voleurs de bois, bon feu pour chauffer l'enfant et la nourrice; je ne quitte pas ma chaumière et, depuis cinq mois, je n'ai été qu'une seule fois au Pont-Labbé.

Mlle Rosaven est restée passer le carême avec nous; c'est à elle que vous avez l'obligation de la longue lettre que je vous écris; elle garde en ce moment mon poupon qui ne laisse pas que de nous donner de la besogne à tous, car il dort fort peu le jour, de sorte qu'il est toujours sur les bras des uns et des autres. Je ne veux pas négliger pour lui les soins que je dois à l'éducation de mon aîné, et il m'arrive souvent d'avoir une main sur le berceau et l'autre sur le papier d'écriture de Louis-Charles.

Je sens effectivement, mon cher cousin, que le sentiment de l'amour maternel s'étend à mesure que les

Digitized by Google

enfants augmentent, et je ne conçois pas comment il peut n'être pas toujours également partagé. J'aime mon nourrisson à la folie, et je sens néanmoins que mon aîné m'est plus cher que jamais. Je suis toujours aussi inquiète, quand il n'est pas sous mes yeux, des petits accidents qui pourraient lui arriver que je l'étais autrefois, et je le surveille avec autant d'intérêt que s'il était encore fils unique. Si vous n'étiez qu'à trois ou quatre lieues de moi, mon cher cousin, je l'enverrais passer quelques jours auprès de vous. C'est à présent qu'il commencerait à vous paraître intéressant. Quoique très espiègle quand il est avec ses camarades, il est fort raisonnable avec les gens sensés et prend plaisir à converser de choses instructives.

Il a déjà (et sans que je m'en doutasse) passé en revue presque toute ma bibliothèque; cet hiver, nous nous sommes amusés à relire Racine et Corneille, et j'ai été fort surprise de voir mon morveux prêter à cette lecture une attention suivie et me dire quelquefois : « Ne craignez pas, maman, pour tel ou telle; ils ne mourront pas. — Comment savez-vous cela? — C'est que j'ai vu ça dans le livre. » C'est dommage qu'il soit paresseux, car, s'il avait autant de zèle que de facilité, il serait déjà bien avancé.

Quimper est aussi déclaré en état de siège et sous le gouvernement militaire, et on prétend que cette mesure s'étendra dans toutes les municipalités où il y a garnison. Or, nous avons trente hommes, ainsi je pense que nous allons aussi avoir l'honneur d'être en état de siège. Tout ce remue-ménage me rend ma solitude plus chère; j'y borne pour ainsi dire mon univers, et je tâche d'oublier qu'il y a au-delà des

Digitized by Google

troubles, des batailles, des mourants, des morts, du sang, des pleurs et une infinité de malheureux. Ce n'est que par ce moyen que je puis conserver à mon lait les qualités bienfaisantes qu'exige la santé de mon poupon.

Je ne m'attendais pas à apprendre le mariage de Mlle Félicité dont il n'était pas mention, paraît-il, la dernière fois que vous m'avez écrit. Je ne connais point son futur, bien qu'il eût été mon allié par son mariage avec Mlle Lemaire. A propos, cette pauvre défunte a une sœur cadette qui avait épousé un M. Boisrouvrai, de Quimperlé, qui l'avait laissée veuve, il y a quatre ans, avec trois enfants.

Elle s'est remariée cette année au citoyen Arthur, qui a à Quimperlé une place dans les vivres; j'apprends que ladite dame Arthur vient demeurer au Pont-Labbé, dans une maison lui appartenant. C'est une élégante et je ne conçois pas ce qui a pu la décider à ce parti, qui ne me paraît convenir ni à ses goûts ni à ses agréments. Je crois que les demoiselles R*** le seront encore longtemps; je ne suis pas surprise de la passion éphémère de l'adonis de Grâce pour l'aînée; il est *dans l'âge où toute mortelle est Vénus*. Mais, comme vous dites, la réflexion fait tort aux Vénus de trente ans.

Vous voulez donc que je me tranquillise, mon cher cousin, sur vos sentiments pour la dame G***. Je le ferai. La jalousie est un sentiment cruel et trop peu fait pour une nourrice. Mais, à propos de la dame et de Lorient, nous ne voulons plus de poêle; il est décidé qu'on ne fera point la cheminée dans le pignon, on la fera vis-à-vis des fenêtres, il y aura moins d'ouvrage et moins de risques. Je voudrais

Digitized by Google

bien que la besogne fût faite, car j'appréhende le train d'ouvriers et les pierres, le bois, le mortier, la chaux, etc.

Vous me désolez de n'envisager que dans un lointain désespérant, le moment qui nous réunira. Je vois qu'il serait possible que vous me vinssiez voir plus tôt que vous ne l'imaginez, et je n'en mets pas le terme plus éloigné qu'après le sevrage d'Antoine. Libre alors, j'irai vous chercher. Oui, mon cher cousin, dépouillant tout orgueil, je ferai encore cette démarche dont mon cœur saura bien le dédommager. Je n'irai point sur mon âne, mais dans une voiture à moi appartenant, que j'achetai pour le départ ordonné par la loi du 27 germinal, que je n'ai pas voulu vendre en papier depuis et que je garde enfin pour vous aller prendre.

Elle était restée à Quimper, mais n'en voulant pas payer le remisage en numéraire, je l'ai fait venir ici, où j'ai arrangé une crèche en remise. Je me propose par la suite d'y faire adapter une flèche ou espèce de limonière, pour la faire aller avec des bœufs ; par ce moyen, je pourrai m'en servir pour faire de petits voyages avec mes enfants. Nous l'avions achetée en tiers avec Mlle du Marhallach ; elle nous a coûté dans le temps 900 francs en assignats, mais ma sœur a fait cadeau de son tiers à mon fils, qu'elle aime toujours à la folie.

Ce n'est qu'avec peine, mon cher cousin, que je renonce à l'espoir de me procurer *La Belle Fermière*. Je me suis fait une idée agréable de cette pièce, dont l'héroïne joue de la harpe. Je me figure que ce doit être quelque ci-devant dame, reléguée comme moi dans un village et travestie en paysanne, à cela

Digitized by Google

près qu'elle est restée belle, puisque le titre l'annonce, et que je ne le suis pas devenue, au contraire. Une personne qui ne m'a pas vue depuis quelques années m'a dit qu'elle me trouvait très brunie. Ce compliment, que je n'eusse pas toujours reçu de bonne grâce, n'a nullement blessé mon amour-propre; je ne suis plus susceptible du plus léger mouvement de coquetterie. Celles de mes amies qui ont encore conservé des prétentions et le goût du monde, ne conçoivent pas que j'ai pu me faire à un genre de vie si différent de celui que je menais les premières années de mon mariage.

Je vous assure, mon cher cousin, que je ne regrette de mes plaisirs passés que ceux que me procuraient mes talents, que je ne puis pas effectivement cultiver avec autant de zèle dans cette profonde retraite. Il faut être excité pour conserver la passion des arts, il faut entendre et être écouté ; pour moi, du moins, je soutiens que l'émulation et surtout le plaisir de toucher les autres par le charme de l'harmonie, m'est absolument nécessaire. Aussi je me compare à un archet sans colophane, depuis que j'habite cet agreste séjour.

Voilà que, sans y songer, j'attrape la fin de mon papier. Adieu, mon aimable cousin, recevez les amitiés de tout ce qui vous connaît dans mon ermitage, et souffrez que je sois l'interprète du bambin qui ne vous connaît pas. Mes compliments à Mme Rosbo et à Emilie. Dites-lui qu'elle sera, j'espère, à la noce de Louis-Charles.

Digitized by Google

Lettre CX

7 avril (v. s.).

Je serais fâchée, mon cher cousin, que ma dernière lettre ne vous fût parvenue; il y en avait quatre grandes pages, que je n'eusse certainement pas pris la peine d'écrire pour tout autre que pour vous. J'aime encore à me flatter que vous l'aurez reçue et, dans cet espoir, je ne vous répète aucun des articles qu'elle contenait. Je joins à celle-ci le reçu de Mme Kervereguin des 250 francs que je lui ai fait passer de votre part. Depuis ma dernière lettre, j'ai beaucoup souffert, mon cher cousin, et je souffre encore. Le moindre froid et la plus légère application me donnent des fluxions au sein gauche, et, quand mon pauvre petit vient le serrer dans ses gencives, ce sont des douleurs bien vives. J'ai fait de petits remèdes que l'on m'a indiqués, mais avec peu de succès. Ce qui me réussit le mieux, c'est le chaud et la tranquillité, mais il est impossible que je me repose toujours.

J'ai un garçon de huit ans qui n'a d'autres ressources pour son éducation que les soins que je puis lui donner. Nous apprenons à présent la *grand'mère*. Je tâche de lui rendre cette étude la moins sèche qu'il est possible; mais encore est-il que cela est fort ennuyeux pour lui et pour moi. Nous avons aussi commencé la musique depuis deux mois et mon fils joue des deux mains : *Ah! vous dirai-je, maman*, et chante en s'accompagnant. Ce qui lui coûte le plus,

Digitized by Google

c'est de lire sur son livre de musique et non sur son clavier, de sorte que pour lui cacher celui-ci, je couvre le forte d'une planche, qui fait l'effet des couvercles d'épinette sur lesquelles vous et moi nous avons jadis appris. Ainsi, donc pour vous en revenir au talent naissant de Louis-Charles, au lieu de chanter les paroles *Ah! vous dirais-je, maman*, je lui ai composé un couplet, qui exprime ce que sa nouvelle situation lui fait éprouver. Le voici :

Vous le dirai-je, maman,
Ce clavier fait mon tourment;
C'est en vain que je travaille,
Mes doigts ne font rien qui vaille,
Et cette planche surtout
Met ma patience à bout.

Voilà de la poésie très fine, comme vous voyez. Quoiqu'il en soit, je vous en fais part, connaissant votre indulgente amitié. Au reste, nous jouons aussi des deux mains l'air de *La Bonne Aventure*, nous parcourons plusieurs modulations relatives de Bemertrieder, mais nous n'avons pas attrapé ce petit morceau de talent sans pleurer, et cela m'a rappelé ce que disait Mme Derf à sa sœur : *Si mes enfants pleurent pour apprendre la musique, je leur achèterai des mouchoirs.....*

Voilà un gros pâté que vous devez à la leçon de musique de Charles, mon cher cousin. J'ai bougé pour aller faire assembler une basse et un dessus, et, au retour, j'ai fait cette étourderie. C'est assez parler de mon aîné. Un mot d'Antoine. Il est fort gentil et se porte assez bien, mais il n'a guère de sommeil, ce qui nous incommode l'un et l'autre. Mon mari qui plaint

Digitized by Google

ma peine a grand'hâte de voir mon fils sevré, mais je n'ai guère fait que la moitié de ma carrière, car je ne veux pas le sevrer avant dix mois, s'il est possible.

Je m'oublie avec vous, mon cher cousin, et j'oublie qu'en prenant la plume je me suis dit que je ne vous écrirais que six lignes. Adieu brusquement. Je suis votre soussignée cousine. — Audouyn, femme Pompery.

P. S. — Je n'ai point les *Pensées de Pascal*, mon cher cousin ; je les ai eues à moi appartenant, mais on me les a perdues et je ne les regrette guère. Je ne vous ai pas non plus emporté vos Contes de Lafontaine, je ne les croyais pas dans votre bibliothèque et, si j'avais eu la tentation de les lire, d'après leur réputation je ne me serais pas adressée à mon cousin pour me les procurer. Après cela, fiez-vous à la mine..... C'est votre bon ange ou le mien (car je les crois d'intelligence) qui les aura enlevés. Toujours est-il que ce n'est pas moi.

Adieu encore, car tous mes bobos se réveillent, quand j'écris longtemps.

Lettre CXI

16 mai (s. v.).

Que de monstres j'ai eu à combattre depuis que je ne vous ai écrit, mon cher cousin ! Une fluxion considérable à l'œil, une fièvre bilieuse, *une invitation* de nous rendre à la ville que nous habitions en 89, et une surtaxe de 300 francs en numéraire dans l'impôt forcé. Mais tranquillisez-

Digitized by Google

vous : j'ai les deux yeux en bon état, la fièvre dissipée, la bile diminuée, une seconde lettre *nous invite* à rester dans nos foyers rustiques et nous avons l'espoir de ne payer que 150 francs de surcharge.

Quoiqu'il en soit, tous ces orages physiques et moraux ne laissent pas que de m'avoir beaucoup agitée. Mon nourrisson, heureusement, n'en a pas souffert; il est très bien. Depuis ma fièvre, j'ai pris le parti de le faire coucher hors de ma chambre. J'ai une excellente nourrice, qui en a les plus grands soins et qui me l'apporte une fois par nuit ou deux, tout au plus, ce qui ne saurait me fatiguer.

A présent que je vous ai fait part de mes tribulations, je vous dirai un mot de mes plaisirs. Nous avons tous été de noce. Je ne sais si vous vous rappelez que nous avons passé quelques mois chez la citoyenne Levilain, au Pont-Labbé. Elle a conservé pour nous beaucoup d'amitié, depuis notre séjour dans sa maison et nous a invités au mariage de sa fille, qui a épousé le fils d'un cultivateur, mais vêtu en ce qu'on nommait jadis bourgeois. Il a fait des études, il paraît fort bien élevé. C'est moi, s'il vous plaît, qui ai conduit le nouveau marié. Je me suis mise dans mon beau encore une fois.

J'ai fait cadeau à la mariée de son bonnet de noce; nous autres, gens de village, nous n'allons pas à ces sortes de fêtes les mains vides. J'aurais pu y porter un veau, car ma vache en a fait un tout à point, mais j'ai trouvé plus commode de porter un élégant bonnet et je crois que la mariée a été fort de mon goût, car la respectable mère est un peu brouillée avec les modes. Nous avions plusieurs cultivateurs; mon mari en avait deux à ses côtés, auxquels il parlait conti-

Digitized by Google

nuellement avec la main en leur versant à boire et remplissant leurs assiettes, aussi les bonnes gens l'ont-ils trouvé bien aimable.....

Voilà du papier ridicule, mon cher cousin; j'en ai de trois prix, depuis cinq sous jusqu'à douze, et tout est du papier brouillard. Je ne sais où je pourrai m'en procurer de meilleur.

Quand je vous ai dit que j'apprenais la grammaire à mon fils aîné, cela signifie que j'essaie à lui apprendre l'orthographe; car enfin je n'ai pas ici les moyens de lui donner de maître de langue, et il faut au moins qu'il sache parler et écrire la sienne un peu correctement. Il a beaucoup de dispositions pour le forte, mais je ne me flatte pas qu'il fasse des progrès aussi rapides que Colette, car il n'est pas aussi raisonnable. Il a cependant du goût. Si je voulais lui laisser parcourir son clavier de routine, avec le seul secours de l'oreille, il jouerait tous les petits airs qu'il a dans la tête. Il a trouvé ainsi de lui-même l'air de la chanson : *Plaignez le sort d'un petit malheureux.* Je vais la lui noter avec la basse et il la chantera en s'accompagnant. Il joue : *Faut attendre avec patience*, et *Lise chantait dans la prairie*, avec la basse en batterie. Il joue en mesure, et son attitude au clavier est on ne peut pas plus naturelle. Si la prévention maternelle ne m'abuse pas, je lui trouve même de la grâce.

J'ai fait de mon écolier Blanchard un facteur; il m'a accordé ces jours-ci mon forte et mis plusieurs cordes qui manquaient.

Mon papier me désole. J'avais encore bien des choses à vous dire, mais je reprendrai plutôt un autre jour, quand je me serai procuré d'autre papier.

Digitized by Google

On parle encore d'un nouvel arrêté pour inviter les campagnards à aller à la ville. Si l'on veut nous laisser au Pont-Labbé, je tâcherai de m'y procurer un appartement, mais, si l'on exige que nous allions à Quimper, je ne saurai à quel saint me vouer avec toute ma traînée. On est fort tranquille ici jusqu'à présent. Si je change de domicile, mon cher cousin, je vous en préviendrai. Mille choses à votre sœur et à sa fille. Tous les miens vous font mille amitiés, mais la plus caressante est, n'en doutez pas, Anne-Marie Audouyn, femme Pompery.

Lettre CXII

Au Séquer, 1er juillet (v. s.) (4e année répe).

Je suis en retard avec vous, mon cher cousin; vous en savez déjà la raison. J'ai voyagé avec ma famille; mon absence a été de dix jours que j'ai passés fort agréablement chez Mme Gourio, dans le joli Penhars que vous connaissez. J'ai revu un extrait du beau monde, quelques femmes du grand ton, fort peu d'hommes. Je me suis aperçue qu'elle (*Mme Gourio*) avait un peu vanté ma personne, et je me suis appliquée de plus en plus à obliger les gens qui avaient une grande idée de mon esprit, de décider que j'étais *une femme très ordinaire*.

J'ai chanté et rechanté malgré moi, car je n'aime plus à fixer l'attention des autres et surtout à rien faire qui puisse me donner l'air d'avoir conservé des prétentions dans aucun genre. Ce qui m'a le plus flattée,

Digitized by Google

ce sont les éloges qu'on a donnés à mon gentil nourrisson qui fait le bonheur de la famille par sa bonne santé et sa douce humeur. Il est cependant un peu changé depuis son retour ; je me suis aperçue qu'il lui était sorti une dent.

Mon fils aîné s'est bien diverti dans sa caravane ; il avait tout à fait oublié Quimper. Jugez de son enthousiasme pour cette belle et intéressante ville, Mme Leclerc lui a donné une fête d'enfants charmante ; Elisa et lui en ont été les amphitrions. Vous pensez bien que j'ai vu Kériner en original et en copie, s'il vous plaît. Mlle Flore La Potterie l'a peint au pastel très ressemblant. Cette jeune personne annonce vraiment du talent ; elle apprend de Valentin, qui s'y attache, lui trouvant de bonnes dispositions. J'ai ramené dans ma retraite ma cousine Kériner, *la plus aînée,* comme je l'ai entendu dire, Elisa et un joli petit mouton que Mme Leclerc a donné à Charles. Nous le nommous *Ebène,* parce qu'il est du plus beau noir et que le cheval de Bliombéris se nommait de même pour la même raison.

J'ai rapporté aussi l'*Odyssée* traduit par M. de Rochefort. Mais mon mari s'en est emparé dès en arrivant, et je ne puis pas encore vous dire ce que j'en pense. Ma cousine est toujours bien intéressante et bien estimable. Il y a longtemps que je désirais l'avoir dans mon petit ermitage, ne fût-ce que pour avoir quelqu'un de plus à qui parler de vous. Elle sent tout ce que vous valez et me disait hier encore qu'elle voudrait bien *ressembler à son oncle Kergus.* Angélique est grande, bien faite, pleine d'esprit, et, sans être fort jolie, a beaucoup de physionomie. Elle aime passionnément la lecture et devient fort raisonnable.

Digitized by Google

Kériner doit venir avec elle chercher Anne-Marie. J'espère que ce ne sera pas encore tout à l'heure. Nous avons tous rapporté chacun un rhume de Quimper, mes enfants et moi ; il y en a beaucoup et surtout des coqueluches, ce que je redoute infiniment pour eux. J'ai vu effectivement Mme de Gras, et, en songeant que vous eussiez pu, comme elle, sans aucun risque, vous transporter de la rue des Postes à l'allée du Séquer, j'avais presque de l'humeur. Et puis, quand elle me dit, avec un sourire malin, que vous alliez souvent à Kerballay, j'ai bien compris pourquoi vous ne veniez pas au Pont-Labbé. La voilà donc de retour, cette charmante veuve; vous vous exposez avec elle sur *l'élément perfide,* vous jetez des filets à ses côtés, emblème très clair, assurément. Vous l'épouserez, mon cher cousin, vous l'épouserez, mais du moins que je ne l'apprenne pas par un autre...

Je vous quitte, car j'ai promis de mener ma petite société dans un village voisin où il y a une *aire neuve*. D'ailleurs, tout le temps que je vous donne est pris à votre aimable nièce; elle est seule. Oui, j'ai chanté à la noce de Mlle Vilain, des couplets de ma façon. Je ne vous les envoie pas. J'en ferai sur le même sujet, quand vous achèverez votre roman. Adieu, mon cher cousin, et, jusqu'à présent, mon meilleur ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Anne-Marie vous dit mille choses respectueuses et tendres. Mon mari, mon fils et Mlle Marhallach vous font bien des amitiés.

Ne m'oubliez pas près de Mme Rosbo et d'Emilie, ni même de la veuve.

Digitized by Google

Dispose de ta main, dispose de ta foi.
Et dans tes jours heureux ressouviens-toi de moi.
Celle à qui tu devras le bonheur de ta vie
Obtiendra sans effort le doux titre d'amie.

. . . . . .

Le reste à l'ordinaire prochain et en attendant, souvenez-vous que je suis votre cousine. — AUDOUYN, femme POMPERY.

Lettre CXIII

Ce 23 août (v. s.) 1796.

En vérité, mon cher cousin, vous mériteriez bien que je vous tinsse rigueur deux mois durant pour me venger de votre long silence, mais en vous punissant je me punirais moi-même trop rigoureusement, pour que j'aie seulement le courage de le tenter. Faisons donc la paix tout en débutant et ne songeons plus au passé. Hier matin, je pariais que je recevrais de vos nouvelles, et le courrier m'en apporta réellement. Toutes les fois que j'attends de vos lettres, je suis sûre d'être prévenue de leur réception la nuit qui précède l'heureux jour qu'elles me parviennent. J'en avais fait la remarque plusieurs fois avant de m'en vanter, et voilà trois ou quatre fois que j'annonce hardiment la chose sans que mon espoir soit trompé. Mlle du Marhallach en est tout émerveillée et me croit un peu sorcière. Mon mari qui sait que je suis vraie et que je ne cherche point à l'abuser par un conte fait à plaisir, donne dans mes

Digitized by Google

songes et pense que je tiens un peu des personnages de l'Ancien Testament, qui étaient sujets à en avoir de prophétiques.

Moi, je crois aux idées physiques de mon papa sur cet article : il pensait qu'il s'échappait des miasmes du corps et que le rapprochement des objets qu'ils avaient touchés, pouvaient produire l'effet d'en rappeler l'image. Il me dit lui-même l'avoir éprouvé. Par exemple, un homme absent depuis dix ans, auquel il ne songeait jamais, se présenta tout à coup à son imagination; il sort l'instant d'après, et ce même homme, de retour de son voyage, s'offre à sa vue. Ainsi vos lettres renferment probablement de ces miasmes qui gagnent trois lieues d'avance, pour m'annoncer le plaisir qui m'attend. Veuillez bien, monsieur le savant, me dire aussi ce que vous pensez de la merveille que je vous cite. J'aurais une autre cause à lui soupçonner : c'est un mélange de physique et de métaphysique, dont la définition ne laisserait pas que d'être intéressante, mais je ne veux pas épuiser le chapitre et je veux vous en laisser de quoi remplir cinq ou six pages.

J'ai eu bien du plaisir à posséder Kériner dans ma petite cabane. Il est toujours gai, et nous avons ri *comme des folles*. Il a revu à Penanprat le fauteuil de son grand-père et vous en a sans doute parlé. Mes cousines ont paru voir avec beaucoup d'intérêt le séjour habité par leurs ancêtres. Angélique, en examinant la porte du jardin, demanda si c'était la même. — Oui, dit le père. — Allons donc, que je mette mon doigt sur le loquet qu'a touché ma grand'mère. Cette saillie sentimentale nous donna aussi bonne idée de son cœur que de son esprit. Vous avez cru que

Digitized by Google

Kériner reviendrait prendre sa fille; non, non : seulement il a accordé une prolongation de séjour à l'occasion de la noce d'une jeune et jolie héritière de seize ans, à laquelle nous étions tous invités.

C'était une noce du grand genre; il y a eu deux bals, trente-six à quarante personnes, des parures élégantes, et mon petit Antoine, beau comme un ange, qui a suivi sa nourrice. Le pauvre petit a essuyé une affreuse coqueluche, il n'en est pas même encore tout à fait quitte; il a, de plus, des dents qui le font souffrir. Il y en a trois de percées. Néanmoins le marmouset est gros, gras et gai à faire plaisir. Il a bruni un peu parce qu'il arrache tous les capots qu'on lui met. Louis-Charles a eu aussi la même maladie que son frère, mais on l'a fait vomir et il en a été bien plus tôt quitte.

Revenons à la noce et à ma cousine; tous les plaisirs sont finis et elle est partie ce matin avec mon mari, ma sœur, mon fils aîné qui la conduisent au Pérennou chez M. du Marhallach, qui la conduira demain chez elle. De cette manière, on peut faire le trajet de Pont-Labbé à Kériner fort commodément et on a en route un gîte bien agréable. J'avais eu envie d'être de la partie, mais, mon petit nourrisson ne pouvant pas me suivre, je n'ai pas pu me résoudre à m'en séparer.

C'est en vérité un métier charmant que celui de nourrice; figurez-vous un poupon rose et blanc, riant toujours, qu'on apporte bien paré, bien rubané à la maman qui est élégamment vêtue et cache modestement la tête de son petit enfant sous des garnitures de dentelles..... Oui-da, voilà comme nous étions à la noce. Et le père qui contemple ce tableau et jouit

Digitized by Google

délicieusement du plaisir d'y avoir contribué. Tout cela vaut la peine d'être vu de près, mon cher cousin. Mais rien ne vous tente.

Vous voilà dans les affaires; la paix arrive cependant, les chemins sont libres et le bien-aimé n'arrive pas. Le Séquer semble effectivement pour vous comme Ithaque pour Ulysse. Oh! oui, je suis enchantée de l'*Odyssée* et si bien que je voudrais l'avoir à moi pour la relire souvent. J'avais lu l'*Iliade* en prose, mais je préfère de beaucoup l'*Odyssée*. A propos de poésies, Kériner et moi avons fait des bouts-rimés et en faisons encore par continuation. Ce n'est pas un paresseux comme vous; quand on le provoque, il répond toujours. Voici son début en bouts-rimés :

Charmante Eglé, vous méritez la..... *pomme;*
Vous possédez d'agréables..... *talents.*
Sans voyager au pays de la.. ..... *gomme,*
Vous les avez reçus de vos..... *parents.*
Vous excellez à chanter en..... *musique,*
Vous sauriez faire un assez bon..... *gâteau,*
Peut-être même avec de la..... *pratique*
Pourriez-vous bien vous servir du..... *rateau.*

J'ai parlé à mes voisins de ce que vous me mandez au sujet de leur affaire, et voici un petit billet qu'ils m'ont priée d'insérer dans ma lettre.

Je vous remercie de la peine que vous avez prise de me copier la romance de Céleste; son plus grand mérite est d'être notée de votre main. Je trouve que l'air et les paroles n'ont rien de neuf, encore la musique me plaît-elle plus que la poésie.

Vous ne voyez donc guère plus la veuve? Je vous croyais tout au moins fiancé avec elle, et que le pre-

Digitized by Google

mier sacrifice qu'elle vous avait demandé était celui de notre correspondance... Oui, je l'ai cru; riez-en, si vous voulez, mais je suis bête à ce point.

Si vous aviez occasion, mon cher cousin, de vous informer à Lorient si l'on y trouve des indiennes de Jouï : chaque pièce fait une robe, il y a une grande bordure au bas qui fait un joli effet. Ce qui m'en a donné envie, c'est que je pense qu'elles ont meilleur teint que celles qu'on nous envoie de Nantes, etc. Je désirerais savoir le prix. J'ai grand besoin de remonter ma garde-robe; depuis quatre ans je n'ai rien acheté du tout, et j'ai usé tous mes pierrots.

Je me suis mise à la mode pour la noce : j'avais une *prêtresse*, faite sur un modèle à Mme Gourio, qui l'avait pris d'une nouvelle arrivante de Paris, laquelle la tenait de la *citoyenne Tallien*. J'espère, mon cher cousin, que ma toilette était d'assez bon genre; c'est ma cousine Kériner qui me l'a faite, elle m'a encore arrangé un autre ajusté de batiste brodée, et, grâce à son talent, j'ai reparu dans le monde avec un certain éclat. Les modes d'aujourd'hui sont cependant complètement ridicules, il en faut convenir. Je trouve que nos plus petites maîtresses ont assez le costume des servantes de Mme Rosbo. Emilie s'habille-t-elle de même? De Gras épouse-t-il Pouponne? Y a-t-il quelqu'une des demoiselles Brianc de mariée? Votre chien est-il mort? en avez-vous eu un autre plus spirituel et plus intéressant? Mon petit Coco est défunt.

Louis-Charles vous présente ses respects. Il commence à estropier le premier morceau du trio de Faltz. Mon mari et Mlle du Marhallach vous disent bien des choses honnêtes. Ne m'oubliez pas près de

Digitized by Google

votre famille. Je vous aime d'autant plus qu'on vous abandonne. — (*Ainsi signé*). AUDOUYN, femme POMPERY.

Lettre CXIV

16 octobre 1796 (vieux style).

Il est vrai, mon cher cousin, que, dans le long intervalle de votre dernière lettre, j'ai encore eu le pressentiment du plaisir que j'attendais, mais cette fois mon espérance a été trompée, et toute la gloire, que je m'étais acquise comme sorcière ou prophétesse, s'est évanouie. Ne croyez pas que mon orgueil ait été le seul blessé de l'aventure, j'ai encore la faiblesse de vous avouer que mon triste cœur en a porté toute la peine. Elle a même duré assez longtemps, pour me faire faire des réflexions dont je profiterai si je puis. En attendant, je trouve assez à propos de vous en faire part.

J'ai donc pensé que vous regardiez tout au moins comme inutile une correspondance qui vous ôtait un temps que vous préfériez donner à vos affaires ou à celles des autres : que mon style qui doit se ressentir de la rouille générale qui s'étend sur toutes mes facultés, vous rendait mes lettres ennuyeuses et que vous regardiez comme une corvée d'y répondre ; que le temps et l'absence qui semblent ajouter encore à mes sentiments pour vous, avaient émoussé les vôtres et que l'honnêteté seule vous engageait à m'écrire de loin en loin avec le désir et l'intention de cesser tout à fait lorsqu'un silence de quelques

Digitized by Google

mois m'aurait disposée à un silence éternel. J'ai pensé tout cela, mon cher cousin, mais, trop fière ou trop sensible pour communiquer là dessus mes inquiétudes, je les ai renfermées dans mon cœur.

Si je suis injuste, ne l'attribuez qu'à vous, et hâtez-vous de m'en assurer, car votre lettre même n'a pas tout à fait détruit mes soupçons. Je vous écris les larmes aux yeux, mon cher cousin, c'est vous dire que mon âme est douloureusement affectée; et, quoique j'eusse ramassé un certain nombre d'événements burlesques à vous raconter, montée sur le ton de l'élégie, je sens qu'il m'est impossible d'en prendre un autre.

Vous y perdrez donc les détails de la Tréminou (*pardon ou fête du Pont-Labbé*) où il y avait à rire, mais vous saurez que Pétronille y est venue et qu'elle a joliment tiré parti de la huitaine. Actuellement forcée de garder la retraite à cause du mauvais temps, elle m'aide à faire des chemises à mon petit nourrisson. C'est une bien bonne enfant, fort douce, fort complaisante, qui paraît vous aimer beaucoup et désirer de vous connaître davantage, ainsi que Mme Rosbo et sa cousine Emilie qu'elle ne connaît pas du tout. Je vous félicite des plaisirs que vous a procurés Mme Gérard. Depuis quatre ans, je n'ai entendu ni violon, ni basson, ni flûte, ni hautbois, ni violoncelle, car je ne compte pas le fils de Jean-Marie Laurent qui a remplacé son cher père dans l'emploi de ménétrier et qui vient ici à toutes les noces et les Tréminou; mais j'ai eu, en fait de musique, quelque chose de plus extraordinaire que vos sublimes concerts de Kerballays.

J'ai rassemblé au Séquer six personnes jouant du

Digitized by Google

forte-piano, M. Bober m'a amené ses deux petites filles, à qui Mme des Graviers a montré la musique et un peu de clavecin. Ces jeunes personnes, qui n'avaient entendu qu'elles, et encore sur un mauvais instrument, ont été émerveillées de mon forte-piano et de mon talent, malgré sa rouille. Nous voilà déjà trois, comme vous voyez. J'avais engagé, de plus, Mlle Rosaven qui est depuis un mois à Trébéhoret *(maison de campagne des Livec, voisine du Séquer)*, Blanchard, ancien organiste, quoiqu'il n'ait que vingt ans, et Louis-Charles, donc, qui s'est vraiment distingué; il a déjà le tact meilleur que ces demoiselles, mais elles lisent mieux que lui la musique. Nous allâmes le soir à l'orgue des Carmes, où mon fils eut la hardiesse de toucher sur les deux claviers réunis et les fit très bien parler, au grand étonnement des spectateurs. Le petit drôle fut enchanté du tapage de l'orgue. On fit des compliments d'abord à qui irait. Il s'avança fièrement et dit : *Moi, moi*, et mettez le *grand fort*. Ce petit succès flatta beaucoup son père.

Nous pensâmes au grand papa (*M. Audouyn*), qui aurait probablement partagé le plaisir d'une semblable jouissance. Je me rappelle que ses délices étaient de me voir à cet âge manier un clavier. J'étais cependant, à neuf ans, plus forte que n'est Louis-Charles; je lisais bien la musique et il n'est pas fort sur l'article, parce qu'il ne veut pas s'appliquer à la lire. Cela viendra, j'espère, avec le temps et le travail; il a des dispositions, et, comme après sa religion, je n'ai rien de mieux à lui apprendre, il passera sûrement plusieurs heures du jour à son *forte*. Je me propose de m'y remettre pour exciter son ému-

Digitized by Google

lation. Je m'aperçois qu'il m'écoute avec intérêt et qu'il cherche à *faire comme moi ;* en conséquence, je veux travailler pour qu'il ne m'attrape encore pas sitôt.

Mme Gourio a quitté tout à fait Quimper et s'est établie à Brest. Son éloignement est un vrai chagrin pour moi; quand nous n'étions qu'à trois lieues, nous nous voyions au moins quelquefois et désormais je ne vois plus de terme à notre réunion. Mères de famille l'une et l'autre, nous ne pouvons guère voyager si loin. Pour vous qui n'avez ni femme ni enfants, cela vous serait plus possible.... Mais je ne sais que trop que vous ne viendrez pas.

J'ai cependant un petit bijou d'enfant, qui vaudrait seul la peine du voyage. Nous en sommes fous. Ce pauvre petit est si gai, si mignon; je le gâterai, j'en suis sûre, et mon mari n'aura pas la force de m'en empêcher. Je ne pense pas encore à le sevrer, car, si j'y pensais, j'éprouverais un déchirement de cœur que je veux renvoyer le plus loin possible. Rien n'est vraiment si doux que de nourrir un enfant. Je serais bien fâchée de n'avoir pas éprouvé cette volupté, vantée par les philosophes, et dont les mères seules peuvent assurer l'existence. Je ne suis pas étonnée qu'une certaine dame, qui a nourri plusieurs enfants, tapait sur la gueule à monsieur son mari, quand elle n'était pas grosse un mois après avoir sevré. Le fait est vrai et vous connaissez la personne. Tranquillisez-vous cependant pour mon mari : je n'ai pas l'intention de me servir des mêmes moyens.

Insensiblement, le plaisir de causer avec vous m'a rendu une partie de ma bonne humeur et je m'aperçois que je viens de vous glisser en passant le petit mot pour rire.

Digitized by Google

Je reviens à la veuve : *L'officier de mérite*, c'est-à-dire M. Raoul, n'aspirerait-il pas au bonheur de lui plaire? Certainement elle a le projet de convoler, puisque la *bande des amours* revient au colombier. J'en suis fâchée pour elle, je n'aime pas qu'une veuve se remarie.

Nous continuons, Kériner et moi, à faire des bouts-rimés, c'est à qui s'enverra les mots les plus barbares. Quand vous voudrez être de la partie, nous vous y associerons avec grand plaisir. Quand les ports de lettre se payaient en papier, c'était bien assez d'envoyer de la prose, mais à présent qu'il en coûte de *l'argent sonnant*, on peut bien écrire en vers. Qu'en pensez-vous? En voici que j'ai faits, il y a quelques mois, pour une jeune personne qui m'avait demandé des vers *où serait son nom*, afin qu'on n'ignorât pas qu'ils eussent été faits pour elle :

Fuyez, fuyez l'amour, et songez, Henriette,
Qu'il a mille moyens de s'emparer d'un cœur;
Il promet des succès à la femme coquette,
A la femme sensible il promet le bonheur.
A ses enchantements, aussitôt qu'on se livre,
Hélas! on est en proie au plus mortel chagrin
A la honte souvent il nous force à survivre.
Vous préserve le ciel d'un semblable destin!

Mille amitiés, je vous prie, à Mme Rosbo et à sa fille. Recevez celles de mon mari, de ma sœur, de Pétronille et de mes enfants. Je réponds d'autorité, car il paraît déjà s'attacher plus vivement aux personnes qui me sont chères, et sûrement il vous aimera. car... Doucement, j'oubliais que vous m'avez

Digitized by Google

affligée, peut-être parce que je vous gâte... Reprenons un ton plus convenable :

J'ai l'honneur d'être, mon cher cousin, votre très humble et obéissante servante, AUDOUYN-POMPERY.

Donnez-nous, je vous prie, des nouvelles de Mlle Maillard. Est-elle toujours à Kerdrého?

Lettre CXV

Au Séquer, ce 20 novembre (v. s.). 1796.

ET moi aussi, mon cher cousin, j'ai pris une décade pour répondre à votre lettre, mais ce n'a pas été pour le même motif que vous. Je ne serai jamais dans le cas d'arrêter mon premier mouvement; quels que soient les sentiments dont vous aurez agité mon cœur; vous y verrez toujours plus de tendresse que de colère. Je ne suis cependant pas fâchée d'avoir troublé tant soit peu la sécurité du vôtre. Mais, à vous parler encore avec ma franchise ordinaire, j'eusse aimé mieux que vous m'eussiez envoyée faire f... sur-le-champ, que de me faire attendre dix jours votre réponse, quelque aimable qu'elle soit. J'espère que la gaieté de mon préambule vous rassure sur la disposition de mon esprit, à qui vous avez rendu toute sa bonne humeur. Revenons à ce qui m'a empêchée de vous écrire plus tôt.

J'ai encore été d'un petit bout de noce : Mlle Lestrediaga, cette intéressante Hortense, que j'ai chantée dans les fers, a épousé le citoyen Rioult, jeune

Digitized by Google

homme de trente ans, qui habitait les parages du Pont-Labbé, depuis environ trois ans. Sa naissance et sa fortune étaient peu connues, son état peu brillant, mais une excellente éducation, beaucoup d'esprit, des mœurs, le meilleur ton en société, le rendaient cher et intéressant à toutes les personnes dont il cultivait la connaissance. La maison de Lestrediaga a été de ce nombre : il a plu au père, à la mère, à la fille, l'a demandée, obtenue et l'épousait du consentement unanime des trois, quand tout à coup Madame n'a plus voulu en entendre parler. Ç'a été un clabaudage, des scènes, des propos, des lettres anonymes, des bruits que le futur était un aventurier, un homme de rien, sans fortune, un *moine enfin* (pis ne peut vous dire).

Malgré l'orage et l'obstination de la mère, le père, la fille et l'amoureux ont tenu bon et le mariage s'est fait à Lestrediaga, d'où la dame est déguerpie pour témoigner publiquement qu'elle ne consentait pas. Il y a eu peu de personnes à la noce. Ambroise Duhaffond et sa famille qui ont été dans la famille seuls protecteurs des amants, et quelques hommes du Pont-Labbé de la connaissance de Rioult, les voisins Livec et nous. Tout Quimper s'est déchaîné contre ce mariage, au point que chaque Pont-Labbiste qui y allait, avait une lance à rompre pour soutenir que Rioult n'était pas *moine*. On avait imbu de cette idée jusqu'aux saints prêtres de l'arrestation qui, d'après cela, n'ont pas osé leur accorder le secours de leur ministère. Mais, comme tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu, il a permis qu'ils trouvassent ce qu'ils désiraient, et ils ont reçu la bénédiction nuptiale sous le toit paternel.

Digitized by Google

La jeune femme a écrit alors à sa mère la lettre la plus touchante pour lui demander la sienne. Une réponse fulminante pour elle et son mari a été tout ce qu'ils ont obtenu. N'importe, ils ont couché ensemble et je crois bien que l'amour n'aura rien perdu à tout cela. On nous invite donc à aller à la fête, comme je vous ai dit plus haut, les voisins Livec se campent dans une charrette, et mon mari et moi nous cheminons à pied, un peu embarrassés de notre contenance dans une circonstance si bizarre. Céder à l'invitation de monsieur quand madame manifeste par la fuite son mécontentement, c'est risquer de casser les vitres d'un côté ou de l'autre.

Mais nous décidâmes, comme Sosie, pour l'*Amphitryon où l'on dîne*, et nous arrivâmes. Lestrediaga nous embrassa en pleurant de joie et de chagrin. Les jeunes gens nous intéressèrent vivement par le récit des peines cruelles, dont leur bonheur était troublé. L'*absente eut tort*, et, tirant le rideau sur elle, je chantai les trois personnages qui étaient en scène, je fis ce qu'on n'avait pas encore imaginé, je crois, un épithalame en pot-pourri. J'aimerais beaucoup à vous le chanter, mais je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous l'écrire, et puis il vous en coûterait un double port de lettre, car il a plusieurs couplets. Voyez si vous en voulez faire la dépense.

Je divague toujours et je perds le fil de mon discours. Revenons donc à nos époux. Ils ont passé six jours à Lestrediaga et sont partis pour Quélern où le mari est employé en qualité de *quartier-maître* des canonniers, avec le titre de lieutenant. Madame est revenue par la même voiture, qui avait conduit sa fille jusqu'à Quimper, et..... ouvrez bien les yeux

Digitized by Google

ou mettez des lunettes, si vous craignez de n'y pas voir assez clair. La mère, dis-je, est revenue *enchantée* du mariage de sa fille. Voilà une surprise, n'est-ce pas. En voici une autre qui la vaut bien. Dans l'intervalle, on a reçu des lettres de Lisieux, d'où est le jeune homme, qui apprennent que le citoyen Rioult de Courtonne est d'une des familles les plus distinguées du pays; qu'il a actuellement 20 à 25 mille livres de rente, et possède la plus *belle terre qu'on puisse voir;* qu'il est, ainsi que toute sa famille, très aimé dans le pays; qu'on le sait en Bretagne, du côté de Brest; que les informations prises sur son compte sont toutes à son avantage et que les détails qu'on envoie sont de la plus grande vérité.

Ces lettres, dont j'ai vu des copies, sont adressées au citoyen Petit, marchand à Quimper, au citoyen Terrien, beau-frère de Mme Lestrediaga. Convenez, mon cher cousin, que voilà une histoire assez romanesque et qui pourra me fournir un épisode intéressant dans le roman que je compte faire quelque jour. En général, tout le monde a applaudi au bonheur de Mlle Lestrediaga, qui méritait effectivement un dédommagement aux chagrins dont ses beaux jours ont été troublés. Dites après cela qu'il n'y a pas une Providence, qui veille au sort des infortunés, qui met un terme à leurs maux et fait servir à leur félicité jusqu'aux circonstances même, qui semblaient devoir éterniser leurs larmes! Encore un mot des époux : ils partent incessamment pour la Normandie; le jeune homme a Mme sa mère, qui attend avec impatience son aimable bru.

A peine me reste-t-il assez de papier, pour vous parler de moi et de mes enfants. Ils sont bien.

Digitized by Google

J'avais quelque envie de sevrer Antoine qui a huit dents; j'éloigne ce moment tant que je puis. Pétronille vous présente ses respects. Kériner, qui a actuellement un cheval nous est venu voir, il avait quelque envie de ramener sa fille, mais, comme nous étions d'avis contraire, il a fallu qu'il cédât.

Vous ne connaissez point *Henriette,* à qui mes vers sont adressés. Quant à la dame qui *flanque sur la gueule,* vous ne l'avez sûrement pas vue il y a longtemps. Celle à qui vous avez attribué la chose, est-elle la même que celle qui vous disait que mon enfant *était de toute force?* Je n'ai jamais pu deviner ni l'une ni l'autre. Quant à mon historiette, on la met sur le compte de ma voisine de Kerbulie.

Mille amitiés à Mme Rosbo et à sa fille. Tous ici vous embrassent, petits et grands.

Lettre CXVI

Ce 26 janvier 97 (v. s).

Ne vous accoutumez pas, mon cher cousin, à de semblables interruptions ; oh! de grâce, ne vous y accoutumez pas. Il y a au moins quinze jours que je me dis : Aujourd'hui, j'écrirai sûrement à Kergus. Mais, si vous saviez combien j'ai d'occupations, et combien cependant je trouve chaque soir que je n'ai rien fait! J'ai terminé, à mon grand regret, ma douce mission de nourrice, et le sevrage m'a pris aussi du temps. Le 1er janvier, vieux style, m'a occasionné une douzaine de lettres

Digitized by Google

à écrire, et puis le soleil se lève si tard et se couche si tôt! Le soir, tout le monde est rassemblé dans mon appartement et, quand je cause avec mon aimable cousin, j'aime que ce soit en tête à tête.

Ainsi donc vous devez juger que dans mon étroit local où je manque de place, de repos et de temps, j'ai pu garder un long silence avec vous sans que mon cœur soit coupable. Mon Antoine ne s'est point ressenti de la privation du sein et je n'ai pas même été obligée de me séparer de lui. Il est toujours frais et vermeil comme une rose. C'est un maître gas, qui est bien plus vigoureux que Charles. Il annonce beaucoup de gaieté et de sensibilité : un mot offensant comme *coco* par exemple, lui fait verser de grosses larmes. Je ne suis pas fâchée de lui voir cette disposition et je tâcherai d'en profiter pour l'élever avec moins de peine que ne m'en donne Charles, dont l'étourderie et l'indocilité naturelles exigent une plus grande sévérité. Mon métier d'institutrice me fatigue et m'ennuie beaucoup, mon cher cousin; Charles ne s'applique que par force, et vous jugez que de passer la plus grande partie du jour dans cet exercice violent ne convient nullement à ma constitution physique et morale. Je n'ai guère de patience, je l'avoue; je suis pressée de jouir du fruit de mes soins, et je trouve toujours les progrès de mon élève trop lents.

Il a d'heureuses dispositions pour la musique, de la précision, du tact, de l'agilité, mais il n'a pas de tête. Il exécute très joliment le premier morceau de Feltz, passablement le second, joue plusieurs petits airs et a entamé une sonate de Nicolaï à mains croisées, dont il se tirera avant six semaines assez bien.

Digitized by Google

Avec cela, mon cher cousin, donnez-lui un morceau nouveau, le plus simple du monde, il lira bien les notes, mais il ne comprend rien à leur valeur et j'ai autant de peine que le premier jour à le lui faire exécuter. Il apprend tout par cœur, et, quelques moyens que j'emploie, je ne puis pas l'accoutumer à regarder son livre. Comment faire là-dessus? Conseillez-moi, je vous prie, et relevez mon courage. Il avait de bonnes dispositions pour l'écriture, et, il y a un an, il écrivit à ses parents de Salsogne qui furent enchantés de la lettre, mais, quand il a commencé à apprendre la musique, il a perdu considérablement du côté de la plume, et ce n'est que depuis dix mois que je commence à espérer qu'il écrira bien. Ces alternatives ne sont-elles pas désolantes?

Il aime passionnément la lecture et passe avec ses livres de Berquin et de Mme Genlis, la plus grande partie des longues soirées d'hiver. Je fais venir un petit journal intitulé *le Courrier des Enfants (de Jauffret)*; je ne sais si vous le connaissez. Cet ouvrage ne vaut pas celui de Berquin. Cependant, comme l'auteur est jeune, il pourra aller de mieux en mieux; d'ailleurs tous ses principes me paraissent d'une morale saine, je ne lui trouve qu'un défaut, c'est celui d'être quelquefois trop relevé pour les enfants. Mais Charles grandira et pourra relire son journal et goûtera dans la suite ce qui n'est pas à sa portée actuellement. Voilà un bien long article sur mon fils; j'avais besoin d'en parler, et avec qui puis-je mieux traiter ce sujet qu'avec l'ami de sa mère?

Vous dites donc, mon cher cousin, qu'il vous faudrait *bien des chevaux pour vous tirer d'où vous êtes*. Avez-vous donc oublié

Digitized by Google

Qu'un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs?

Je me flatte qu'il ne vous en faudra pas davantage quand j'irai vous relancer. C'est toujours mon doux projet, mais je ne compte pas l'exécuter cependant le printemps prochain, comme le bruit en court à Quimper. Mais, si vous me promettez de venir passer l'hiver prochain dans mon hameau, j'irai, s'il plaît à Dieu, vous chercher à la fin de l'été. Votre appartement sera fini, je l'espère, pour ce temps...

Oh! riez tant qu'il vous plaira; on tire les pierres, les bois sont abattus, le scieur de long travaille.... Je vous parle très sérieusement et je vous prie aussi de songer sérieusement à m'accorder la satisfaction de vous posséder quelques mois. Je choisis l'hiver afin que nous puissions causer tout à notre aise au coin du feu sans être interrompus. Nous ferons de la musique le jour, et la conversation le soir. Répondez-moi, je vous prie, sans ambiguïté sur cet article important pour mon bonheur. Ne me chagrinez point par des *si* ou des *mais*, et songez encore moins à me désespérer par un refus. La vie s'écoule avec rapidité, mon cher cousin : c'est, comme dit M. de Saint-Pierre, *un fleuve où l'on ne peut pas jeter l'ancre*. Ne la laissons pas s'échapper sans goûter encore une fois le seul plaisir dont j'ose conserver l'espérance. Si vous croyez y voir des obstacles, ce sont des dragons imaginaires dont je recommande la défaite à votre cœur.

Je sens que vous êtes paresseux, aussi je me propose d'aller faire votre paquet; la bonne Fanchonnette gardera bien votre maison, Mme Rosbo y

Digitized by Google

veillera aussi. Mon dessein, quand j'irai à Hennebond, est d'amener Mlle Kériner faire connaissance avec sa famille, dont elle mérite tout l'attachement. Je pense que Mme Rosbo la recevra avec plaisir; elle ne peut pas mettre une meilleure compagnie auprès de son Emilie. Cependant je désirerais savoir si cet arrangement lui est agréable, car je ne voudrais pas donner à ma chère Anne-Marie une vaine espérance. Son père qui ne s'en sépare qu'avec beaucoup de difficultés, lui permettrait cependant une absence pour ce voyage, du moins je crois l'avoir aperçu dans les discours vagues que j'ai tenus là-dessus.

J'ai toujours Pétronille, qui veut bien partager avec moi les petits soins maternels. Elle me charge d'un million de choses respectueuses pour vous et pour sa tante Rosbo, et à la cousine Emilie bien des amitiés. Veuillez bien l'assurer de mon tendre attachement et lui faire part de ce que je viens de vous dire par rapport à Mlle Kériner. Ne me faites pas trop languir, je vous en prie; j'attends votre réponse avec un double intérêt. Mustapha vit toujours, brave, sensible et attaché à ses maîtres. Ma bourrique, dont vous ne faites pas mention, nous continue également ses bons services. Je ne vous envoie pas ma chanson aujourd'hui, j'espère vous la chanter moi-même. Mon mari me charge de vous dire qu'il vous aimera quatre fois plus, si vous nous venez voir. Charles le désire aussi bien vivement. Quand je veux l'engager à se surpasser, je lui dis : Jouez comme si Kergus vous écoutait, et cela réussit ordinairement. Adieu, mon cher cousin.

Digitized by Google

Lettre CXVII

(Reçue le 16 février 1797.)

Je me flatte, mon cher cousin, que vous avez reçu une lettre de moi qui s'est croisée avec la vôtre et qui aura calmé l'obligeante inquiétude que vous occasionnait mon silence. En vérité, je ne l'ai pas fait exprès, mais au fond du cœur je ne suis pas fâchée de vous avoir fait éprouver quelques agitations; cela m'a valu une lettre charmante qui m'a dédommagée des lacunes, qu'il vous plaît quelquefois de mettre dans notre correspondance. Je compte, quoiqu'il en soit, sur une réponse à ma dernière lettre; peut-être se croisera-t-elle encore avec celle-ci. N'importe, j'en veux courir les risques plutôt que de vous faire penser que j'ai reçu froidement vos avances, et que j'attends avec tranquillité une autre lettre de vous pour me remettre au courant.

Vous ne pouvez pas croire que je vous aie oublié. Ah! vous avez bien raison, mon cher cousin. Vous souvient-il de 1777? et savez-vous en quelle année nous sommes? J'ai célébré, au fond de mon cœur, la *vingtaine* de cette intéressante époque. C'est bien en la calculant que je me suis dit encore que le *temps passe vite.* Jours d'été, jours d'hiver, tout cela s'écoule pour moi avec une rapidité qui m'épouvante quelquefois et me donne envie de devenir dévote, pour envisager le terme de la vie avec sérénité; car je ne suis pas de l'avis d'en éloigner la pensée, comme beaucoup de gens qui n'ont d'autre ressource

Digitized by Google

pour conserver la gaieté dans leurs plaisirs, que d'oublier qu'ils doivent avoir une fin, dont chaque instant nous rapproche.

Voilà une morale bien sérieuse pour un temps de carnaval, mais comme je n'en suis point attristée, je pense qu'elle ne vous attristera pas non plus. On se divertit merveilleusement à Quimper. Le spectacle est très suivi et l'on s'y étouffe. Mme Tardy est accouchée, il y a quinze jours, d'un enfant mort; c'était un garçon qu'elle désirait beaucoup, ainsi que son mari. On attribue cet événement malheureux à la presse de la comédie et à l'attitude pénible dans laquelle il y faut être pendant six heures de suite. Les bancs sont fort étroits et très mal rembourrés. Je plains fort ma jeune cousine d'un semblable accident. Une mère sensible et chrétienne ne peut jamais s'en consoler. Je ne suis plus de noce, ni de bal; on n'a pas pu monter cette année un spectacle en cette ville, quoiqu'on y ait fait des efforts. Je m'étais abonnée comme une autre dans l'espoir de procurer cet innocent plaisir à ma Pétronille et à mon Charles, mais le nombre des abonnés n'était pas suffisant, et l'on en est resté là.

Thalie a donc aussi adopté *l'égalité républicaine.* C'est fort bien à elle. Je vous prie d'aller à la comédie pour m'en dire des nouvelles. Il est fâcheux que les projets de Mme Billette aient été dérangés, surtout par une cause aussi affligeante pour elle. Fortuné était en bonne main pour être formé. Est-il toujours joli *comme un cœur?* A-t-on des nouvelles de Pierrot? Emilie fait-elle la grande demoiselle à présent? La *triste raison* a-t-elle mis le grappin sur elle?

Digitized by Google

Ne vous fâchez pas, mon cher cousin ; j'aime beaucoup la raison pour moi, mais je plains la jeunesse qui perd trop tôt le calme et la sécurité que donne l'inexpérience. Jusqu'à vingt-cinq ans j'ai conservé presque toutes les illusions agréables ; je voyais tout en beau, je croyais au parfait bonheur et je me flattais d'y atteindre un jour. L'expérience et la réflexion sont venues démeubler le palais enchanté, dans lequel je vivais jusqu'alors, et je me suis trouvée entre quatre murs comme au Séquer. Mais elles m'ont laissé un bon mari dont l'attachement est solide, et un autre ami que je ne nomme pas.... des enfants. Oh! mon sort est assez doux!

Je vous ai écrit un article fort long sur Charles. J'en aurais un plus grand si je ne craignais de vous fatiguer de la même chose. Que diriez-vous d'un petit garçon qui s'empare en cachette d'un sabre affilé au point d'avoir coupé sa culotte en y appuyant la lame; qui court les champs avec pour effrayer les enfants du village et qui cache son arme dans la loge de Mustapha pour recommencer le lendemain. Au bout de deux jours, la chose est découverte et l'on est puni. Le sabre est respecté, on l'a promis et on tient parole.

Mais comme les haches n'étaient pas comprises dans le traité, on en prend une et l'on va au bois, où l'on nous faisait des fagots et on travaille comme les autres. Que dire à cela, mon cher cousin? Interdire les haches aussi, n'est-ce pas? C'est ce que l'on a fait. Mais comment prévoir que le drôle aurait l'idée de se procurer par de petits garçons du village de la poudre à tirer pour faire des traînées et des *pif-pouf,* au risque de mettre le feu partout. C'est

Digitized by Google

cependant ce que nous avons découvert ces jours derniers. Aussi a-t-on huit jours d'arrêts pour ce cas grave. Mais, quand je sors, on m'accompagne quelquefois, on va aussi de temps en temps donner la main au petit frère pour promener avec la nourrice dans les champs.

Adieu, mon cher cousin; je suis une bavarde.

Mille amitiés à Mme Rosbo et à sa fille. Recevez les tendres compliments de mon mari, de Mlle Marhallach, de Charles, d'Antoine.

Lettre CXVIII

Au Séquer, ce 25 mars (v. s.).

Voila encore une lacune, mon cher cousin, en voilà une dont je me flatte que vous vous serez aperçu; mais quand on fait une absence de quinze jours, et ce pour affaire, on est bien forcé d'abandonner ses plus doux plaisirs. Je reviens donc de Quimper, où j'ai été réclamer au département un petit héritage de 40 écus de rente, qui avait été englobé dans les biens d'un ci-devant baron de Pont-Labbé. On m'a rétablie dans mes droits, avec autant de grâce que de célérité. Mais voici l'enclouerie, c'est qu'au retour j'ai trouvé un certain courtil de 6 francs de ferme, faisant partie de ma fortune, vendu, mon cher cousin, et voilà qu'il faudra me débattre avec l'acquéreur. Peut-être trouverai-je également les autres objets passés en mains

Digitized by Google

étrangères. Enfin, nous verrons et je vous en dirai davantage une autre fois.

Pendant mon séjour à Quimper, j'ai cherché l'occasion d'entendre de la musique, et j'ai entendu une demoiselle Carné, que j'eusse jouée jadis par dessous la jambe, qui me rend bien mon reste à présent. Elle a passé trois ans à Rennes et touche vraiment du piano comme un ange. Je me suis trouvée si rouillée près d'elle que j'ai pensé prendre le parti du découragement. Mais en songeant que mon talent pouvait être utile à mon fils, j'ai pris, au contraire, la résolution de travailler de nouveau pour regagner ce que j'ai perdu et j'ai prié cette jeune personne de me procurer les morceaux, qui m'ont plu davantage dans ceux qu'elle m'a joués; entre autres, *la Bataille de Prague*, *la Bataille de Fleurus* un *pot pourri d'Herman*, etc. Ces batailles sont d'un effet charmant sur le forte : c'est une musique imitative que les différentes nuances de l'instrument rendent d'une manière très agréable ; mais il faut convenir que *le genre* n'est plus le même et que le mien a beaucoup vieilli.

Par exemple, Kosetuck, Edelmann, Hulmandel ne sont plus de mode et j'avoue que je regrette ces auteurs. C'est encore Pleyel Herman, Steibel, Meryer, voilà les gens du jour, mais ils sont fort difficiles. On joue aussi beaucoup de pièces à quatre mains; j'en ai essayé une charmante avec cette aimable virtuose. Telle que je suis, elle désirerait m'avoir à Quimper, car je suis encore la plus digne de mettre mes doigts à côté des siens. Il y a cependant une demoiselle Laporte Vexin qui a appris d'un bon maître et qui joue Clementi très joliment; mais elle

Digitized by Google

n'a pas le nouveau genre ni les mains délicates de Mlle Carné. J'ai fait aussi de la musique avec cette autre demoiselle et j'y ai joué une sonate de Koseluck, accompagnée d'un nommé Pladis qui vous connaît; mais je l'ignorais alors et n'ai pas pu, à mon regret, lui parler de vous.

Quand j'ai entendu les premiers sons de son violon répondre à ceux du forte, dont je pressais les touches, peu s'en faut, mon consin, que je n'aie pleuré, en songeant à tout ce que vous imaginez bien. Je me voyais dans un monde nouveau; depuis quatre ans que j'habite cette solitude, un pauvre violon n'avait pas frappé mon oreille (car je compte pour rien ceux des ménétriers); mais aussi cette chère musique est l'unique objet de mes regrets. En revoyant le monde et tous ses charmes, j'ai encore répété :

Rien n'est plus beau
Que mon hameau !

J'ai cependant été au spectacle, invitée, s'il vous plaît, par la Société Dramatique et placée honorablement dans la loge privilégiée des acteurs.

J'y ai mené Charles, pour qui la salle seule était un spectacle dès en entrant. J'ai vu jouer les *Châteaux en Espagne*, jolie pièce de M. Colin d'Harleville, et *la Gageure*. Je me suis amusée de très bonne foi et j'ai véritablement joui de l'enchantement de Louis-Charles, qui a aussi amusé les spectateurs pas son enthousiasme, et les acteurs par les petits compliments qu'il leur faisait à chacun, quand ils arrivaient dans leur loge. Son petit talent naissant a fait bruit; il a joué devant tout le monde sans la

Digitized by Google

moindre timidité et chanté de même; et puis, il avait un petit maintien poli, qui n'a pas laissé que de nous faire beaucoup d'honneur à tous deux.

A mon retour, j'ai eu à examiner le travail de douze ouvriers qui m'ont levé ma nouvelle maison jusqu'au premier étage. J'y vois déjà le carré de votre chambre, j'y place votre lit et vous ne viendriez pas l'occuper, ingrat ami! Ah! point de factum, nulle raison ne sera admise, et très sérieusement je renonce au plaisir de vous aller voir, si je n'ai pas votre parole de m'accompagner au retour.

Ce cher Antoine nous a donné de vives inquiétudes : une crise de dents et une attaque de vers l'ont fait cruellement souffrir depuis trois jours, mais il est mieux et j'espère que le plus grand mal est passé. Sa marraine, Mme la Potterie, l'est venu voir et vient de partir ce matin. Dominique (*son frère le chanoine émigré)* se porte bien et se rappelle au souvenir d'Augustin.

A propos, que je vous dise avant de finir que Mlle Carné a un forte excellent; il est de Henri Classing, facteur à Nantes. Elle m'a dit que ce même homme en faisait à double mécanique, qui étaient bien supérieurs à ceux que nous connaissons. Ne pourriez-vous pas par Kerimar lui demander des renseignements là-dessus, afin que nous en puissions du moins parler par ouï-dire.

Je vous quitte, mon cher cousin. J'entends les cris douloureux de mon pauvre petit enfant et je vole à son secours. Mille choses tendres à Mme Rosbo et Emilie et recevez en autant des miens. Pétronille est grippée; tout le monde y passe, j'attends mon tour. Adieu, mon cher cousin, je suis, avec les sen-

Digitized by Google

timents que vous me connaissez, votre cousine et bonne amie.

Lettre CXIX

Au Séquer, le 24 mai (v. s.).

Oui, mon cher cousin, j'ai eu raison de mon courtil de 6 francs qui en valait 9 *et ne le savais pas.* Il avait été soumissionné, acheté et payé, mais voyez le bonheur : quand le quart en argent est arrivé, l'acquéreur a abandonné toutes les soumissions qu'il avait faites, dans lesquelles était compris mon pauvre courtil, et je suis rentrée sans nul obstacle dans mon petit bien. L'acquéreur, qui est déjà mon fermier, ne s'est même pas vanté d'avoir été possesseur dudit courtil, et, comme ses quittances prouvaient qu'il devait une année d'arrérages, il me l'a payée de fort bonne grâce et en renouvelant la ferme d'une maison et d'un jardin que je lui loue. Nous avons englobé le courtil en question, que j'ai trouvé comme je vous l'ai dit porté à 9 francs, ce qui fait que je ne lui ai pas demandé d'augmentation. Les autres objets de ma succession me procureront probablement plus d'une tracasserie, avant que j'aie repassé tous mes débiteurs. Je vous en ferai part *au fur et mesure* que j'en saurai des nouvelles.

J'ai fait encore un voyage de Quimper, mon cher cousin, pour casser le cou à une sotte affaire qu'on a voulu m'intenter. La voici en peu de mots : Une personne m'a présenté des mémoires très irréguliers, sans date et chargés de détails assez ridicules, en

Digitized by Google

me disant que tous ces objets ayant été fournis à *mon défunt père*, on en réclamait le montant, parce qu'on avait *besoin d'argent pour payer son loyer*. Les mémoires s'élevaient à cent dix livres. Mais j'avais trouvé dans les papiers de mon père un billet de cent cinquante livres de la même personne et je lui ai proposé honnêtement de lui rendre son billet, lui faisant don des 40 francs de surplus.

Mais la citoyenne (car c'en est une) a dit qu'elle avait fourni aux casernes pour mon père, qu'elle lui avait donné huit mois de demi-pension, etc., et m'a écrit, ainsi qu'à mon mari, une lettre assez impertinente et d'un ton fort menaçant. Là dessus, je suis partie à pied avec mon fils et Pétronille. Nous sommes allés coucher au Pérennou, où Kériner et ses filles sont venus nous joindre. Le lendemain nous sommes tous retournés dîner à Kériner, et moi ensuite coucher à Quimper. J'ai pris en route les conseils de votre frère, et, passant la rue du chapeau rouge, ceux de Siner, qui tous deux m'ont dit d'attendre la chicaneuse de pied ferme.

Quand elle m'a sue à Quimper, elle m'a détaché sa fille, qui est d'une insolence rare. On m'en avait prévenue, de sorte que dès que je l'ai vue paraître, je lui ai dit (ce qui est très vrai) : — Je ne vous connais point. — Je suis la fille de la T***. — Cela peut être. — Je viens savoir votre réponse à la lettre de ma mère. — Qu'elle vienne la chercher. — Elle est malade. — Tant pis. — Mais il n'y a qu'un mot à dire, voulez-vous payer ou non ? — Encore une fois, mademoiselle, je ne vous connais point, et n'ai aucune affaire à vous.

Là dessus, elle est sortie, et un quart d'heure après

Digitized by Google

est arrivée la mère, pleurant beaucoup et tâchant d'exciter ma pitié, ce qui n'était pas fort difficile. Cependant, je lui ai fait sentir l'injustice de ses prétentions et l'outrage qu'elle faisait à la mémoire de mon père, en voulant persuader qu'il était mort son débiteur; tandis que l'obligation de 50 écus, dont il était resté saisi, prouvait que c'était elle qui lui devait. Notez que ces mémoires n'avaient aucun caractère d'authenticité et, que n'eussé-je pas eu d'action contre elle, ils n'auraient jamais pu être reçus en justice, la vue du billet, (qu'elle croyait bien perdu), lui a fait perdre toute espérance. Elle m'a dit avec une extrême douceur : — Rendez-moi mon billet ou déchirez-le, et je déchire mon mémoire, ce sera une affaire finie. — Non, dis-je, je ne déchirerai point votre billet, je vous le remettrai, à la condition que vous me donnerez une quittance telle que je l'aurai dictée, signée de vous et de votre mari. Ce à quoi elle a consenti. Cela fait, comme je sais qu'elle est réellement dans la misère, et qu'elle a autrefois eu de l'amitié pour mes frères et mon papa, je lui ai donné un louis. A la vue de ce dénouement, auquel elle ne s'attendait pas, elle est fondue en larmes et j'ai terminé ainsi avec une sorte de satisfaction mon ridicule procès.

J'ai passé huit jours à Quimper de cette fois et j'ai fait encore de la musique avec Mlles Laporte et Carné. Je suis toujours plus enchantée des talents de cette dernière, et vous le seriez aussi, mon cher cousin. Son genre est excellent. Elle tire les plus agréables sons de son forte, et cela par la manière dont elle pose ses doigts. Je ne tire pas à moitié autant de son qu'elle de son instrument. Elle

Digitized by Google

m'a donné quelques avis, dont je tâcherai de profiter.

Je joue fort joliment la *Bataille de Prague*, et j'étudie, d'après les leçons de ma jeune maîtresse, celle de *Fleurus*, qui est beaucoup plus difficile. Je crains de n'en venir pas à bout. J'ai ramené ma Pétronille et amené Mme Kerouellan, qui est venue passer une quinzaine avec nous. Elle est repartie et m'a chargée de la rappeler à votre souvenir, car vous avez été plus d'une fois le sujet de nos causeries. Nous sommes fort gênés dans ce moment. Nos ouvriers impitoyables sont entrés dans la maison, et, à l'exception de ma chambre, mettent tout sens dessus dessous.

Vous ne me parlez point de ma bâtisse et ne me faites point de compliment sur la grâce avec laquelle *je manie la truelle*. Je crois en vérité que vous imaginez que c'est un conte que je vous fais. Très sérieusement je bâtis. J'ajoute 30 pieds de longueur à ma maison, je retourne le dedans, je fais virer de bord à ma métairie, je m'arrange à avoir une assez belle cour murée. Si vous voulez savoir pourquoi et comment, parlez, ce sera le sujet de ma première lettre. N'oubliez pas que j'ai encore 350 francs à vous, dont vous pouvez disposer quand il vous plaira. Veuillez bien aussi me dire si vous m'ôtez toute espérance de me venir voir dans ma capucinière (cela y ressemble à présent) et si je dois me mettre en route pour aller embrasser un ingrat que le dépit devrait me faire étrangler ?

Enfin, mon cher cousin, mon bon ami, dites-moi tout franchement qu'il est ridicule d'aller courir après un homme, dont je n'emporterais tout au plus que le manteau, s'il pleut ou s'il vente au retour.

Digitized by Google

Anne-Marie fait de ce voyage d'Hennebond le sujet de ses douces rêveries, et il y aurait de le cruauté à la priver du plaisir qu'elle s'en promet, parce que je ne puis pas me promettre tout celui que j'en attendais. Mille amitiés à Mme Rosbo. Dites à vos artichauts de m'attendre. Peut-être à la fin de juillet, si Dieu le veut, j'irai vous montrer ma face roussie et et ma mâchoire édentée. Adieu.

Tout mon monde, voire même Pétronille, vous présente respects et amitiés.

Lettre CXX

Ce 29 ou 30 mai (v. s.).

Bien que je vous aie écrit il y a quatre jours, mon cher cousin, je reviens encore vous prier de me rendre un petit service, c'est de tâcher de me procurer une coupe de flambeaux d'argent, d'une forme élégante, s'il est possible, et surtout d'un argent pur. J'y mettrais jusqu'à 200 francs : peu importe quand ils ne seraient pas très grands et très forts, pourvu que la matière fût bonne et agréablement travaillée. Voici le pourquoi : Ma filleule, Mlle Flore la Potterie, épouse M. Bouteiller. On en garde encore le secret, mais demain je crois que cela sera su de tout le monde. Je suis invitée de la noce, et, en qualité de marraine, je crois lui devoir un petit cadeau. Comme j'ai un peu contribué à allumer pour elle les flambeaux de l'hymen, je veux que mes chandeliers l'en fassent ressouvenir.

Digitized by Google

J'en ai fait demander à Brest, mais on ne m'en a trouvé que de 300 francs et au delà, ce qui est un peu cher pour moi qui ai plus d'une écuelle à laver. Peut-être à Lorient en trouverait-on de rencontre, ce que je désire, et comme je sais que vous y avez des connaissances qui se font un plaisir de vous obliger; j'ai pensé que vous pourriez me rendre ce bon office. Je vous écris à la hâte pour profiter du courrier qui arrive et part ici au même instant. Néanmoins, pour ne pas vous envoyer trois pages de papier blanc, je prends le temps de vous copier des couplets, dont je viens d'accoucher tout à l'heure pour Pétronille. C'est demain sa fête et j'ai le projet de les lui chanter ce soir.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous prie de me répondre le plus tôt possible. La noce est fixée au 19 juin et il n'y a pas grand temps à perdre.

Sur l'air de *la Baronne*.

1

A Pétronille
J'adresse aujourd'hui mes couplets;
Elle est trop indulgente fille
Pour que je craigne les sifflets.
De Pétronille.

2.

Ma Pétronille
Est toujours d'une égale humeur;
Jamais son esprit ne pointille:
C'est un modèle de douceur
Que Pétronille.

Digitized by Google

3.

Ma Pétronille
Est d'un caractère obligeant
Et dans ses yeux le plaisir brille
A chaque service que rend
Ma Pétronille.

4.

De Pétronille
Je veux encor vous peindre un trait :
Du prochain si quelqu'un babille,
Elle en dit du bien ou se tait,
Ma Pétronille.

5.

Ma Pétronille.
On ne peut rien blâmer en toi :
Aussi ton heureuse famille
Sait apprécier, comme moi,
Ma Pétronille.

Lettre CXXI

25 juin 1797.

J'ARRIVE de la noce, mon cher cousin, où j'ai passé cinq jours francs, et mon mari trois. Bigot, qui est l'entrepreneur de notre bâtisse, est venu le remplacer, tant pour surveiller les ouvriers que pour veiller la maison et garder Pétronille et mes enfants. Tant y a donc que j'ai marié

Digitized by Google

ma filleule et que je lui ai présenté, le soir des noces, les flambeaux d'hymen. De fait, j'en ai trouvé de charmants et tels que je pouvais les désirer. J'ai chanté une petite chansonnette de ma façon, que je ne vous envoie pas parce que j'ai l'espoir de vous la chanter bientôt.

Mme Kerouellan m'a fait part du projet qu'elle avait de partir pour Quimperlé sous quinzaine, et nous avons pris des arrangements pour partir ensemble, ce qui m'a forcée de couper court au temps que je destinais aux nouveaux mariés et m'a fait manquer de parole à M. Bouteiller, qui comptait sur moi pour son retour de noce qui doit avoir lieu demain. J'ai prévenu Kériner et son aimable fille de mon projet. Anne-Marie en souhaite tant l'exécution qu'elle craint qu'il n'ait pas lieu et, dans le fait, je lui ai dit qu'il dépendait de mille circonstances, qu'on ne peut souvent ni prévoir ni prévenir.

Quoiqu'il en soit, Dieu aidant, j'espère, avant la mi-juillet, vous présenter votre nièce et mon fils aîné. Je n'apporterai guère de musique, car nous aurons tant de choses à dire que le forte pourra bien avoir tort. J'ai aussi le projet d'aller à Lorient où j'ai quelques affaires, et tout cela, mon cher cousin, dans l'espace de trois semaines, car c'est tout ce que mon mari a voulu m'accorder. Je conçois que mon absence pourra lui coûter, perdant à la fois sa femme, son fils et l'aimable Pétronille, que je suis forcée de ramener à Kériner pour faire compagnie à Angélique. Toujours est-il que je vous apporterai les *Batailles*, si je puis jouer passablement celle de *Fleurus*.

Vous ne trouverez pas Louis-Charles fort avancé; quand il apprend un air nouveau, il oublie tous les

Digitized by Google

autres et c'est toujours à recommencer. Il m'a écrit trois fois pendant mon dernier voyage de Quimper; le style, l'orthographe, tout était de lui, voire même l'adresse qui était naïvement : *A ma chère maman chez Mme la Potterie.* Je vous avoue que, de tous les plaisirs de la noce, les lettres de mon fils ont été ce qui m'en a fait davantage. Le voyage d'Hennebond m'a servi d'un honnête prétexte pour revoler à ma solitude que j'aime passionnément, malgré l'accueil agréable que je reçois toujours dans la société. Il faut que ce soit vous pour que je me détermine à quitter ainsi ma retraite, mon mari, mon petit nourrisson si lutin, si gentil et si noir par parenthèse....

Mais en voilà assez quand on a l'espoir de vous dire le reste de vive voix. Je ne sais plus comment vous êtes arrangé, mon cher cousin, mais, en grâce, ne vous dérangez pas pour moi et rappelez-vous ces bouts-rimés :

Quand tu ne m'offrirais qu'un grabat incommode.
Et du pain bis au lieu de macaron.....

Faites encore moins de frais pour mon fils qui couchera très bien dans la chambre de Fanchonnette; il occupe bien à présent la chambre d'une religieuse qui partage avec lui son appartement, sans scrupule.

Dites à Mme Rosbo combien je me promets de plaisir à la voir et à faire une débauche de prose avec elle. Mon fils se destine à entretenir Emilie dont il se rappelle la *bouche mignonne*, etc.

Adieu, mon cher cousin, répondez-moi au plus tôt, car je veux encore que vous m'assuriez que vous m'attendez avec impatience. La poste arrive

Digitized by Google

trois fois par semaine, nous sommes sur le ton des grandes villes. Ecrivez-moi donc, ou je serai peut-être assez injuste, pour croire que le temps et l'absence ont produit sur votre cœur un effet fâcheux pour moi.....

Mon mari vous fait mille amitiés, ainsi que Charles et Pétronille. Mlle Marhallach s'est absentée pendant qu'on faisait une cheminée à son appartement, mais l'ouvrage est fait et elle arrive incessamment.

Lettre CXXII

A Rosporden, ce mercredi à midi, 23 août 1797.

Depuis l'instant que je vous ai quitté, mon cher cousin, j'aspire au moment de pouvoir soulager ma tête et mon cœur, en vous peignant les agitations et les mouvements douloureux que j'éprouve. Les cahots de ma rude voiture, qui me secouent des pieds au crâne, ne sont rien auprès. Depuis Hennebond jusqu'à Quimperlé, je n'ai pas pu proférer une seule parole. Mon fils, qui ne s'accommodait point d'un tel silence, m'a dit plus d'une fois dans la route : Maman, ne soyons donc pas si mornes.... nous reverrons mon oncle, il vous *l'a promis*, et puis *il me semble que vous n'étiez pas si triste les autres fois?*

Pour lui fermer la bouche, je lui donnai des poires et nous arrivâmes ainsi chez M. de Rosgrand, qui nous reçut, ainsi que son aimable fille, avec toute l'honnêteté et la grâce possibles. On dîne aussitôt

Digitized by Google

et, dans le courant du repas, j'entends parler d'un M. Monjouan, ci-devant sénéchal de Lorient, qui vient de marier un de ses fils et qui a chez lui un forte-piano. dont on est fort curieux de m'entendre toucher. Je réponds que je suis aux ordres de Mme Kerouallan et que, si elle a le projet d'aller dans cette maison, je l'y accompagnerai. Une heure après, on envoie une invitation à l'étrangère pour l'engager à *souper et danser à la noce*. J'accepte, persuadée que j'empêcherais Mme Kerouallan d'y aller si je refusais. Vite et vite je défais mes cartons, je me pare en taffetas, tablier de gaze, chapeau à la merveilleuse, etc., et, pour cacher cette *pâleur qui marque une âme tendre*, je mets un peu de rouge, en me rappelant que, dans une autre circonstance, je n'avais dû qu'à la nature le vermillon qui avait coloré mes joues. Il fallut, cette fois, que l'art y pourvût. Je fais friser, poudrer et habiller Charles qui, dans son orgueilleuse présomption, croit qu'il *sera le plus beau de la noce*. Nos toilettes finies, nous allons passer deux heures avec les bonnes dames Lehec, voir Mme Ferec et puis à la noce. Je trouve un forte assez harmonieux, mais discord. N'importe, je joue la *Bataille de Prague*, je chante *Monstre léger*, le *Sopha;* Charles touche fort joliment son menuet de Fischer, chante les couplets des *Chimères*, qui font fortune au point que chacun en veut prendre des copies.

On quitte la musique pour danser. Après la contredanse, on se met en cercle et on me fait parler, et, comme mon imagination était encore montée au ton aimable dont je vous ai l'obligation, je babille fort joliment. Je me sens à l'aise vis-à-vis de personnes

Digitized by Google

qui me témoignent tant de bienveillance et d'amitié sans me connaître, et je continue pendant tout le souper à jaboter dans mon voisinage avec le même succès. Au dessert, je chante *la petite Colette;* on en raffole. On me prie de chanter *Mme Tourvelle* avec le forte. Je chante ce touchant morceau avec d'autant plus de confiance que mon cousin y avait applaudi, il y a quelques jours, et que je me sentais dans la disposition convenable pour exprimer les accents de la touchante élégie. Je joue ensuite plusieurs airs variés et le bal recommence.

Je refuse de danser pour me livrer tout entière à l'objet de ma tendre rêverie : ah! c'est alors qu'une image déchirante vient produire sur mon cœur un mouvement aussi violent que celui de la commotion électrique. Quoi qu'il en soit, c'est un mal que je préfère aux plaisirs qui s'offrent à moi. Enfin, à deux heures du matin, on se sépare et une belle et charmante femme me prie, pour le lendemain, d'un retour de noce chez elle. Mme Kerouallan insiste pour m'engager à rester, mais je suis inexorable et le lendemain, à six heures, je me lève, je vais voir et embrasser mes bonnes religieuses Lehec et je pars avec une aimable dame de Quimperlé, nommée Mme Leroi, qui demanda une place dans la voiture jusqu'à Banalec.

Nous causâmes fort agréablement, nous nous fîmes les plus jolis compliments du monde, et nous nous quittâmes fort contentes l'une et l'autre.

A Rosporden, j'ai commencé cette lettre et je l'achève à Quimper où je me suis rendue fort bien. Mon postillon a réparé sa faute et j'en suis très contente. J'ai soupé avec Kériner, j'ai vu mon ami

Digitized by Google

Rocquefeuil qui ne s'est pas refroidi pendant mon absence. Les dames de Larlan et de Kerguélen sont encore ici ; je me propose de les aller voir ce matin, mais avant tout je veux causer avec mon cousin et l'assurer, que rien n'a encore pu me distraire du chagrin de m'en éloigner. A travers mes ris (car, hier au soir, il a bien fallu rire), de gros soupirs échappaient à mon cœur. Je nommais tout le monde Kergus.

Adieu, mon bon cousin, il faut que je ferme ma lettre, car on m'avertit de toutes parts. Je vous dirai le reste au Séquer. Mille amitiés à Mme Rosbo et à Anne-Marie ; son papa est flatté de l'intérêt que lui témoigne sa famille et il paraît disposé à la laisser prolonger son séjour à Hennebond. Charles vous présente ses respects à tous. Mes compliments à Fanchonnette, et quelques caresses au fortuné *Lorretie*. Quand vous verrez Mme de Monistrol, dites-lui mille choses honnêtes. Mme la Poterie me charge de compliments pour vous et Mme Rosbo. Adieu, imaginez trois pages bien autres que celles-ci et vous n'aurez pas encore tout deviné.

Lettre CXXIII

27 août (v. s.).

Me voilà au dimanche, mon cher cousin, et depuis lundi j'attends quelque chose qui me parle de vous et me reporte pour un instant dans le passé. Vous êtes surpris que je date

Digitized by Google

encore de Quimper et vous ne concevez pas qu'à trois lieues de mon mari je n'aie pas eu plus d'empressement de franchir la distance qui m'en séparait. Mais ce bon mari, averti de mon arrivée, a volé à ma rencontre et n'est parti d'ici qu'hier. Les travaux de la récolte sont cause que je n'ai pas pu avoir plus tôt mon rustique attelage; je l'attends ce matin et je profite d'un instant de loisir pour vous dire beaucoup de choses, si je puis. J'ai été toujours en fête de famille et d'amis. J'ai renouvelé connaissance avec Mme Larlan et Mme Donker (prononcez Doncre). J'ai fait un souper très agréable chez elles. Comme elles comptent passer ici quelque temps pour leurs affaires, elles m'ont promis d'honorer de leur présence mon réduit champêtre.

Mme Donker chante toujours à merveille, quoique grosse de trois mois. Son mari voyage avec elle; cela me paraît faire un bon homme et assez bien de figure. Elle a un fils de M. Kerguan qui est joli comme un ange et méchant comme un lutin. Mme de Larlan a une fille de huit ans bien intéressante. J'ai été voir Mlle Carné et faire une petite soirée de musique avec elle. J'y ai trouvé le quintette de Pleyel en *mi-b* (que Mme Monistrol paraît jouer de préférence aux autres) arrangé à quatre mains en forme de symphonie. Je l'essaye et je le trouve d'un effet charmant, je l'emporte pour me le bien mettre dans les doigts et l'exécuter avec elle à la première occasion.

Je vous désirais bien auprès de son forte.... mais où ne vous désiré-je pas? J'ai fait part à mon mari du délicieux projet; nous en avons parlé la moitié de la nuit, il souhaite le voir se réaliser, et si ses vœux,

Digitized by Google

comme les miens, en pouvaient hâter l'exécution, vous seriez bientôt près de nous.

J'ai eu aujourd'hui ce que je n'ai pas pu me procurer à Hennebond. J'avais un certain scrupule d'occuper une place, dont toute autre eût été plus digne; mais enfin je voulais profiter de l'occasion pour commencer à remplir l'engagement que j'ai pris avec vous, de vous mettre de moitié dans les soins que je prendrai pour mon salut. Hélas! mon cher cousin, je crains d'avoir fait plus d'un pas *rétrograde*. Encore une fois, je le répète : rarement à courir le monde on devient plus homme de bien.

J'amène avec moi Mme la Potterie, qui a des affaires dans le voisinage du Pont-Labbé. Je ne pourrai pas encore me *régaler de solitude*, comme j'en avais le désir. Mon fils se déroute ici et a autant besoin que moi du régime de la raison; point d'étude d'aucun genre, jeu perpétuel, ce qui va ajouter encore à sa légèreté et à son peu de goût pour le travail. J'ai grand'hâte d'embrasser mon Antoine et je ne vois point arriver mes bœufs, ce qui commence à m'inquiéter.

Hier au soir, j'ai dîné avec une *abonnée* au journal de Clément. Elle ne paraît pas en faire grand cas. C'est une personne qui parle très bien et annonce une éducation soignée. Elle avait un grand désir de me connaître, sur la réputation que je dois à l'indulgence de quelques amis qui lui ont parlé de moi. On nous rassembla donc avec intention et nous étions séparées à table par le jeune Coëdon, ce modèle de sagesse, d'instruction et de piété filiale. Nous fîmes donc ce que j'appelle une *conversation*.

Après souper, vinrent plusieurs dames dans le nom

Digitized by Google

bre desquelles était Mme Boccosel. On chanta. On me fit épuiser presque mes petits essais poétiques. Quoiqu'il en soit, je me retirai à dix heures. Ces succès flatteurs pour l'amour-propre ne me firent pas oublier mon oreiller, comme il m'arrivait toujours quand mes soirées s'écoulaient dans le sein de l'amitié!

On m'annonce les bœufs. Adieu, mon cher cousin; voilà deux réponses que vous me devez. Je compterai exactement, je vous en avertis. A propos, je me rappelle avoir laissé dans votre armoire certaine feuille, que je vous enlevai un jour. C'est une étourderie qui ne tirera pas, j'espère, à conséquence. Mettez le tout sur le compte d'une licence poétique.

Lettre CXXIX

Le Séquer, 31 août 1797.

Votre espérance n'eût pas été vaine, mon cher cousin, si le courrier eût eu autant d'empressement à vous porter ma lettre que j'en avais eu à l'écrire. Elle était datée de Rosporden et je l'achevais à Quimper. Avant d'en partir, je vous en ai écrit une autre; j'aime à croire que vous les avez enfin reçues toutes les deux. La vôtre me fut remise hier au Pont-Labbé où j'étais allée faire quelques visites avec ma cousine.

Comme j'étais en compagnie, je la lus rapidement, et, n'osant pas y coller mes lèvres, je la glissai furtivement sur mon cœur, où elle resta tout le reste du jour. Revenue chez moi, je voulus la relire et je l'en

Digitized by Google

retirai brûlante. Je la lus alors avec plus d'attention et de plaisir. J'avais trouvé si doux de pouvoir, en dépit des témoins, presser tendrement ce gage de votre amitié, que je la remis au même endroit. La nuit vint, je me couchai et je ne m'en séparai pas..... J'y gagnai le plus joli rêve du monde. Je me réveillai sans trouble et sans remords, mais pénétrée d'un sentiment délicieux qu'il ne me paraît pas impossible que vous éprouviez comme moi, d'après les rapports de sensibilité que la nature a établis dans nos cœurs.

Enfin, mon cher cousin, me voici dans ma retraite. Il était temps que j'arrivasse. Mon mari, ennuyé de ma longue absence, était déjà malade. Il s'était fait de plus une plaie à la jambe, qu'il me montra comme guérie et qui ne l'est même pas encore. Je me suis chargée de remédier à tous ses maux. Je lui fais prendre de la limonade pour extraire un principe de bile qui lui a occasionné quelques accès de fièvre, et je panse sa jambe deux fois le jour. Je voudrais bien l'engager à rester quelques jours dans un repos absolu, mais il n'y a pas moyen de l'obtenir, ce qui retarde sa guérison et augmente mes inquiétudes. Je *vous jette quelquefois à son nez* et je lui dis : Si Kergus avait votre mal, il serait bien plus docile et suivrait plus exactement mes ordonnances. Il en rit et puis va son train.

J'ai trouvé, du reste, tout mon monde en bonne santé et fort joyeux de mon retour. Antoine eut un bon quart d'heure de sauvagerie, mais, passé cela, il consentit à venir sur mes genoux et nous sommes à présent très bien ensemble. C'est vraiment un enfant bien aimable ; il est vif, il est gai, il est doux, caressant, et commence à baragouiner beaucoup de choses

Digitized by Google

en breton. Il annonce de l'intelligence ; par exemple, il a vu que les personnes qui allaient à cheval avaient des bottes et il les a nommées : *Boutou ar march'*. (*chaussure de cheval*). Il appelle sa bonne gouvernante *mam*, comme un petit paysan, et moi *maman*, comme un petit monsieur. Au reste, j'ai trouvé son éducation bien avancée : il fait pis-pis dans son pot. J'ai embrassé de bon cœur sa nourrice. Que d'obligations je lui ai de soigner mon enfant avec autant de zèle, d'intelligence et d'affection, car c'est surtout le sentiment qu'elle y met qui rend ses services sans prix. Le petit bonhomme aime à jouer et entend fort bien la plaisanterie.

Et croiriez-vous, mon cher cousin, que j'abandonne souvent ses jeux intéressants, pour aller dans une embrasure de fenêtre rêver à autre chose!... Je crains que Dieu me punisse de ne pas me contenter des biens qu'il me prodigue dans l'intérieur de ma famille et d'aller chercher ailleurs un aliment à cette vive sensibilité, que je devrais plutôt étouffer qu'entretenir... Mais aussi puis-je être ingrate ? Non, je ne le serai jamais...

Parlons d'autre chose. Mon pauvre salon est manqué; on n'a point creusé avant de planchéier, de sorte qu'on touche presque l'étage de la main. On a ajouté une armoire d'attache, sur laquelle je n'avais pas compté, qui prend beaucoup sur ce que j'avais destiné pour placer la porte, de sorte que cette porte est étroite, rencognée (*mot de terroir*), et me paraît même tout à fait contraire aux bonnes mœurs ; car un cavalier, en donnant la main à sa dame pour passer de la salle au salon, pourra très bien l'embrasser sans qu'on en voie rien. Le mal est fait et ne peut plus se répa-

Digitized by Google

rer. Nous tâcherons de mieux achever ce qui reste à faire.

J'ai remis vos papiers à Guéguen qui m'a remis 144 fr. Je ferai passer les 300 à Mme Kervereguin par la première occasion. Je me suis aperçue de l'oubli de mes sabots. Hélas! je suis bien étourdie, j'en ai honte. Heureuse encore de n'y avoir *laissé que cela.* J'espère, mon cher cousin, que vous n'attendrez pas cette réponse, avant de m'écrire un mot sur les deux lettres que vous avez dû recevoir. Nous sommes sans poste ici; après avoir été servis trois fois par semaine; on nous réduit à rien. Cela est fort dur. J'ai prié Rocquefeuil de retirer mes lettres à Quimper et je compte sur son zèle obligeant.

Mes amitiés à Mme Rosbo et Anne-Marie. J'ai remis les chemises à Pétronille et Angélique; je pense que vous en aurez reçu des remercîments. Je connais quelqu'un qui devrait bien vous en faire, mais :

La reconnaissance est un faible retour
Un tribut offensant trop peu fait.....

Ainsi donc point de remercîment, votre petit *(illisible)* vous en fera. Il est occupé ce matin à ranger sa bibliothèque. J'ai trouvé mon forte bien aigre auprès du vôtre, il est vrai que j'ai mis dans le haut des cordes trop fines. J'ai remis à la harpe toutes celles qui manquaient, ça été ma première opération en arrivant. A présent, il faut que j'accorde le forte. Si vous étiez ici, vous m'en épargneriez la peine et vous feriez beaucoup mieux que moi.

Quand vous verrez Mme Monistrol, dites lui un million de choses honnêtes de ma part, et qu'elle pourra

Digitized by Google

bien recevoir de mes nouvelles directement, car je me sens une certaine envie de lier correspondance avec elle. Cultivez-la, mon cher cousin, recherchez près d'elle une dissipation qui vous est nécessaire. Elle a un talent bien agréable, elle est douce et bonne, elle rend justice et sait apprécier vos qualités estimables. Je l'aime bien sous ce rapport, et, d'ailleurs, *d'un dépit jaloux, ah! je suis bien guérie!* Mais, en guérissant ce mal, ne m'en suis-je pas fait un bien plus dangereux? Je le sens toujours là. ... Quoique à dix-huit lieues, il me semble que je tiens le bout de la chaîne électrique, et votre souvenir fait sur mon cœur comme la *machine* sur les corps.

Il est temps de finir. Mon Charles m'attend au forte; il vous embrasse tendrement ainsi que son père. Mon petit Antoine vous invite à venir faire connaissance avec lui.

J'ai perdu tout le fil de ma politique, je ne vois plus de *Quotidienne* ni de *Messager*. Je vais redevenir ignorante et sotte, comme par le passé.

Adieu, mon cousin, adieu... Ah! pardonnez à votre aubergiste, pardonnez-vous à vous-même. La Providence a tout fait...

Lettre CXXV

Mardi 5 septembre.

Je n'y tiens plus, mon cher cousin, je me flattais qu'indépendamment du joli billet que vous m'avez écrit, je recevrais encore une réponse *aux dix pages* que vous avez depuis dû recevoir de moi.

Digitized by Google

Ce billet, seule et unique consolation que j'aie reçue depuis que je vous ai quitté, je le relis tous les jours; mais, en calculant la date, je sens couler mes larmes et je ne saurais me faire, en sortant de la plus douce situation, à la privation totale de ce qui faisait le charme de ma vie.

Si mon bonheur et ma santé vous intéressent, craignez de mettre ma sensibilité à une trop rude épreuve. Un trop long silence ressemblerait à un abandon, qu'il me serait impossible de supporter. Ne m'alléguez pas votre paresse, elle doit céder à un sentiment de générosité, que vous trouveriez au besoin dans votre cœur pour un indifférent et auquel je me flatte d'avoir des droits particuliers. Il y a quinze jours qu'à pareille heure je faisais un effort pénible, guidée par un motif respectable. L'enthousiasme, qu'inspire une action vertueuse, soutenait mon courage. Hélas! je n'en ai plus, je verse des larmes secrètes que personne n'essuie, et sans espoir qu'elles touchent assez celui qui en est l'objet, pour qu'il me les épargne à l'avenir. *Sans espoir....* Non, je ne l'ai pas perdu. Mon cher petit billet, qui est *toujours là*, m'assure qu'il sera remplacé par un autre, qui viendra bientôt me rendre le calme et la sérénité, qui conviennent à une épouse, à une mère!...

Titres chers et sacrés, que ne suffisez-vous à mon cœur! Mais aussi, douce amitié, pourquoi vous proscrire? il n'est plus temps, d'ailleurs, il faut mourir avec une habitude de vingt ans. Ainsi donc, mon cher cousin, il est décidé que je dois vivre et mourir votre amie, et qu'à ce titre vous ne me saurez me refuser une *petite lettre* par semaine. Je vous promets alors de ne pas compter avec vous. Cette correspondance

Digitized by Google

suivie est le seul dédommagement, que nous puissions nous procurer. Je vous répète encore qu'il est nécessaire à ma santé déjà un peu altérée depuis mon retour et sans autre cause que... Ayez donc pitié de moi... Ah! si mon cœur doit être déchiré, que du moins ce ne soit pas votre ouvrage[1].....

Lettres CXXVI

Séquer, ce 10 septembre (v. s.).

Vous avez dû recevoir une lamentable épître, mon cher cousin, si elle a fait passer dans votre cœur le sentiment douloureux qui l'a dictée. J'ai lieu de me repentir de vous l'avoir envoyée, car, le lendemain du jour où votre silence me rendait si malheureuse, j'ai reçu votre lettre du 3.

Ayant appris que la poste était arrivée, après avoir rempli mes devoirs d'institutrice, je chemine avec mon écolier jusqu'à la ville et je vais demander au citoyen Perdoux, distributeur des lettres, s'il n'y en a pas pour moi. — *Non, madame; rien du tout.* Ah! me voilà plus désolée que jamais, et de grosses larmes prêtes à inonder mon visage. Je traverse rapidement les rues pour aller vite cacher ma douleur dans mes bois, quand, d'une boutique, sort une voix douce qui m'appelle et me présente une lettre de Rocquefeuil, dans laquelle il y en avait une de vous. Je la

1. On voit sur la demi-feuille de grossier papier, qui porte ces lignes, les traces de quelques larmes brûlantes.

Digitized by Google

dévore au premier instant et je m'empresse de gagner un endroit solitaire où je puisse la lire à mon aise.

Je lève, en attendant, au ciel des yeux où brillent la joie et la reconnaissance ; je le remercie de compatir à ma faiblesse ; je reprends ma sérénité, ma gaieté, troublées cependant par la nouvelle de la mort de cette aimable petite Fayol. Charles, à qui je l'apprends, s'afflige aussi et, par un retour naturel sur lui et sur moi, me dit : Maman, nous prierons Dieu de conserver Antoine. Plusieurs soupirs m'échappèrent dans la route. Charles, qui les attribue tous à son frère et au sort cruel de M. et Mme Fayol, m'engage à modérer le chagrin que j'en éprouve, et son innocence m'oblige à rougir de n'avoir pas toute la mienne.

Mme Rosbo me fait trop d'honneur, mon cher cousin, en s'imaginant que j'ai mené à Hennebond une *vie monotone et assez triste*. La sévérité de ses principes ne lui permet pas de soupçonner le charme que je trouve à respirer le même air que vous, à jouir des agréments de votre esprit, de vos talents, à vous voir tous les jours, à toute heure, à être environnée d'objets qui tous me parlent de vous. Cet état délicieux a passé comme un songe. Je me le rappelle sans cesse. Je me reproche souvent de m'être couchée trop tôt et levée trop tard (car il n'appartient qu'aux amants de prolonger les nuits), et je ne conçois pas comment j'ai eu le courage de mettre un terme si court à de si doux plaisirs.

Il était temps cependant que je m'en revinsse ; mon mari commençait à *piller fantaisie*, il était tout malade ; sa jambe, qui n'est pas encore guérie, aurait pu être sérieusement blessée, si elle n'avait été soi-

Digitized by Google

gnée assidûment. Enfin, l'on ne se repent jamais d'avoir fait son devoir. Mon mari, d'ailleurs, qui sait combien je me trouvais agréablement près de vous, me témoigne de la reconnaissance du sacrifice que je lui ai fait. Nous parlons continuellement de vous et de certain projet, dont vous ne parlez plus...

Il me serait difficile de savoir si le journal de Clément parvient à la personne dédaigneuse qui n'en fait pas grand cas. Elle est actuellement à Quimper et reçoit ses papiers à Morlaix. Il faudrait que j'écrivisse à Quimper, qu'elle écrivît chez elle, qu'on me récrivît, qu'elle me fît récrire, et puis que je vous récrive, ce qui pourra traîner en longueur. Je tâcherai de savoir des nouvelles de cet intéressant journal que je suis décidée à me procurer, s'il est continué. Mais que n'écrivez-vous tout simplement à Clément lui-même. Cela serait plus direct et plus sûr et vaut la peine, car je ne suis pas si difficile que Mlle P. d. H*** et j'estime beaucoup le journal littéraire.

Quand il fait beau, je ne songe qu'aux *sabots du dîner des vaudevilles;* quand il pleut, je pense aux autres. J'en ai cependant une paire ici, mais qui ne valent pas ceux que j'ai laissés dans *ma chambre*. A propos, est-elle devenue vôtre? Je voudrais savoir depuis quand, et si l'*atmosphère en est aussi brûlante* que lorsque je l'habitais.

Vous me tranquillisez sur la feuille; mais je le serai bien davantage encore, quand j'aurai reçu celle que vous me promettez; n'allez pas tromper mon espérance ou je me ferai mille dragons. Ménagez *l'imagination vagabonde* de votre pauvre cousine. En un mot, envoyez-moi la feuille que vous avez faite. Je vous remercie de l'avertissement que vous me don-

Digitized by Google

nez pour les voitures, *(impôt sur les voitures)* et je me servirai, en temps et lieu, de vos observations pour obtenir la même justice qu'on a faite à d'autres. Mais je n'irai pas d'abord en avant, car l'an passé on m'oublia, et l'on pourrait bien m'oublier encore cette année. D'ailleurs, Mme Livec, dont on s'est souvenu, parlera la première, et ce qu'on décidera pour elle fera loi pour moi tout de même.

Je ne veux pas finir sans vous reparler encore de la pauvre petite Fayol ; est-elle morte chez sa mère ? Son charmant papa y était-il ? Tout le soir je parlai de ce triste événement, et, pour donner l'explication du mot *serin*, dont vous vous servez, je racontai d'un bout à l'autre la touchante histoire que vous m'avez fait lire dans Clément. Quand j'eus fini, Mlle du Marhallach reprit d'un ton pathétique :

— Hélas ! oui, les chats mangent les oiseaux.

Ce fut toute la morale qu'elle aperçut dans mon récit. Je vous avoue que je ne pus pas m'empêcher de rire, et, si vous l'aviez vue et entendue, vous eussiez ri de même, malgré votre gravité naturelle.

J'ai lu le premier volume de la *Défense des Émigrés* et vous devinez bien l'impression qu'il m'a faite. Peut-être, mon cher cousin, m'écrirez-vous aujourd'hui. Si cela est, je pourrai recevoir mercredi votre lettre. Si je suis plus de huit jours sans en avoir, je serai bien désolée. Croiriez-vous que je me suis tenue à deux mains pour ne répondre qu'aujourd'hui à votre lettre de mercredi. Je me suis éveillée avec la perspective agréable de passer une heure charmante avec vous. Ah ! je sens bien la vérité de ses deux vers de Gresset :

Digitized by Google

L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.

Mais aussi que penser de ceux qui se lassent ! Ceci ne vous regarde pas, mon cher cousin, votre dernière lettre semble m'assurer que vous ne me négligerez plus. Elle a été logée comme la première et relue au moins dix fois.

Mille choses à Mme Rosbo et Anne-Marie, et des remercîments, à Rosbo de la complaisance qu'il a eue de copier le *Réveil* et les *Sabots*. Comment faites-vous pour communiquer mes lettres à votre sœur actuellement? Il me semble que vous ne pouvez pas lui lire tout, du moins je puis vous assurer qu'il y a beaucoup de choses que je ne voudrais pas qu'elle vît. Dites-moi, je vous prie, comme vous arrangez cela. Voilà quatre pages remplies et j'en pourrais récrire quatre autres. Quand aurai-je donc tout dit[1]?

Lettre CXXVII

5e jour complémentaire.

Je m'étais flattée, mon cher cousin, de recevoir hier la lettre et la romance que vous m'annonciez par la lettre de Charles. Voilà quinze jours entiers que vous ne m'avez écrit, et vous devez vous

1. Ce dernier trait fait souvenir de celui de Mme de Sévigné : « Je ne comprends pas comment on peut tant penser à « une personne. N'aurais-je jamais tout pensé ? Non, que quand « je ne penserai plus ! » Ce sont là des marques d'une passion profonde.

Digitized by Google

rappeler qu'un terme de huit jours était suffisant, pour mettre à bout tout mon courage. J'ai cependant laissé écouler plus d'une décade sans vous dire un mot, mais, quand vous apprendrez ce qui m'a fermé la bouche, ou plutôt paralysé la main, vous en frémirez ! Ce n'est plus une table, une cloison, 18 lieues, c'est un intervalle immense qui a pensé nous séparer. Vendredi soir, à sept heures, mon mari, revenant du Pont-Labbé, m'appela dans notre nouveau salon, qu'on vient d'achever, et me dit :

— Ma bonne amie, vous ne jouirez pas de ce pauvre salon. Tout Quimper est consterné. Il est arrivé une loi au département, qui oblige les administrateurs à faire partir tous ceux qui sont sur la liste des émigrés, et il y a vingt ans de fer pour eux s'ils font la moindre représentation.

— Ah ! mon Dieu! m'écriai-je; j'ai été inscrite sur cette liste, ainsi que ta belle-sœur.

— Hélas! oui, me répond-il, et on compte trois cents individus du Finistère; tout Quimper y est. Auss la désolation est-elle générale.

— Enfin, dis-je, le mieux est d'aller voir ce qui en est. Je me suis munie dans le temps d'un certificat de résidence. Cela pourra me servir.

On ne soupe guère avec une telle inquiétude et l'on dort moins. A quatre heures, mon mari se lève et part. Il trouve réellement tout le monde en l'air. Il s'adresse à un administrateur, qui lui dit qu'on doit délibérer sur cet objet. A quatre heures après midi, il se décide à rester tout le samedi à Quimper et m'envoie néanmoins un exprès, pour me donner quelques espérances et me demander toutes mes pièces justificatives pour faire une pétition.

Digitized by Google

Il en présente une, le dimanche matin, pour sa belle-sœur et pour moi et obtient un certificat du département qui constate que nous ne sommes point sur la liste des émigrés. Il arrive à sept heures du soir, et vous jugez comme il fut reçu. Maîtres, domestiques, enfants, tous l'embrassèrent. La loi avait été publiée ici dans le jour, et, si je n'avais pas été déclarée non émigrée, je n'avais plus que quinze jours pour faire mes paquets ou passer à la commission militaire.

Je vous assure, mon cher cousin, que j'était décidée à me laisser fusiller plutôt que de m'arracher à mon mari, à mes enfants, à mes amis, pour aller mourir de chagrin et de misère en pays étranger. Cette violente secousse m'a singulièrement abattue. Je cultivais encore un peu mon forte, ma harpe. Je composais un nouveau proverbe depuis mon retour; j'ai tout abandonné et pris un ennuyeux tricot qui remplace les occupations agréables, pour lesquelles j'avais repris un nouveau goût. Je ne l'ai que trop éprouvé, mon cher cousin; les arts ne sont faits que pour les gens heureux.

Pour ajouter à ma peine, vous me négligez. En vain j'ai voulu toucher votre cœur en vous dévoilant toute la sensibilité du mien, vous gardez un froid silence. Si vous saviez que d'amertumes vous pourriez adoucir par un peu d'exactitude à m'écrire. Songez que je suis seule, isolée, que j'ai l'imagination vive, l'âme tendre. Je me nourris de peu, comme vous savez. N'ai-je pas lu dix fois votre lettre à mon fils. Ne l'ai-je pas retirée de son portefeuille pour la mettre ailleurs.

A propos, les marmots, dont on me faisait des

Digitized by Google

plaintes pendant que j'étais chez vous, se sont rendus à la raison ; ils ont été touchés surtout de ma douce réprimande et ont promis toute la docilité qu'on était en droit d'exiger d'eux.

Je reviens encore aux reproches que je vous faisais. Dites-moi donc une fois pour toutes combien de fois par an, par mois vous m'écrirez. Si vous saviez combien un espoir trompé fait de mal..... Tout cela abrège la vie. Tant mieux, quand elle n'est pas heureuse. J'ai tort sans doute de faire dépendre mon bonheur des témoignages de votre amitié; plus de tort encore de vous aimer si tendrement. Mais, si le ciel s'en offense, ce n'est pas à vous de m'en punir. Adieu, mon cher cousin. Voilà la sixième lettre que je vous ai écrite depuis mon retour. J'en ai reçu deux de vous..... et de la dernière il y a seize jours.... Vous me guérirez peut-être, mais vous y employez un remède bien violent. Jugez-en à la trace des larmes qui ont coulé sur le papier. *(4me page.)*

Et moi aussi, mon cher cousin, je suis une étourdie. Cette lettre que j'allais porter à la poste, je l'ai laissée adroitement tomber dans la route; elle m'a été remise, mais pas d'heure d'être envoyée au courrier, ce qui occasionne un retard de quatre jours. Je l'ai ouverte pour vous dire combien je suis fâchée de votre fièvre. Aurai-je la gloire d'en être un peu cause ?... Ah! ne soyez point malade pour moi, puisque je ne suis pas à même de vous prodiguer les tendres soins de l'amitié.... de vous guérir enfin.

Nous sommes en Tréminun. J'ai ici Rocquefeuil et l'aimable Angélique. Mais il pleut, il vente et tout est triste comme le temps. On assure qu'il n'y aura point de bal, et cependant Charles apprend à

Digitized by Google

danser depuis trois semaines. Chacun est occupé à se faire donner des certificats de non émigration. Il y a pourtant quelques malheureux *non émigrés* qui ne peuvent pas en obtenir au terme de la loi. Du nombre est un Vincelles, père de huit enfants, Quillien Kerret, Mme Conedon, Moucheron, les jeunes Calan. Dites-moi si, dans votre pays, on a les mêmes embarras. Ce qui m'a tirée d'affaire, c'est que mes prénoms ni mon domicile n'étaient pas désignés sur la liste, car, s'ils l'avaient été, ni mes certificats, ni toute autre preuve légale, pas même mon petit Antoine, dont la naissance est constatée sur les registres de la république, n'auraient pu me sauver du *départ provisoire*.

Je n'ai pas encore reçu mes sabots. Rocquefeuil, qui retourne demain à Quimper, les réclamera. Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher cousin, et renvoyez quelques visites ennuyeuses, pour causer avec moi. Cela me fera tant de bien et ne vous fera pas de mal. Nous avons hier étrenné notre salon. Il est gentil.

24 septembre (v. s.)

Lettre CXXVIII

26 septembre 1797 (v. s.).

Je vous envoie, mon cher cousin, par l'aimable et jolie Mme Daveline, fille de Mme Rio de Lorient, *la Chaumière Indienne* et un cornet de serpolet, dont chaque brin m'a passé dans les doigts.

Digitized by Google

Je désire que cette petite circonstance ne lui fasse rien perdre de la saveur que vous avez trouvée à cette production de notre territoire. Je n'ai pas encore reçu les sabots; bien qu'ils me fassent faute, je les attends avec moins d'impatience que votre lettre. J'en ai mis une de quatre pages hier à la poste pour vous, mais j'ai calculé néanmoins que, quelque diligence que fasse le courrier, vous aurez été plus de quinze jours sans en recevoir.

Si vous désirez les miennes comme je désire les vôtres, je vous plains d'en attendre si longtemps. Mais je vous connais aussi sage, aussi modéré que je suis folle et insatiable. J'ai voulu que mon Antoine sût bégayer votre nom et je le lui ai fait prononcer avant de lui donner du bonbon. Aussi, dès qu'il en voit, il s'empresse bien vite à dire : *tudus, tudus*, et m'a déjà fait rougir plusieurs fois, car les étrangers demandent que veut donc dire le petit avec son *tudus*. Quoiqu'il en soit, ce nom chéri est répété trente fois le jour. Pour correctif, je lui fais cependant dire tous les matins, avant Kergus, *bon Jésus*. Il joint ses petites mains et dit : *Bon Gémé*. Tout cela n'est-il pas bien gentil, mon cher cousin, et ne faut-il pas compter infiniment sur votre indulgence pour écrire tant de sornettes?

J'ai reçu des nouvelles de Mme Gourio, qui est de retour à Brest où elle vivote comme elle peut. Elle a reçu la lettre que je lui ai écrite d'Hennebond et ne croit plus à mon indifférence ni à mon voyage d'Italie.

Charles, qui vous présente ses respectueux hommages, commence à jouer très joliment la pièce à quatre mains de Koseluck. Son papa, quand il a vu

Digitized by Google

réuni sur le même forte la mère et l'enfant, a été si touché de cet intéressant tableau, qu'il en a versé des larmes de joie, et ce mouvement de sensibilité m'a payée de toutes les peines, que j'ai prises pour avancer jusque-là mon cher Charles.

Il aime beaucoup à jouer en partie et y met une précision singulière, et je suis persuadée qu'il apprendra beaucoup plus vite par ce moyen des pièces à quatre mains. Je vous serai donc obligée de demander à Mme Monistrol, quand elle sera à Lorient, si M. Le Bras n'en a pas dans ce genre d'un peu faciles et de m'en envoyer à son choix. Je m'en fie bien à la délicatesse de son goût [1]. Présentez-lui mes hommages et les respects de Charles. Angélique vous présente les siens. Le temps est si mauvais que nous ne pouvons pas promener, mais nous nous dédommageons en faisant des charades auprès du feu. J'ai passé, il y a quatre jours, une soirée délicieuse; vous fîtes tout le temps le sujet de notre conversation.

Mon ami Rocquefeuil y était, il écouta avec bien de l'intérêt et du plaisir tout ce que je dis sur votre compte. Il est parti d'hier, toujours le cœur bien plein de sa bonne amie. Jugez-en, puisqu'il me disait tout naïvement : *Sans vous la vie ne me serait rien.* Cela s'appelle aimer, j'espère. Je crois qu'il pense, au cas que son frère meure avant lui, à me faire *sa légataire universelle.* Ce qui me flatte le plus, c'est la confiance qu'il a que, dans quelque circonstance qu'il se trouve, je lui rendrai tous les bons offices qui dépendront de moi. Je crois qu'il peut y compter.

1. De Mme Monistrol.

Digitized by Google

Lettre CXXIX

Ce 3 octobre 97 (v. s.).

J'ai reçu mes sabots et la jolie romance, mon cher cousin. La doublure a aussi son mérite et m'a fait plus de plaisir que je n'aurais voulu. Votre petite lettre du 24 m'en a fait beaucoup, mais celui-là, je ne me le reproche point : il est aussi raisonnable que naturel d'être charmée de vous savoir sans fièvre. Que veut dire, par exemple, un petit morceau de bois bien paqueté dans un papier, que j'ai trouvé joint aux autres objets que vous m'avez envoyés. Vous avez mis à cet égard ma pénétration en défaut. Je vous ai écrit une grande lettre dans un moment de délire. Mais à la réflexion, je l'ai supprimée. Vous avez dû en recevoir une de quatre pages, qui, comme vous le prévoyez, se sera croisée avec la vôtre.

Vous y aurez vu que j'ai eu de vives alarmes qui reviennent encore de temps en temps me tourmenter, ce qui me rend peu propre à partager la gaieté naturelle de la jeunesse qui m'environne en ce moment. J'ai, avec Angélique, Mme Bouteiller et son mari. Votre nièce est charmante, je lui parle souvent de vous : elle remplit les bouts-rimés très joliment. Dans ma lettre folle, je vous en envoyais quelques-uns, mais, encore une fois, vous n'aurez ni les vers ni la prose. Pour éviter l'impôt sur la musique, je ne vois d'autre moyen que de la copier, et, à cet effet, j'apprends à Charles à noter. Ci-joint un essai de son talent, je pourrai

Digitized by Google

vous en envoyer quelquefois pour exciter son émulation.

Je vous préviens que j'ai donné à Mme d'Aveline, fille de M. Rio, demeurant à Lorient, un paquet pour vous contenant du serpolet, la *Chaumière indienne* et un petit bout de lettre. Que signifie ce *mais*, qui termine la phrase : *ma sœur ne voit*. Aurais-je à me reprocher de vous avoir, par mon bavardage indiscret, privé du plaisir de donner à votre sœur une preuve de confiance et d'amitié, à laquelle elle était accoutumée. Répondez-moi franchement sur cet article et dites-moi ce que je dois faire à l'avenir.

Adieu, mon cher cousin, recevez les amitiés et respects de tout ce qui habite ici, et tenez-moi compte de vous écrire une lettre si courte. J'ai cependant grand mal à la tête. Mille choses à votre sœur et à votre nièce.

Lettre CXXX

Ce 10 octobre (v. s.).

Non, mon cher cousin, nos voisins Livec n'étaient point sur la liste et n'ont eu à craindre et à souffrir que pour leurs amis. Plusieurs de ceux que je vous avais nommés ont été jusqu'à Brest et allaient s'embarquer pour Hambourg; notamment M. Vincelle, qui, laissant une femme intéressante et huit enfants, devait être et paraissait vraiment désespéré. Mais une lettre du ministre a autorisé le département à les rappeler et ils doivent être actuellement à Quimper.

Digitized by Google

Mon mari comptait bien me suivre si j'eusse été forcée de partir; aussi, ne disait-il pas : ma femme est sur la liste, mais : *nous sommes sur la liste.* Il m'a donné dans la circonstance toutes les preuves d'un vif attachement, qui m'a plus flattée que surprise, car je connais depuis longtemps sa belle âme. Nous étions cependant d'avis différent sur un point : il voulait que je laissasse ici le plus jeune de mes enfants et je voulais les emmener tous les deux. Je puis tout supporter, lui disais-je, si on me laisse cette consolation; si on me la refuse, j'aime mieux mourir. Aussi, mon cher cousin, j'avais déjà fait toutes mes petites préparations pour ce dernier cas, et j'avais choisi jusqu'au costume que je voulais avoir pour aller à la mort; mon petit discours était prêt et je me sentais le courage d'envisager la mort sans effroi. Rien n'en donne plus que l'innocence.

Quoiqu'il en soit, quand on est heureuse mère, heureuse épouse, et qu'on peut se flatter d'avoir un ami tel que vous, on ne quitte pas la vie sans regret..... Mais, comme vous dites, n'en parlons plus.

Vous voulez donc me ramener à la musique. J'y suis unpeu revenue par complaisance pour ma brillante jeunesse. Quant à moi, je vous le répète encore, je ne l'aime pas quand j'ai du chagrin. La musique émeut trop ma sensibilité, donne à mon imagination plus d'activité encore, et il ne faut ni penser ni sentir quand on est malheureux. La musique m'attache à la vie, me fait chérir plus tendrement ceux que j'aime, et, quand on a la triste perspective de tout perdre, il faut tâcher de tout oublier pour ne songer qu'à Dieu. Je ne fais, je vous assure, aucun

Digitized by Google

cas des bals ni des assemblées; *une tendre méditation* satisfait bien plus mon cœur.

Seriez-vous désobligé des reproches que je vous ai faits? Ah! je vous en conjure, mon cher cousin, ne vous fâchez pas, pardonnez-moi un excès de sensibilité, qui me rend insupportable un silence de seize jours. Qu'est-ce que vous coûte, dans le fait, un petit billet que vous écrivez dans un quart d'heure! Ah! je vous donne plus d'un quart d'heure par semaine, je parle de vous perpétuellement à votre aimable nièce, qui vous aime de tout son cœur et qui est bien intéressante. J'en ai honte, mon cher cousin, mais je sens que je serais jalouse d'elle, si elle était près de vous. Elle a de l'esprit, de la raison, de la sensibilité, des préjugés de votre p... Sa société vous conviendrait infiniment et vous lui conviendriez fort, mais je suis aussi pour les bienséances et je ne veux pas du tout de cet arrangement; vous ne songeriez plus à venir au Séquer si vous aviez passé trois mois avec Angélique, et je ne veux pas renoncer au plaisir de vous y voir.

J'avais pris un petit papier pour me forcer au laconisme et vous n'y gagnez pas grand chose.

Je trouve l'air de la romance très joli et je n'en veux pas d'autre. Si Mme de Gras voulait me prier de la noce de son fils, je lui ferais un épithalame et non un charivari, bien qu'il soit dans ce cas.

Tous ici vous embrassent, excepté moi que vous exceptez toujours.

Digitized by Google

Lettre CXXXI

Ce 16 octobre (v. s.).

J'ai beau souffrir, mon cher cousin; le mal le plus cruel pour moi serait d'être privée du plaisir de vous écrire, et Dieu ne m'a pas prise tout à fait par l'endroit sensible puisqu'il m'a laissé la main droite. Je ne sais si je l'aurai longtemps, car ces aposthumes sont une espèce d'épidémie, qui court quelquefois les deux mains; j'en avais déjà eu un échantillon chez vous, mais ceci est beaucoup plus douloureux. Ah! j'ai bien mérité d'avoir au moins sur les doigts. Comme je ne suis jamais en retard, vous avez dû recevoir deux petites lettres de moi depuis la réception du serpolet; dans la première j'avais inséré un petit morceau de musique à l'ancienne mode.

J'adopte la nouvelle qui ne m'a point embarrassée. Je trouve assez plaisant par exemple qu'en composant chacun de notre tête, nous ayons adopté le même mouvement, car je ne doute pas que votre *traduction* et la mienne aient été la même absolument. Ces rapports qui se trouvent jusque dans nos moindre idées me flattent plus que je ne voudrais.

Je suis surprise que vous me demandiez des nouvelles de notre bon ami; je vous en ai donné dans la lettre de quatre pages, où je faisais la déplorable histoire des chagrins que j'ai été sur le point d'éprouver. Il est bien portant et toujours tranquille au milieu de ses amis qu'il ne songe plus à quitter. Les

Digitized by Google

personnes qui étaient allées à Brest pour s'embarquer, ont eu la liberté de revenir et sont toutes dans le sein de leur famille. Peut-être vous ai-je déjà dit cela; n'importe, la répétition n'en peut pas être désagréable.

Je suis bien reconnaissante des procédés obligeants de Mme Monistrol. Anne-Marie me mande qu'elle m'attend cet hiver. Il est vrai que la veille de mon départ, dans mon délire désespéré, je me rappelle lui avoir promis de l'aller voir à Lorient. Mais si elle avait su le vrai motif de cet engagement, elle m'en eût eu moins d'obligation. Sans les circonstances, peut-être eussé-je été assez folle pour le remplir. Vous me parlez bien agréablement du projet de me venir voir, mon cher cousin, et je commence à craindre qu'il n'y ait quelques vérités dans ce que vous dites. Vous m'entendez toujours trop bien pour que ma phrase ait besoin d'explication et je suis sûre que vous la trouvez assez obligeante pour en sourire.

Hélas! oui; tel est l'état de mon cœur que je n'ose me livrer à la douce ivresse que ce projet m'inspire. Si ma cousine a gagné à son voyage, combien j'y ai perdu! J'ai cependant mon innocence, mon cher cousin, vous le savez, mais je n'ai plus la sécurité qui l'accompagne. Tout m'effraie, tout m'alarme. J'étais encore un peu dévote, je le suis moins. Je m'endormais en pensant à la mort; je m'endors avec des idées trop faites pour m'attacher à la vie. En m'éveillant, un objet étranger dispute à Dieu et mes premières pensées et les premiers mouvements de mon cœur. Il fut un temps où j'eusse déposé dans le sein d'une amie tout ce qu'il y a d'étrange dans ma

Digitized by Google

situation ; aujourd'hui, je vous trouve seul digne d'une semblable confidence.

Hier, j'ai écrit à Mme Gourio qui jadis savait tous mes secrets, mais je les ai voilés de trois pages de morale, d'une dissertation métaphysique sur l'esprit, (voyez de quoi je me mêle). J'ai beaucoup parlé de mes enfants, des siens, et de moi pas un seul mot. J'acquiers au moins une vertu : la prudence. Qu'en dites-vous, mon bon cousin, n'allez pas je vous prie vous voiler pour moi. En vous laissant lire dans mon cœur, le vôtre ne doit-il pas m'accorder le même privilège? Vous écoutez et répondez avec tant de complaisance aux *consultantes*. Serais-je la seule qui ne vous intéressât pas?

Mon mari est guéri ; il est temps de vous l'apprendre. Il a eu aussi des bobos aux doigts. C'est peut-être de lui que j'ai gagné les miens. Mais j'eusse mieux aimé un gros poupon comme Antoine, que les deux que j'ai....

Il faut finir par cette folie, mon cher cousin, pour vous faire oublier les autres. Les quatre pages d'Angélique sont pour sa sœur. Comme vous en paierez le port, vous en aurez probablement la lecture.

Dites-moi si votre onguent serait bon pour mes malheureux doigts. J'aimerais bien à vous devoir ma guérison. Je n'oublie rien, dites-vous; j'ai oublié cependant d'envoyer des reliques à Mme Rosbo. Dites-lui que je m'en souviendrai à la première occasion et que je l'embrasse ainsi que vous, qui m'avez cependant fait une grâce la dernière fois.

Digitized by Google

Aujourd'hui, mardi ; je n'en sais pas davantage.

Ne me faites jamais d'excuse, mon cher cousin, de me mettre dans le cas de vous lire ou de vous *déchiffrer* : vous n'aurez jamais tort que quand vous m'ôterez le plaisir de m'occuper de vous.

J'ai enfin l'explication du petit morceau de bois. Si j'avais ouvert le paquet avec moins de précipitation, j'aurais pu deviner l'énigme par le seul examen de la manière dont vous l'aviez placé; mais je cherchais autre chose et je ne l'aperçus qu'une heure après l'ouverture dudit paquet. Il est arrivé en très bon état, ainsi vous n'avez pas perdu le fruit de votre ingénieuse imagination. Vous aurez vu par ma dernière lettre que j'avais mal à deux doigts, et je vous écris aujourd'hui pour vous tirer d'inquiétude, en vous apprenant qu'ils sont mieux ; cependant, je ne puis pas encore travailler.

Angélique fait ma besogne, et je lui lis force vers et prose tout le long du jour. L'abbé de Chaulieu, dont vous m'avez raconté une jolie ancedote, nous a aussi occupées. J'ai trouvé de lui dans un recueil de poésies des morceaux charmants, et, selon ma louable habitude, je me suis dit : Ah! que je voudrais lire cela avec K..... (car je ne lis pas tout à Angélique), je suis sûre que nous souririons aux mêmes endroits, que le trait qui plairait à l'un aurait le même charme pour l'autre.

Mais, à propos de rapports de goûts et d'idées, j'ai répondu d'avance à l'article où vous me parlez de *la mesure*, ainsi je ne vous en dis plus rien. Mais je vous prie d'avoir la complaisance de prendre votre

Digitized by Google

La Fontaine et de lire dans la fable des *Filles de Minée* l'histoire de Pyrame et Thisbé, et je parie qu'un vers qui m'a fait rire et sur lequel il m'a fallu m'arrêter absolument, vous arrêtera aussi. Veuillez bien en faire l'essai et m'écrire le vers, qui vous aura semblé être celui que j'ai distingué des autres. Si vous ne le trouviez pas, ce ne sera pas la faute de votre esprit, j'en suis certaine [1].

Je vous remercie de m'avoir éclairci le mystère du *mais*. Quoique vous vous soyez expliqué avec toute la délicatesse possible et la moins faite pour blesser mon amour-propre, je me suis cependant sentie humiliée d'être forcée de cacher quelque chose à une femme honnête et respectable dont je prise infiniment l'estime. J'ai rougi d'expressions que vous étiez forcé de couvrir du voile du mystère pour les autres et peut-être de celui de l'indulgence pour vous-même. Enfin, dans un moment de résolution, j'ai pris le parti de ne plus vous écrire qu'une fois le mois et si bien sur la pointe d'une aiguille qu'on puisse lire mes lettres devant M. Al... lui-même. Que dites-vous de ce projet, car je ne l'exécuterai qu'autant qu'il ne vous déplaira pas? Ainsi, sérieusement, réponse à cet article.

J'ai perdu mon jeune ménage, mais mon Angélique suffit bien à mes plaisirs. Je ne pense pas que vous puissiez la connaître, à moins que vous ne veniez la voir chez moi où elle a déjà arrêté sa place quand vous y serez, car votre sœur m'a dit qu'elle ne

1. Deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.

Voilà probablement le vers ; et sans doute il fait allusion à ce qui serait advenu entre la cousine et le cousin.

Digitized by Google

se souciait pas de l'avoir à cause d'Emilie, et, sans le qu'en dira-t-on, elle la trouverait très bien chez vous. Mais encore une fois, mon cher cousin, je m'y oppose.

Connaissez-vous une petite pièce de vers intitulée : *Le Baiser du front*? C'est celui-là que je vous donne en finissant, mon cher cousin, et je ne veux pas non plus que personne autre vous embrasse par là dessus.

Recevez donc respects des petits, amitiés des grands et un joli mélange de tout cela de la part d'Angélique. Elle attend des nouvelles de sa sœur.

Lettre CXXXII

15 novembre, (v. s.).

Il ne fallait rien moins que la charmante lettre que je viens de recevoir, mon cher cousin, pour remettre mon triste cœur des cruelles agitations que m'ont causées *trois semaines et demie* d'un affligeant silence. En vérité, j'avais cru que vous souscriviez au plan que j'avais failli prendre, de ne plus vous écrire qu'une fois par mois, et que, pour mieux me prouver votre *assentiment*, vous vouliez m'en donner le premier l'exemple. Après avoir gémi, soupiré et versé des larmes, que je mêlais, par parenthèse, à celles de l'aurore, car c'était dimanche, à sept heures du matin, je me lève et vous écris une lamentable épître, comme vous savez que j'en sais faire.

Comme ce n'était pas le jour de la faire partir, je la relus le lendemain, et craignant, quelque tendres

Digitized by Google

que fussent mes plaintes, qu'elles ne vous eussent été importunes; je me décidai à attendre le courrier suivant, et le même sentiment qui avait dicté ma lettre me la fit supprimer. Ce n'est pas la première, et je me rappelle de vous avoir parlé de la guérison de la jambe de mon mari, dans une de celles que, par effort de raison, je me suis déterminée à brûler.

Si vous me disiez que vous ne voulez pas que j'en agisse ainsi, vous me mettriez fort à mon aise, car j'ai toujours regret à ces folies que je vous dérobe. Vous consentez donc que je vous écrive souvent? Vous m'assurez que vous avez du plaisir à me lire, à me relire même, cela est trop aimable : mais songez aussi que je compte les jours, les heures, les moments qui doivent m'apporter une lettre de vous, qu'elle me donne huit jours de gaieté, que mon humeur en est plus douce, ma physionomie plus riante. Charles ne m'a-t-il pas dit ce soir : Maman, *que vous avez l'air bon. Vous êtes contente, je vois cela?* Et puis, il s'est jeté à mon cou...

Ah! qui pourrait condamner un sentiment, qui contribue au bonheur de ceux qui nous environnent! Ecrivez-moi donc, mon cher cousin, ne fût-ce que six lignes, et ne m'alléguez pas votre paresse, encore moins le *peu d'intérêt que vous savez donner*, etc. Voilà ce qui me désoblige véritablement, nous sommes si bien d'accord sur tous les points. Soyons-le encore sur celui-là. Oui, vous l'avez trouvé, ce joli vers, et j'en ai fort bien déchiffré l'air aussi. Continuons donc une correspondance qui fait le charme de ma vie, et, puisque vous y consentez, je laisserai ma plume aller au gré de mon cœur, dussé-je encourir le blâme de M. A... et autres.

Digitized by Google

Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète.
(*Pyrame et Thisbée*).

Ne seraient-ce point ces deux-là qui vous auraient frappé? Depuis *trois semaines et demie,* il s'est passé bien des choses qui m'auraient fourni matière à plus d'une lettre. J'ai eu plus d'un sujet d'inquiétude relativement au projet de décret contre les ci-devant nobles. Nous voilà un peu tranquillisés à cet égard. La bonne de mon Antoine a perdu son fils aîné, enfant de treize ans, d'une fièvre maligne qui l'a enlevé dans sept jours. J'avais appelé pour lui un médecin, mais les secours de l'art ont été inutiles. Cet événement m'afflige pour cette bonne mère et m'a inquiétée par rapport à Antoine qu'elle soigne le jour et la nuit, à cause des visites fréquentes qu'elle faisait à son enfant dont la maladie était contagieuse.

Pour nous distraire de cette mort et des mauvaises nouvelles, nous avons pris le théâtre de Regnard et j'ai lu chaque soir une pièce en famille. Charles s'en est si bien amusé et a écouté si attentivement, qu'il s'est cru aussi auteur comique et a composé une comédie en trois actes intitulée, *Les Folies*. Il y a mis des Crispin, des Lisette, des Valère, des Géronte, a fait dire quelques mots à chacun des interlocuteurs et a terminé par deux mariages. Le tout remplit deux feuilles de papier de sa moyenne écriture. Ainsi il a eu le mérite de ne pas ennuyer son auditoire. Il est fort content de lui, et l'aveuglement maternel me fait croire que son petit essai annonce quelque talent. Toujours est-il que garde son ouvrage pour vous en régaler un jour. J'ai lu pour mon compte les pièces de Sainte-Foix, que je ne connais-

Digitized by Google

sais point, et des lettres turques, tout cela m'a fort intéressée. Mais je ne soutiens pas l'apologie qu'il fait de chacune de ses pièces, tant il est vrai que c'est la modestie qui pare et embellit tout.

Je viens de terminer une petite pièce en trois actes, comme mon fils, intitulée *Le Divorce*. Si je n'étais pas à dix-huit lieues de Mme Rosbo, je lui en aurais déjà donné lecture. Je connais son indulgence, et je suis sûre qu'elle eût fait à ce dernier ouvrage le même accueil qu'aux autres. Il y a de la morale et je crois du sentiment, ce qui suffit pour m'assurer son suffrage.

Je vous envoie le *Baiser du front* en personne. J'aime à croire que vous le relirez après l'avoir lu. Vous aimez, je crois, la naïveté du style marotique. Je ne saurais finir sans vous dire que j'éprouve de vives alarmes, à l'égard de mon charmant poupon. Il y a des petites véroles affreuses à Quimper, et j'en redoute les approches. On inocule à force, mais je ne saurais hasarder ce moyen pour Antoine et j'attendrai l'inoculation de la Providence. Que me conseilleriez-vous? Mon mari partage mes inquiétudes, il est fou de son aimable enfant; c'est la santé, la gaieté, la fraîcheur, c'est tout ce qu'il y a de joli ensemble. Grand Dieu! un souffle peut détruire sa frêle existence. Je le recommande à tous les saints et au bon Dieu par dessus tout.

Mes doigts sont presque guéris. J'ai reçu une lettre de ma cousine. Je lui répondrai la semaine prochaine. Je n'ai point vu arriver la caravane, que vous m'annoncez; je m'en vais m'en informer à l'ami Rocquefeuil, qui ira plutôt la chercher à Quimperlé, tant il est obligeant.

Digitized by Google

Voici un petit couplet qu'on m'a adressé il y a quelques jours :

Air de la Baronne.

Ma douce amie
Réunit l'esprit, les talents ;
Elle a su désarmer l'envie.
Qui ne reconnaît à présent
Ma douce amie ?

Réponse.

Non, votre amie
Jusqu'ici n'eut point de jaloux,
Mais je dois exciter l'envie
Quand j'obtiens le titre si doux
De votre amie.

Que cela ne vous mette point martel en tête, mon cher cousin ; c'est ma voisine, Mlle Livec, qui me dit cette petite douceur-là. Le papa fait aussi des couplets. Angélique et moi nous correspondons, nous chantons les petits et les grands ; en voici pour la petite Antonine Kerandraon, avec qui Charles a nommé un enfant du voisinage. Il joue avec elle, et lui fait souvent bien des niches.

I

Notre petite commère
A bon esprit et bon cœur ;
Avec un tel caractère
Qu'on a de droit au bonheur.
Et lon lan la, etc.

Digitized by Google

2

Son compère, malin drôle,
Lui fait des tours peu galants,
Mais il changera de rôle
Quand elle aura quinze ans.
Et lon lan la, etc.

Adieu, mon aimable cousin, voilà mes quatre pages remplies. Je pourrai bien encore vous écrire par l'*occasion* de Mme Keriner, moyennant que vous en payiez le port. Mille choses honnêtes à votre sœur et compagnie.

Le Baiser du front.

Sein rondelet, belle bouche, beaux yeux,
Les trois baisers en qui plaisir abonde,
Sont bien en vous, sans que j'en aime mieux
Un qui m'a fait le plus heureux du monde.

N'a pas longtemps, avais beaucoup failli,
A deux genoux étais devant ma dame,
Tout larmoyant, tout transi, tout pâti
Si qu'à peu près m'en allais rendre l'âme.

Alors, voici, d'un pas craintif et prompt,
Venir ma mie, et sa bouche tant belle
Cueillir, pomper un baiser sur mon front,
Qui bien heureux se trouvait plus près d'elle.

Et ce baiser tant fut emmielleur,
Si vivement glissa de veine en veine,
Que je sentis qu'il touchait à mon cœur
Et que mon cœur y suffisait à peine.

Digitized by Google

O vous, ma mie, apprenez-moi comment,
Du doux baiser l'ardente souvenance
Le prolongea tant amoureusement,
Que toujours crois l'avoir en ma puissance.

A mon oreille, où mon sein chaloureux,
Toujours le bruit de tes lèvres résonne;
L'étreinte encor de tes bras amoureux
Se fait sentir à toute ma personne.

Baiser des yeux, de la bouche, du sein,
Quand, vous connus, étiez-vous jouissance ;
Non, pas assez, ce fut presqu'un larcin
Et pour un peu j'en aurai repentance.

Mais le baiser le plus énamouré,
Qui lui seul vaut tous les biens de la vie,
Ce franc baiser que j'ai plus désiré,
C'est celui-là que m'a donné ma mie.

Lettre CXXXIII

Ce 20 novembre 1797 (v. s.).

La *caravane* est arrivée, mon cher cousin, à la grande satisfaction de Louis-Charles et aussi à la mienne. C'est flatter sensiblement une mère que de songer à ses enfants. Mon aîné vous fait ses remercîments lui-même.

Mon gros poupon
Dans les ténèbres de l'enfance,
Mon gros poupon

Digitized by Google

Ne se connaît bien qu'en bonbon.
Mais j'ose être garant d'avance
De la tendre reconnaissance
De mon poupon.

Louis-Charles vous écrit de son style, je n'y ai fait que de légères corrections. Vous avez dû recevoir, il y a quelques jours, un in-folio de ma façon. Je voudrais bien que vous vous fussiez aperçu de mon silence autant que j'ai souffert du vôtre... Mon papier, ma plume, tout cela ne vaut rien. Mais, n'importe, le plaisir de causer avec vous, mon cher cousin, tranche toutes les difficultés. Je suis bien touchée de celle qu'éprouve M. K*** à obtenir un certificat de non inscription. Si son affaire est terminée au gré de ses désirs, veuillez bien me le mander.

« Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts ? »

Je me suis remise encore à fermer les yeux sur toutes les feuilles politiques, et je n'ai même plus le plaisir de contempler celles de mes bocages, qui me consolaient quelquefois du noir coloris des autres. Quoiqu'il en soit, je trouve toujours ma retraite charmante, et je ne regrette nullement les plaisirs que l'hiver ramène ordinairement dans les villes. Mes doigts sont absolument guéris et j'espère me remettre à la musique afin de pouvoir en faire avec vous, quand vous viendrez embellir ma solitude. Je prépare tout pour vous y recevoir. J'ai un lit tout neuf : bois, matelas, couvertures, rideaux, oreiller, traversin ; je serais bien fâchée qu'un autre l'étrenne. Fixez donc, mon cher cousin, l'époque si désirée de votre

Digitized by Google

arrivée ici. Vous parliez du mois de juin; c'est trop tard.

Il faut être ici pour jouir, dès les premiers instants, de la douce mélodie du rossignol; il faut venir ramener Anne-Marie, qui ne peut pas décemment voyager seule; et Angélique, qui souhaite ardemment son retour, trouve que c'est beaucoup de lui accorder jusqu'à la fin d'avril. Sérieusement pensez à votre voyage et préparez vous-y. Ne me bercez pas d'une espérance mensongère; la vie en est assez pleine, et mon cœur vient d'en être encore cruellement victime. Vous seul, oui, mon bien aimé cousin, vous seul au monde pouvez m'en dédommager. Songez qu'ici vous n'aurez pas la peine de m'écrire, méchant paresseux que vous êtes. Que cette considération au moins aide à vous déterminer. Mais puisque *vous relisez* mes lettres, quand vous aurez laissé écouler une quinzaine sans éprouver le besoin de causer avec moi, relisez la lettre qui accompagnait celle que Charles vous écrivait, et songez que le sentiment qui la dicta subsiste toujours dans mon cœur, que le temps, l'absence, la raison même, si vous voulez, n'ont aucune espèce de pouvoir sur la sensibilité de votre cousine.

Dieu seul pourrait opérer le miracle de me rendre assez indifférente, pour supporter des lacunes de *trois semaines et demie;* je tâche encore de le mettre dans mes intérêts contre vous et je médite depuis quelques jours le XLIIe chapitre du IIIe livre de l'imitation de Jésus, où je vous adresse aussi. Lisez-le, à cause de moi, et me dites ce que vous pensez de la première moitié de ce chapitre. Je ne vous engage pas à chanter ces pieuses paroles sur l'air que je

Digitized by Google

vous envoie; ils iraient mal ensemble, qu'en pensez-vous? Je devais écrire à Mlle Keriner, mais ce sera pour une autre fois. Mille amitiés à Mme Rosbo et société. Mon mari vous remercie aussi pour ses enfants et y joint mille amitiés. Angélique vous présente ses respects; elle vous connaît beaucoup à présent, car vous êtes souvent le sujet de nos entretiens.

Lettre CXXXIV

Ce 14 décembre (v. s.) 1797.

Vous parieriez toujours à coup sûr, mon cher cousin, en calculant sur le plaisir extrême que je trouve à causer avec vous. Aussi, avez-vous dû recevoir une lettre de moi, peut-être le même jour que vous avez mis la vôtre à la poste : mais toutes ces croisades sont de ma façon; elles tiennent à l'impatience que j'ai d'avoir de vos nouvelles, qui ne me permet pas d'attendre exactement vos réponses. Quoiqu'il en soit, j'y trouve mon compte, et, si vous n'en êtes pas importuné, je continuerai, s'il vous plaît.

Je me doutais bien que vous étiez dans les bals et dans les galas, et voyez l'orgueil de votre cousine : elle s'est flattée que vous y porteriez son souvenir et que vous vous êtes dit, peut-être : « Si elle était ici, cela ne gâterait rien. » Le vôtre me suit partout, mais ce n'est dans ce moment ni aux repas nombreux, ni aux assemblées brillantes; depuis trois semaines le temps ne m'a pas permis de sortir de

Digitized by Google

ma tanière. Je ne vous associe donc qu'aux occupations paisibles de ma solitude; par exemple, j'ai oublié tout net la Sainte-Cécile, mais je n'en ai pas moins travaillé à votre intention une sonate de Pleyel, à la suite de laquelle est un charmant rondo en *g-r-sol*, dont vous m'enchantiez sur votre violon et qui fait aussi un effet très agréable sur le forte.

Nous continuons à lire tous les les soirs et nous épuisons les Corneille, les Racine, et tous les bons auteurs du bon vieux temps. J'ai relu avec un plaisir singulier le *Méchant* de Gresset, et je ne trouve aucune comédie où il y ait un aussi grand nombre d'excellents vers et faits pour être retenus. Le méchant Cléon lui-même en débite de charmants, et il y en a trois dans la troisième scène du second acte, dont j'ai fait l'application à quelqu'un. Devinez d'abord les vers et vous saurez facilement à qui mon cœur les a adressés. J'en attends la réponse dans votre première lettre. Cette fois-ci, ce n'est pas au bon Dieu que je vous envoie; ce n'est pas non plus au diable pour rendre le contraste plus parfait.

Vous glissez légèrement sur ma musique; vous aurait-elle déplu? J'en ai tremblé. J'en tremble encore. Rassurez-moi, je vous prie. Vous dites donc que vous trouvez le chapitre XLII et les autres trop beaux et trop hauts pour vous. Je m'en trouve aussi bien éloignée, mais je sens néanmoins que c'est là où il faut parvenir pour envisager la mort comme *le soir d'un beau jour*. Vous priez Dieu, dites-vous? C'est déjà beaucoup. Je prie aussi puur vous; vous me suivez là comme ailleurs, vous prolongez même très souvent ma méditation... mais le ciel n'a pas

Digitized by Google

tout, il s'en faut bien. Si vous voyiez avec quel air craintif je demande pour vous des grâces, que je redoute d'obtenir. Car, pour que vous soyez au point de perfection que la sainteté exige, il faut que vous cessiez d'être pour moi ce que j'achèterais aux dépens de tout... excepté cependant de votre salut et du mien!

Je ne veux plus que vous veniez à la fin d'avril si vous avez des affaires à la mi-mai; terminez les toutes, mais songez qu'ensuite ce voyage est le plus essentiel projet que vous ayez à remplir. Pensez-y comme moi tous les jours, à toute heure, nourrissez-en le désir par la certitude du plaisir, que vous êtes sûr de répandre dans les lieux où vous êtes attendu. Ah! si je pouvais croire que vous ne viendrez pas, combien je me repentirais de la douce confiance qui m'a fait revoler près de vous. Mais non, s'il y a des ingrats dans le monde, je ne dois pas craindre d'en trouver un dans mon aimable ami...

Je m'arrête, car, si je continue sur ce ton, la sagesse pourrait bien m'ordonner de brûler ma lettre, d'autant plus que je me suis aperçue que plus les miennes étaient tendres, plus les vôtres étaient réservées. Il me prend quelquefois envie de changer de style et de vous rudoyer, même un peu pour voir comment cela fera.

Je n'ai rien vu des projets pour et contre des physiciens, dont vous me parlez, mais j'ai vu beaucoup mieux : c'est un mécanicien de Plonëour, qui se propose pour la même opération d'exécuter un pont volant; il en a parlé au département, qui a dû en écrire là-haut. On attend la réponse. Le même homme a déjà imaginé une voiture qui allait sans

Digitized by Google

chevaux... Vous voyez, mon cher cousin, que je suis plus voisine du génie que vous ne pensiez.

Je suis sensible à tout ce qui peut intéresser Mme Monistrol; mon vieux préjugé pour les mariages de veuves, me fait craindre qu'elle n'éprouve encore d'autres chagrins. Je suis charmée du retour de M. de la Valette. Kernars est-il hors de presse? vous m'avez laissée dans l'inquiétude à son sujet.

Adieu, tous ici vous embrassent.

Lettre CXXXV

10 janvier 98.

Depuis mon retour *(d'Hennebond)*, je n'ai jamais été si longtemps sans vous écrire, mon cher cousin, et, si je ne craignais de vous inquiéter, je prolongerais encore mon silence. Depuis plus de trois semaines, je suis dans une si triste disposition de corps et d'esprit, que je ne doute pas que mon style s'en ressente. J'ai perdu l'agréable société d'Angélique, et la profonde solitude où elle m'a laissée, le mauvais temps, les longues soirées passées vis-à-vis M. Mhl, quelques chagrins maternels dont je vous parlerai quelque jour, tout cela a produit des migraines, des maux de nerfs, des vapeurs et une mélancolie qui n'est point encore dissipée.

Quand je compare ma situation actuelle à celle où j'étais il y a quelques mois, que j'y trouve de différence! Je n'avais besoin alors ni de bains ni d'au-

Digitized by Google

cun autre secours pour faire circuler le sang dans mes veines; je jouissais d'une santé parfaite; la chose était facile : j'étais heureuse. Mon bon mari veut m'envoyer à Quimper passer Carnaval, persuadé que la dissipation me fera du bien. Je vous fais aussi la question que vous m'avez faite : *Qu'en dites-vous?* Et, pour répondre tout de suite à la vôtre, je vous dirai avec franchise que je vous approuve.

Mon Antoine est un peu enrhumé, mais buvant, mangeant, dormant et riant tout de même. Charles me tient fidèle compagnie depuis que je suis seule et j'en suis beaucoup plus contente depuis quinze jours. Je vous serais obligée, si vous en trouvez l'occasion, de me rappeler au souvenir de Mme Monistrol et de lui demander si elle a songé à nous chercher des pièces à quatre mains. Nous en jouons deux assez joliment et j'en voudrais quelques nouvelles. Adieu, mon cher cousin; vous ne répondez pas à la plupart des questions que je vous fais, ce qui me chagrine. Vous avez bien des moyens de contribuer au retour de ma santé. De l'état de mon cœur dépend presque toujours tout le reste, et un mot, un seul mot peut beaucoup pour mon bonheur.

J'ai trouvé les vers sur l'horloge très jolis et je vous remercie de me les avoir fait connaître. J'ai passé tout le matin à écrire cette triste lettre : je m'arrête à chaque ligne... je deviens stupide... insensible, peut-être. Tant mieux, si mon amitié est importune... Mais, qui pourrait me le faire croire? Je suis injuste, je m'en repens et, pour obtenir mon pardon, je vous embrasse... O vertu, ne m'en fais pas un crime, dix-huit lieues nous séparent.

Digitized by Google

Lettre CXXXVI

Ce 20 pluviôse, an 6.

C'est de Quimper que je vous écris, mon cher cousin; ce n'est pas tout à fait le besoin de dissipation qui m'y a conduite. Peu de jours après vous avoir écrit ma tant pitoyable lettre, j'eus le plaisir de voir arriver Mme Gourio et sa petite Elisa. Elles ont passé dix jours au Séquer, et je suis venue les reconduire dans ma voiture, et poursuivre ici un vieux crédit dû à la succession de mon grand-père. La chose n'était pas considérable : 236 fr. entre mes cohéritiers et moi. J'en suis venue à bout sans procès, bien que j'eusse affaire à une véritable dame pimbêche; je me suis encore occupée d'autres objets à peu près de même genre, mais je n'ai pas réussi partout et j'ai vu trop clairement que j'ai un fonds de 4,000 fr. bien hasardé.

Quoiqu'il en soit, j'ai entremêlé les affaires d'une redoute, d'un spectacle, d'un grand souper et de plusieurs petits dîners de famille et d'amis. Le mouvement et la diversité d'objets ont un peu rafraîchi mon imagination et détendu mes fibres, et je me trouve réellement mieux. Votre lettre, mon cher cousin, m'a fait plus de bien encore que le reste. J'ai trouvé le temps, au milieu du tourbillon où je vis, de la relire plusieurs fois : si vous aviez pu voir l'effet qu'elle produisait sur ma physionomie, vous eussiez mieux jugé du besoin qu'en avait mon cœur, et vous vous fussiez peut-être dit : « Et moi aussi, je

Digitized by Google

veux être le médecin de ma cousine. » Un trait de plume en fait l'affaire, monsieur le docteur; ainsi ne vous fâchez pas, je vous prie, mais écrivez-moi souvent. Je préfère un mot d'amitié de vous à tous les plaisirs du monde.

Je me dispose à retourner près de mon excellent mari, et j'amène Mme La Poterie passer carnaval avec nous. Je continuerai ma relation au Pont-Labbé. En attendant, je fais partir cette lettre pour vous rassurer sur ma santé. Je ne veux pas finir, cependant, sans vous dire que j'ai Charles avec moi et qu'il a eu quelque succès avec nos pièces à quatre mains. Adieu, mon cher cousin; écrivez-moi promptement et au Séquer désormais; j'espère y être après-demain. Mon départ d'ici ne ressemblera pas à celui d'H... *(Hennebond, sans doute)*, je n'y puis penser sans frémir! Puisse le ciel nous garantir de quelque autre plus cruel encore! *Peines et chagrins*, cela est trop vrai. Mais, lorsque je me crois aimée de mon cousin, je ne vois que la riante image du bonheur. Qu'elle est folle et tendre, votre amie!

Lettre CXXXVII

Le 14 février 1798.

Je vous ai écrit un petit mot en l'air avant de revenir à mes pénates, mon cher cousin. J'ai ramené ici ma cousine La Poterie; Marhallach est venu aussi passer deux jours avec nous. J'ai donné un repas à mes voisins et à Mme Le Veyer, ci-devant

Digitized by Google

Mlle Sophie Saint-Alouarn, qui, absente depuis six ans, a profité de ma voiture pour revenir voir ses connaissances du Pont-L'abbé. On lui a fait fête et j'y ai aussi participé. Tout cela m'a pris un temps que j'eusse eu plus de plaisir à vous consacrer, mon aimable et *trop aimé* cousin.

Enfin, je profite d'un petit intervalle pour reprendre, si je puis, le reste de ma narration. J'ai été entendre Mlle Carné, qui, quoiqu'elle vienne d'essuyer la petite vérole, s'est encore perfectionnée; je puis vous assurer qu'elle est plus forte que Mme Monistrol; elle joue dans un genre tout différent et beaucoup plus nouveau et fait des choses bien plus difficiles. Quoiqu'il en soit, j'ai tout autant de plaisir à entendre Mme Monistrol; il me semble que Mlle Carné sacrifie quelquefois la précision aux nuances variées de son jeu brillant. Elle joue presque toujours seule et me paraît peu euvieuse d'être accompagnée. Pour moi, j'aspire bien à l'être, et vous devinez par qui.

J'ai fait aussi de la musique chez Mme Fabre avec Mme Poluche, sa fille nouvellement mariée; elle est bien au dessous de Mlle Carné, mais elle était accompagnée par un violoncelle, une flûte et un violon, et je trouve ce *vieux genre* très agréable. J'osai aussi risquer le concerto de Viotti que je trouvai dans la musique de cette jeune dame, et, bien que je ne l'eusse pas joué depuis fort longtemps, je m'en tirai joliment; je fis plus : je jouai effrontément le premier morceau de la grande sonate de Pleyel que vous accompagnâtes à Mme Monistrol quand elle dîna chez vous, et j'eus beaucoup de succès. Je chantai de petites rêveries de ma façon, et j'eus le plaisir d'en-

Digitized by Google

tend[illegible] belle voix de Mme Poluche me chanter de très jo[illegible]plets de la façon de son mari, qui me paraît un [illegible] homme fort aimable, plein d'esprit et de talents.

J'ai reçu dans [illegible]te maison un accueil bien agréable, et on m'a t[illegible]gné beaucoup de regret de mon goût décidé pou[illegible] retraite. Charles y a fait aussi sensation avec [illegible]ièces à quatre mains. Ce petit voyage lui a fa[illegible]nnaître le prix des talents et l'agrément qu'ils p[illegible]urent. Somme toute, nous sommes revenus, l'[illegible]t l'aure, fort satisfaits de notre caravane. J'ai t[illegible]é mon cher Antoine et mon excellent mari [illegible]nne santé. Ma cousine doit nous rester [illegible]val, et Marhallach, qui est parti ce m[illegible]ous revenir dimanche. La bonne Pro-[illegible] m'a donné deux veaux, pour régaler mes [illegible]vives et nous en mettons à toute sauce. Quand viendra le moment où je ferai aussi de la sauce pour vous! Mon cher cousin, je compte les mois, en voilà six d'écoulés depuis mon retour.

Songez-vous à tenir parole? Vous verrai-je au mois de juin? Je le désire tant et tant, que je me fais scrupule de vous le témoigner. Votre dernière lettre était jolie, elle était tendre, j'en ai encore le cœur ému... se peut-il qu'à dix-huit lieues, un seul mot ait tant de pouvoir! Mon salut s'arrange mal avec une amitié si vive. Je prie cependant Dieu pour vous tous les jours et je lui demande pour moi d'épurer un sentiment qui fait le charme de ma vie, qui influe sur ma bonne ou mauvaise santé et qui ne fait d'ailleurs tort à personne.

Mon mari vous fait mille amitiés. — Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Mme Rosbo. J'écri-

Digitized by Google

rai à Mlle Keriner ce carême. Si je puis, le carnaval ne finira pas, sans que je vous aie envoyé encore quelque folle épître. Vous m'avez donné carte blanche, et j'en profiterai.

Adieu, mon cher cousin, je vous demande pardon de mon impertinence de vous écrire sur ce papier déjà barbouillé de musique. Je me suis interrompue un moment, et quelque esprit follet est venu placer là ce petit chef-d'œuvre qui vous coûtera un sou, car me voilà obligée de mettre une enveloppe. Dites-moi du moins que vous me pardonnez et ne l'oubliez pas, je vous en prie. Vous savez combien la tête me tourne quand je vous crois fâché.

Voici un couplet qu'on a adressé à Mme Poluche qui reprochait à son mari de ne plus faire de vers depuis qu'il est marié :

Sur l'humide bord du Permesse
Pourquoi renvoyer votre époux?
Il vous prouve mieux sa tendresse
En se fixant à vos genoux.
Les faveurs qu'Amour lui ménage
Valent bien celles d'Apollon,
Et la plus aimable chanson
Ne vaut pas son dernier ouvrage [1].

La critique ou l'éloge?

1. La dame est grosse.

Digitized by Google

Lettre CXXXVIII

Au Séquer, 5 mars, sixième année.

Votre dernière lettre, mon cher cousin, est datée du 26 janvier et nous sommes au 5 mars. Ce calcul vous annonce un torrent de reproches, d'autant plus mérités que je vous ai écrit deux fois dans l'intervalle. Si donc vous n'êtes pas *rhumatisé* des pieds à la tête, si vous n'avez pas la goutte à la main droite, une bonne fluxion de poitrine ou des accès de fièvre de trente-six heures, combien vous êtes coupable! Cependant, si vous aviez le moindre de ces maux, le destin le serait encore bien plus que vous et je l'accablerais de dix fois plus d'injures que je n'en destine à votre maudite paresse.

Il fut un temps où, au lieu du *destin*, j'eusse placé le mot pieux de *providence*, mais je lis depuis hier un livre musico-philosophique, qui m'a mis tout à fait du bel air. Ce livre est de notre ami Grétry et fait suite à son premier volume d'*Essais sur la musique*, que mon père vous fit connaître dans le temps. Ah ! notre ami a changé sur la route : il dit de fort belles choses sur les passions et les rapports qu'elles ont avec l'art charmant, qu'il a si bien perfectionné; mais il n'a plus autant de religion qu'autrefois, où il était si dévot à la Sainte Vierge; c'est peut-être pour l'avoir négligée et y avoir perdu toute confiance, qu'il a éprouvé le malheur de survivre à trois filles charmantes, que la mort lui a enlevées à l'âge de quinze ou seize ans.

Digitized by Google

Il déplore son désastre d'une manière bien touchante. En général, son ouvrage me paraît écrit purement, surtout pour un homme qui ne fait pas profession particulière de littérature. Je lui ai trouvé néanmoins quelques idées singulières : par exemple, il dit que *l'esprit n'est point une chose naturelle*. Ne trouvez-vous pas que cela ressemble assez à un paradoxe? Il est vrai que l'esprit, tel qu'il le définit, est aussi différent de celui que je conçois, que l'or de Manheim l'est de l'or du Pérou, ou un faux brillant d'un diamant véritable, etc. Quoiqu'il en soit, si vous trouvez l'occasion de lire cet ouvrage, je vous conseille de ne la pas laisser échapper, car il vous intéressera.

Il fait un grand éloge des femmes, ce qui devrait m'enthousiasmer pour lui, mais il ne parle que des *belles*, propres à faire naître des passions, et cela ne me regarde pas. Il n'aime point les femmes savantes, il se déchaîne surtout contre la *coquette sans amour;* mais il pardonne beaucoup de choses à celles qui aiment véritablement; ce qui en doit mettre un grand nombre fort à l'aise, car il est si doux d'aimer, si difficile de s'en défendre...

Vous croyez cela, monsieur, point du tout; quand on connaît les hommes, on n'a d'autre envie que de les faire enrager; quand on a surtout reçu de leur part certaine preuve d'indifférence, on les déteste; quand on frappe trois fois à la porte avant d'entendre un : *Qui va là*, on les envoie promener à leur tour, on les laisse aussi écrire trois lettres sans répondre... Vous riez, vous ne redoutez pas cette menace; vous avez raison, mon cher cousin, vous connaissez ma faiblesse et vous savez bien que ma fierté cédera

Digitized by Google

toujours au doux sentiment que je vous ai voué. Au reste, vos rigueurs sont peut-être un bienfait du ciel. Ainsi soit-il!

Je viens de recevoir aujourd'hui 7 mars votre lettre du 26 février. Vous voyez comme les postes sont peu exactes. Je suis bien touchée de votre rhume et vous prie de m'en donner des nouvelles le plus tôt possible. Je vois bien que le carnaval ne vous a pas donné le plus petit grain de folie, car, si votre imagination avait été montée au ton de la mienne, vous auriez saisi sur-le-champ le sens de ma phrase. Elle doit faire suite à ces mots : *Vous me donnez carte blanche*. Ayant achevé la ligne après coup pour mieux voiler ma pensée, j'ai si bien fait que vous n'y avez rien compris, et il n'y a pas de mal à cela.

En attendant que je puisse répondre à votre lettre, recevez toujours celle-ci en à-compte.

Lettre CXXXIX

10 mars 1798.

Je vous ai écrit le 5 mars, j'ai ajouté le 7 une apostille, et aujourd'hui 10 je me sens encore tourmentée du besoin de vous écrire. Ce n'est pas faute d'occupation, ne le croyez pas, mon cher cousin. Tout en causant avec vous, je donne une leçon de forte à Mlle Toulgoët, qui est venue passer quelque temps chez moi, et une leçon d'écriture à Charles, et je ne passe ni une fausse note ni une mauvaise lettre. Tout préambule cessant, je veux

Digitized by Google

répondre à votre dernière épître. Il paraît qu'à la complaisance près qui vous a fait aider l'orchestre, vous n'avez guère mis du vôtre dans les plaisirs du carnaval. Dois-je me flatter, mon aimable cousin, qu'il n'appartient qu'à moi de troubler *cette tranquillité* que vous conservez partout?

Ce ne serait qu'un faible retour, au moins, car vous avez sur mon cœur et mon imagination un tel pouvoir, que vous me rendez triste ou gaie, heureuse ou malheureuse. J'ai été aussi au bal le mardi gras jusqu'à 7 heures du matin. Le bon M. Marhallach et ma cousine La Potterie ont fait la même extravagance. J'ai eu de plus qu'eux celle de danser trois contredanses et une valse. Quel plaisir si j'eusse formé des pas au son de votre violon! J'ai pensé à vous, là comme ailleurs et j'y sentais un vide que vous seul eussiez pu remplir. Mon complaisant mari dormait dans un coin. Nous avons eu aussi plusieurs repas, et j'en ai rendu un ce carême d'une certaine élégance.

Ce que vous dites sur la musique est parfaitement juste, mon cher cousin; c'est dommage que cet art charmant soit aussi soumis à l'empire de la mode; mais ce n'est dommage pourtant que pour ceux qui veulent briller, car, quand on est musicien à un certain point, on est toujours sûr de se faire plaisir à soi-même et d'en procurer à ceux qui sont organisés de manière à sentir les charmes de la musique. Aussi j'espère (bien que je sois fort au-dessous des virtuoses que j'entends) qu'un sot dépit d'amour-propre ne me fera pas abandonner mon instrument; seulement je ne jouerai jamais devant ceux qui regarderont mon faible talent en pitié, comme M. M***. Mais je joue-

Digitized by Google

rai pour mon mari, pour mes enfants, pour quelques amis indulgents et sensibles, et surtout pour vous, mon cher cousin.

Quand je me désole de n'avoir point d'accompagnateur, je me dis : Patience, le mois de juin approche ; ce n'est pas seulement quand je suis au forte que je vous désire, c'est quand je lis, quand je cause, quand je me promène ; je voudrais vous soumettre toutes mes idées, mes réflexions, mes sentiments, et je serais bien fière si nous nous trouvions souvent de même avis. Je poursuis mon Grétry avec intérêt ; quelquefois je voudrais l'embrasser, et le moment d'après, le battre.

L'orgueil a perdu ce pauvre homme, comme tant d'autres. Quand il parle d'un *artiste*, d'un homme de génie, c'est avec un enthousiasme qui le lui fait égaler à la divinité, et, quoiqu'il ait souvent un ton fort modeste en parlant de lui, on sent que les mots *artiste*, *homme de génie*, ne servent qu'à voiler le *mot* qui révolterait l'orgueil de ceux qui ont les mêmes prétentions que lui. A chaque page où je rencontre quelques choses qui choquent mes principes, je ne puis pas m'empêcher de parodier et de soupirer tout bas ce vers de Zaïre :

Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétien ?

Il y a longtemps, ce me semble, que je ne vous ai parlé de mon cher Antoine. C'est toujours un enfant aimable et qui annonce de la justesse dans les idées. Il s'amuse beaucoup à regarder les gravures des fables d'Esope et connaît parfaitement les différents animaux. Nous frémissons que la petite vérole qui fait

Digitized by Google

de si cruels ravages nous enlève cette charmante petite créature; mon mari est presque décidé à le faire inoculer, quand elle approchera de notre canton, et je le laisserai faire tout ce qu'il croira de plus à propos à cet égard, car je n'oserai rien prendre sur mon compte sur un sujet si délicat.

Je crains de trop aimer cet enfant, mon cher cousin, et de lui donner la préférence sur son frère; les préventions maternelles sont toujours si injustes et ont des suites si fâcheuses. Cependant, il est difficile de ne pas préférer celui qui se montre le plus aimable, et, jusqu'à présent, Antoine paraît être plus heureusement né que son frère, dont la légèreté, l'indocilité et la paresse rendent l'éducation si pénible. Il a le cœur bon et beaucoup de générosité, il n'a point d'humeur, il n'est pas sot non plus, et j'espère que le temps et la raison corrigeront ses défauts. Il s'exerce avec Mlle Toulgouëc et joue avec elle la pièce de Kosciuch que vous m'avez donnée; il exécute avec assez de facilité quand il a appris par cœur; mais il ne lit point du tout et ne veut pas s'appliquer à regarder ses notes. Il ne ferme pas la bouche, quoique vous le lui ayez recommandé et que je l'en avertisse dix fois le jour; il est malpropre, dérangé, etc. Voilà assez parler de mes enfants. Cela vaut mieux que de parler de moi, cependant. J'ai honte de vous assommer ainsi d'écriture; il me semble vous voir me lire avec cet air grave que vous aviez quand j'arrivai chez vous, et qui fit répandre des larmes à votre sotte cousine.

Je me figure qu'à chaque expression trop tendre que je me permets, vous répétez encore que l'*imagination vagabonde!*... Quelques-unes de vos lettres

Digitized by Google

que je relis souvent me rassurent, mais il en est d'autres si froides!..... O mon cousin, pardonnez-moi de vous lutiner ainsi, c'est la dernière fois que je vous ferai ce reproche; tout est raison chez vous, tout est folie chez moi. Quel contraste! Si l'on partage là dessus les idées de Bernardin de Saint-Pierre, ce n'est pas tant pis pour nous. Vous savez qu'il dit : que des contrastes naissent les plus douces harmonies.

Mais si l'on en croit Grétry, qui a aussi ses systèmes et qui assure que le chaud d'un côté et le froid de l'autre produisent nécessairement le tiède, nous voilà bien! Hélas! mon cher cousin, de votre part cela en approche. N'êtes-vous pas bien un mois entier sans m'écrire, vous qui n'avez ni femme ni enfants; et moi qui suis épouse et mère, je trouve du temps et du sentiment de reste, pour vous griffonner des volumes. Dites-moi du moins que vous souriez à mes lettres quand elles arrivent. Ne craignez pas de répéter ce que je ne saurais trop entendre..... Si votre première lettre est encore datée du 26 mars, je prendrai mon parti et vous écrirai aussi tous les 26 du mois, et je prierai Dieu de réduire mon cœur au même point de philosophie que le vôtre.

Il me punit sans doute de me livrer indiscrètement à un délire enchanteur, qui lui dérobe une partie des pensées et des affections, qui ne devraient être que pour lui. Aussi, souvent il m'arrive de lui dire (surtout quand vous gardez un long silence) : Oh! mon Dieu, c'est ainsi que je devrais vous aimer!... Je l'ai promis, mon cher cousin, je ne vous parlerai plus de tout cela; j'ai même envie de vous appeler *monsieur*, afin de pouvoir me dire :

Digitized by Google

Mon cœur devenu paisible
Oubliera, si c'est possible,
Que tu lui fus cher, etc.

Adieu, m. b. a.

Lettre CXL

Au Séquer, le 9 avril 1798.

Vous avez réellement fait faire une excellente affaire à Emilie, mon cher cousin, et je la félicite de sa jolie acquisition; c'est tout ce que je puis dire sur cet article, car je suis dans une situation d'esprit qui ne me porte guère à parler de choses agréables. Je viens de perdre mon bon ami Rocquefeuil et j'en suis très affligée; il est mort au bout de sept jours de maladie. Je ne l'appris que le sixième au soir, encore me mandait-on qu'on espérait bien le tirer d'affaire.

On me mandait qu'il désirait me voir et je partis de grand matin sur mon âne. J'arrivai à neuf heures à Quimper, mais il s'était opéré dans la nuit un changement si funeste que je le trouvai presque sans connaissance, et à peine me reconnut-il. Je démêlai cependant, à travers son délire, qu'il souhaitait que j'écrivisse à son frère. Il perdit la parole peu après et mourut à neuf heures du soir. Il était chez les plus braves gens du monde, qui l'on bien soigné et fort regretté. Nous avons fait mettre les scellés, et j'ai écrit à son frère, qui est à Vitré et qui est son unique héritier, pour le prévenir de ce fâcheux évé-

Digitized by Google

nement. Comme il me paraît aussi d'une très mauvaise santé et hors d'état de faire le voyage de Quimper, je lui ai donné tous les renseignements nécessaires pour pouvoir agir par procuration. La succession du défunt n'est pas forte et le pis, c'est qu'il hérite d'un procès que je regarde en partie comme la cause de la mort de Rocquefeuil. Il était vif et d'une probité si exacte qu'il se révoltait du peu d'équité des autres; il voulait d'ailleurs, soit perte ou gain, que tout fut fini tout de suite, et la chicane a de longs détours.

Nous perdons là un bon ami et dont le zèle obligeant ne saurait être remplacé ; mais vous me connaissez assez, mon cher cousin, pour être sûr que je compte pour rien les services qu'il me rendait et que je ne regrette que son amitié et le prix qu'il attachait à la mienne. A mon dernier voyage, il me disait : « Vous seuls m'attachez à la vie; ce qui me fait peine, c'est que nos âges sont trop disproportionnés pour que je puisse jouir longtemps du bonheur que votre attachement me procure. » Il avait soixante-quatre ans et je le croyais fait pour une carrière plus longue.

Je suis revenue le lendemain, encore sur ma bourrique, qui m'a pensé casser le cou près de l'Eau-Rouge. J'en ai été quitte pour la peur et je n'ai plus voulu remonter la bête. J'étais donc dans l'agréable perspective de faire toute la route à pied, quand, après un quart de lieue de marche, j'ai été rencontrée par un honnête citoyen du Pont-Labbé, monté comme un saint Georges, qui m'a offert son Bucéphale. Après quelques compliments, j'ai accepté et je me suis rendue avec beaucoup moins de fatigue.

Quoiqu'il en soit, un voyage aussi malheureux m'a

Digitized by Google

affecté le moral et le physique, et je ne suis point bien. Des rafraîchissants me seront nécessaires, de la dissipation me conviendrait aussi dans un moment, mais ce remède est difficile dans ma solitude. Si vos affaires pouvaient vous permettre de venir au secours de mon imagination que cette mort a noircie, je suis persuadée qu'elle prendrait, en vous lisant, une teinte moins lugubre.

Antoine n'est point encore inoculé. Plus d'un obstacle m'arrête.

J'ai écrit, il y a quelque temps, à Mlle Keriner et j'espère en recevoir bientôt une réponse.

Le mois de juin approche, me tiendrez-vous parole? Adieu, mon cher cousin; tous ici vous disent mille choses honnêtes. Mes amitiés à toute la famille Rosbo.

Lettre CXLI

Ce 8 mai.

Oui, mon cher cousin, la visite de Rosbo m'a fait grand plaisir. Je suis fâchée des accidents qui ont suivi les courts instants qu'il nous a donnés. Cependant, puisqu'il en a été quitte pour une légère blessure, qui lui a procuré le plaisir d'être huit jours près de sa femme, il n'est pas trop à plaindre. J'ai eu de plus vives inquiétudes à son sujet : deux jours après son départ, on me dit qu'il y avait deux corvettes de prises, et bien vite me voilà en l'air pour approfondir un fait aussi intéressant; j'appris heureusement qu'il n'y en avait qu'une,

Digitized by Google

nommée l'*Arrogante*, laquelle n'était pas la sienne; car je me rappelais bien qu'il était sur l'*Impatiente*, très bien nommée assurément, puisqu'elle est partie sans attendre mon cousin.

J'espère que les Anglais lui permettront de revenir dans nos parages. Je l'ai engagé à m'amener son état-major; ce sont de bonnes fortunes pour nous autres solitaires que de voir arriver de temps à autre quelques humains. Il m'a dit à l'oreille toutes les obligations qu'il vous a eues à l'époque de son mariage et il en conserve une reconnaissance qui me fait juger de toute l'étendue de son bonheur.

Je suis un peu scandalisée, mon cher cousin, que vous appeliez Mme Stangalen une jolie femme; je la trouve belle pour le moins. Je l'ai vue quelquefois à Quimper chez sa tendre amie et même chez elle et je lui trouve aussi un esprit agréable.

Je suis fâchée que mon nom soit fourré dans le sot compliment de M. R*** à Mme P...en, car, peut-on rien dire de plus maladroit, en parlant à une femme qui a, et avec raison, des prétentions à l'esprit? Quant à la comparaison, elle me fait beaucoup d'honneur; je sens, et j'avoue, que je suis loin d'égaler Mme Kerouallan à certains égards. Mais je ne crois pas, à bien examiner, qu'on nous trouve plus de rapport dans l'esprit que dans la figure. On a trouvé à Quimper, comme à Hennebond, que je ressemblais à Mme Belmont ou Barmont, sœur de M. le Parisien, qui a épousé la veuve Boccosel (voilà ce que c'est que d'être brouillé avec les noms).

Je vous félicite de l'apparition de Mme Monistrol; je souhaite d'apprendre qu'elle est heureusement délivrée et qu'elle a donné le jour à une petite fille, car

Digitized by Google

je crois que c'est ce qu'elle désirerait le plus, ayant déjà un garçon.

A présent, venons à un objet plus sérieux que tous les autres. Voilà le mois de mai, mon cher cousin, et vous ne me parlez plus du voyage que vous avez promis de faire au mois de juin. J'en ai parlé à Rosbo qui m'a dit que vous n'aviez plus l'air d'y songer. Serait-il possible? Si vous y trouvez des obstacles, c'est vous seul qui les faites naître, j'en suis trop certaine. Mais enfin, expliquez-vous et *délivrez-moi du tourment de l'espérance*. Je croyais, oui, je croyais que, malgré votre irrésolution et peut-être quelques fantômes dont votre imagination s'épouvante, vous tiendriez parole à votre cousine, et, dans le cas contraire, que dois-je penser de vos sentiments pour moi? et combien peu vous appréciez les miens, si vous ne les croyez pas dignes de quelques sacrifices!

Mme de Sévigné écrivait de jolies lettres à sa fille, mais elle l'allait chercher jusqu'au fond de la Provence et l'attirait près d'elle autant qu'il lui était possible. J'espérais, mon cher cousin, que notre vie s'écoulerait de même, que nous la passerions à nous écrire, à nous voir, tantôt chez moi, tantôt chez vous, et que nous laisserions comme elle un modèle d'amitié, aussi tendre et aussi pur, quoique d'un genre différent. Mais je vois trop que vos calculs ne sont pas les mêmes que les miens, que je ne suis nullement nécessaire à votre bonheur .. Je m'arrête, mon cher cousin, je me perdrais dans des réflexions douloureuses, dont vous seriez peut-être plus importuné qu'attendri, ne voyant pas les pleurs qui les accompagnent.

Vous avez cependant de la sensibilité, mon cher

Digitized by Google

cousin, mais le ciel qui mit tant d'autres rapports dans nos âmes, voulut apparemment, pour mon supplice, que la mienne n'eût pas le droit de vous émouvoir! Hâtez-vous, quoiqu'il en soit, de me dire à quoi vous êtes déterminé. N'éludez plus mes questions à ce sujet. Le moins que vous deviez, je pense, à votre cousine, et, je l'ose dire, à votre meilleure amie, c'est au moins de la franchise. J'attends votre réponse avec une impatience égale à la vivacité, à la sincérité et à la constance de mes sentiments pour vous. Pesez, calculez, mesurez tout cela et soyez ingrat si vous pouvez. Adieu.

Lettre CXLII

4 juin 1798.

Vous ne viendrez me voir ni cette année, ni l'année prochaine, mon cher cousin, et, tout bien calculé, je vous en remercie, ou plutôt j'en bénis le ciel (car là dedans je ne vous dois rien), c'est la Providence qui a arrangé tout. Mais aussi j'espère que vous ne me verrez plus à Hennebond et que vous voilà débarrassé de votre cousine pour longtemps. Vous en riez, méchant que vous êtes..., et moi j'en pleure. Voilà la différence. Depuis neuf mois je priais Dieu pour vous tous les jours, mais faites faire votre salut par qui vous voudrez, je ne m'en mêle plus. Puisque vous ne voulez pas vivre près de moi en ce monde, il est inutile que je cherche à vous mettre dans le même paradis en l'autre.

Digitized by Google

Ainsi je vous recommande à tous vos amis préférés d'Hennebond, et désormais je vous oublie.

Je suis bien touchée du malheur de Mme Molini. J'éprouve depuis huit jours de grandes inquiétudes pour mon Antoine; il a la fièvre toutes les après-midi, et, aujourd'hui, elle est bien plus forte. On a cru d'abord que c'était la petite vérole, mais on n'y voit aucun des symptômes ordinaires.

J'ai eu, il y a deux jours, la pénible corvée d'une aire neuve et une maison pleine d'étrangers, à cette occasion, voire même M. Gérard, qui est arrivé *subito*. Il est resté attendre Mme Leclerc, qui doit partir demain avec lui. La maladie de mon fils m'empêche de jouir de la société des personnes qui me sont venues. Ce pauvre enfant est toute la joie de sa mère, et mon mari et moi disons souvent qu'il est trop gentil pour vivre. Il paraît cependant bien fort et bien constitué. Adieu, mon cher cousin, je vous quitte pour aller près du berceau de mon enfant confondre, avec les pleurs de la nature, les larmes dont vous connaissez trop bien la source.

J'ai différé de vous envoyer ma lettre dans l'espoir de vous donner de meilleures nouvelles de mon fils, mais la fièvre augmente, les accès se prolongent et l'on a bien de la peine à lui faire prendre des remèdes, ce qui redouble mon inquiétude; il est difficile de faire entendre raison à un enfant de deux ans et demi.

Digitized by Google

Lettre CXLIII

18 juin.

Non, mon cher cousin, mon fils n'a point la petite vérole, mais la fièvre depuis trois semaines ; il l'a même eue continue et j'ai eu les plus vives inquiétudes. Le jour même de la date de votre lettre, il passa une nuit cruelle, qui fut suivie d'un aussi mauvais jour. Je lui donne des vermifuges, des fébrifuges ; on lui a fait prendre une médecine, mais qui ne l'a point purgé du tout; les lavements n'ont guère eu plus de succès. On lui a mis des topiques qui ont produit, je crois, quelques effets, quoiqu'il n'ait point rendu de vers. Quelquefois la fièvre diminue, l'appétit revient, on croit qu'il touche à la guérison, et, le lendemain, il trompe nos espérances. Aujourd'hui, il est encore assez malade.

Ce n'est pas tout, mon cher cousin ; Charles a aussi la fièvre tierce. Ses accès ne sont pas très forts, il a été évacué de bonne heure et je me flatte qu'il en sera bientôt quitte. La maladie de mes enfants a chassé de chez moi toute la compagnie et je suis absolument seule. Si vous étiez ici, vous me consoleriez, me distrairiez agréablement et m'empêcheriez de tomber malade à mon tour; car ce pourrait être le résultat de mes inquiétudes et d'un peu de fatigue que donnent toujours les soins de deux enfants malades.

M. Gérard a passé trois jours avec nous, il y a vu

Digitized by Google

Pétronille et Angélique : la première lui a beaucoup plu, l'autre moins, et en cela ils se sont rendu la réciproque, car Angélique le trouve peu spirituel. Il m'a paru fort occupé de projet d'acquisition; il parle toujours fortune, maison bien meublée, salon fastueux, toilette élégante, et quelque belle qu'on soit, rien ne vaut Mme La Valette. Il a parlé d'Anne-Marie à Mme Leclerc, et lui a fait entendre qu'il *songeait à elle* depuis *qu'il avait entendu son éloge dans votre bouche*, qu'il *n'y avait pas d'homme au monde pour qui il eut plus de vénération*. Il a même ajouté que *vous deviez* avoir *pénétré*, au sujet de *votre nièce*, les *intentions qu'il avait*. Toutefois, *il ne voudrait pas s'établir encore... à la paix, dans un an ou deux. Cependant, sa mère veut qu'il se marie*. Pour moi, mon cher cousin, je crois que le jeune homme voudrait aussi de la fortune et que c'est ce qui le fait ainsi tourner autour du pot.

A Quimper, les filles riches n'en voudront point, et, dans le nombre de celles qui ne le sont pas, que pourrait-il trouver de mieux que celle que nous avons en vue pour lui, ou au moins Pétronille, qui, sans être jolie, est mieux que l'aînée, au dire même de M. Gérard. Elle est aussi d'un charmant caractère et toutes deux sont faites pour fixer l'homme honnête et sensible, qui saurait les apprécier. Il m'a dit qu'il aurait cinq mille livres de rente, cela est fort bon à épouser, mon cher cousin, et je serai d'une colère abominable, si cela passe dans une autre famille. Il faut que je me mette à faire des neuvaines, c'est ordinairement ce qui me réussit le mieux.

Digitized by Google

Ne croyez pas que j'en aie fait pour que vous vinssiez, mon cher cousin; j'aurais trop craint d'irriter le ciel par des vœux indiscrets. Mais aussi je n'en ai pas fait pour que vous ne vinssiez pas. Mlle Kériner me paraît former le projet de revenir à Quimper au mois de septembre. Si vous étiez bon oncle et bon cousin, vous viendriez la reconduire; mais le moyen d'entreprendre un voyage dans une saison si voisine de l'hiver? Et passer l'hiver à la campagne près des tisons, avec une femme exaltée, qui ne vous offrirait d'autres distractions, que celle de vous entretenir perpétuellement de sa tendre amitié. Cela est excédant, j'en conviens, et c'est une partie que je ne proposerai pas deux fois à mon cher cousin, passe encore avec la V. G. (Mme Girard, dont il a déjà été question); on a passé près d'elle un *hiver charmant,* c'est *une amie...* Voilà-t-il pas ma vieille jalousie qui renaît; vous n'en serez pas plus affecté que de ma *colère.* Mais combien je serais injuste, mon cher cousin, si en vous voyant partager mes inquiétudes pour mon enfant, je ne vous pardonnais pas tous vos autres torts, même celui de ne pas céder aux vœux les plus chers de votre cousine, qui seraient de vous voir et de vous embrasser.

— *Ce 19.* — Mon Antoine a encore la fièvre bien étoffée aujourd'hui, et Charles qui ne devait l'avoir que demain, la tremble aussi. J'espère que vous emploierez la vieille méthode et que vous prierez le bon Dieu pour eux, ainsi que Mme Rosbo et Emilie, auprès de qui je vous prie de me rappeler. Je dois une réponse à ma cousine Keriner et la lui ferai le plus tôt possible. En attendant, je l'embrasse de tout mon cœur.

Digitized by Google

Lettre CXLIV

25 juin 1798.

Mon Antoine est mieux, mon cher cousin; voilà trois ou quatre jours qu'il est sans fièvre et j'ose me flatter qu'elle ne reviendra plus. Charles l'a bien exactement tous les jours, mais il mange et dort comme à l'ordinaire, joue et promène et supporte souvent ses accès debout, quoique les frissons soient très violents. Je ne sais ce que penser d'une semblable fièvre; il a été bien évacué dès les commencements, ce qui me fait espérer qu'elle n'aura point de fâcheuses suites.

Ma santé a souffert des inquiétudes que m'a causées mon petit nourrisson et j'ai sûrement maigri autant que lui. Je me suis décidée à prendre quelques bains; saint Augustin dit que c'est un bon remède contre la tristesse, et j'ai réellement besoin d'un retour de gaieté, car la mélancolie m'est très nuisible. Je suis d'ailleurs absolument seule, et cette solitude profonde, quand on est dans des dispositions vaporeuses, ajoute encore au malaise et à l'ennui qu'on éprouve. J'aurai beau vous dire tout cela, mon cher cousin, vous ne viendrez pas plus vite, quoique sûrement rien ne serait plus propre à me rendre la santé. Mais dois-je désirer un tel remède? Je le crois dangereux. Jugez-en par les couplets suivants :

Longueur du temps et rigoureuse absence
Des tendres feux n'ont pas éteint l'ardeur,

Digitized by Google

D'en triompher, las ! n'ai plus d'espérance,
Serez toujours le maître de mon cœur!

D'un tel aveu, sens trop bien le délire,
Honte et remords augmentent ma douleur;
Me tairai donc s'il n'est permis de dire :
« Serez toujours le maître de mon cœur. »

En vers ou en prose, répondez à mes couplets, ou vous me ferez beaucoup de mal; n'ajoutez pas l'humiliation aux autres peines.

Pourquoi rougir? point ne suis avilie;
De mes devoirs respectai la rigueur :
Baiser du front, une fois dans la vie,
Fut ce qu'obtint le maître de mon cœur.

Crains d'offenser la vertu que j'adore,
Veux allier la tendresse et l'honneur.
Est-il blessé, quand vous répète encore.
« Serez toujours le maître de mon cœur? »

Figurez-vous la mélancolique créature chantant ces paroles sur un air langoureux et tendre, en s'accompagnant de la harpe. Cela vaut au moins une parodie et je l'attends de votre complaisance; ne me refusez pas, vous savez qu'il est dangereux de contrarier les malades et certainement je le suis : ce poétique délire en est bien la preuve.

A propos, je ne vous ai jamais rien dit de Mme Garde; je suis cependant bien sensible à son souvenir et vous prie de l'en assurer. Elle a eu tort de ne pas me venir voir au Séquer, car je ne compte plus la voir à Hennebond. Il y a un an que je faisais mes préparatifs pour y aller; si j'avais su ce qui m'y attendait, je ne serais point partie. Inutiles regrets!

Digitized by Google

Lettre CXLV

12 juillet.

Mille grâces vous soient rendues, mon cher cousin, d'avoir accueilli avec tant d'indulgence mes tendres folies. Le mot que vous y avez substitué me les rend bien plus chères. Je chante à présent ces deux couplets avec enthousiasme, persuadée que vous êtes aussi sincère que moi. Cependant, puisque vous êtes en train d'adopter, voyez si vous voulez servir de père à ces tristes enfants, dont on ne connaît encore que la mère :

Quand prolongeais le temps de mon absence,
Ne le fis point pour calmer tendre ardeur ;
La conserver est ma seule espérance,
Ne me connais d'autre bien que ton cœur.

Ne rougis point de ce charmant délire
Fait pour payer d'un siècle de douleur ;
A tes genoux veux aussi t'aller dire :
« Serez toujours maîtresse de mon cœur.

J'ai parodié aussi la suite, et cela bien avant d'avoir reçu votre réponse. J'ai fait plus : craignant que vous ne traitassiez sévèrement ma faiblesse, j'ai d'avance chanté la palinodie. Ce fragment suffira pour vous faire juger du reste.

Puis à présent supporter votre absence,
Pleurs de dépit ont éteint mon ardeur.
Auprès de moi perdez toute espérance,
Vous n'êtes plus le maître de mon cœur.

Digitized by Google

J'espère que vous ne garderez pas votre sérieux en lisant celui-là, mon cher cousin, et que vous en rirez aussi franchement que moi. Vous dire que je ris, c'est vous annoncer que je me porte mieux. J'ai pris neuf bains qui ont calmé les cruelles migraines dont j'étais presque continuellement tourmentée, et d'autres accidents plus fâcheux encore ont cédé à l'effet *hydraulique*.

Charles a la fièvre tous les jours, et, quoiqu'elle ne soit pas forte, je commence à m'en inquiéter. Le médecin lui a ordonné le bain et nous commençons aujourd'hui. Après cela, nous essaierons le changement d'air et la dissipation. Mon pauvre Charles, si vif et si caressant, est devenu flegmatique comme son père. Depuis qu'il est malade, j'ai cessé mes écoles, ce qui me donne des loisirs de reste. Je voudrais en vain les employer utilement; un seul objet absorbe toutes les facultés de mon âme : si je fais de la musique, je crois le sentir près de moi; je me retourne et je pleure. Je prends un ouvrage, mais qu'est-ce qu'un tricot ou une couture, pour arrêter une imagination comme la mienne ?

Je jette là l'ouvrage et je prends un livre; je n'y trouve rien d'intéressant, s'il n'a rapport au sujet dont je suis préoccupée et vous devinez bien qui est le tiers, qui vient se mettre entre l'auteur et moi. Enfin, je promène ; hélas ! je ne suis jamais seule, mais mon compagnon est un espiègle qui se rit des maux qu'il occasionne et qui me poursuit jusqu'au moment où tout repose dans la nature. Souvent il éloigne de mes paupières le sommeil, dont j'aurais besoin. Si je dors, il me rappelle ces vers :

Digitized by Google

La nuit je te vois en songe,
Tu rends plus doux mon sommeil ;
Pourquoi n'est-ce qu'un mensonge,
Qui m'afflige à mon réveil?

Je prie Dieu aussi, mais combien de fois mes méditations sont-elles interrompues..... N'importe, je compte encore sur le secours du ciel. Ne pensez pas, mon cher cousin, quoique j'aie pu vous dire, que j'abandonne le soin de votre salut ; il faut voir la ferveur qui m'anime, quand je prie pour *mon ami*. Bien que vous m'ayez manqué de parole et que vous ayez trompé la douce espérance qui m'avait soutenue jusqu'à cette époque, je ne vous en veux point ; je suis même résolue de m'interdire toute espèce de sollicitation à cet égard.

En promenant la fièvre de mon fils, je tâcherai de calmer la mienne ; j'imagine qu'elle doit vous faire souffrir et c'est ce qui me la rend plus pénible. Combien je me reproche mon indiscret voyage ! Cependant la pureté de mes motifs et l'ignorance où j'étais du véritable état de mon cœur tempèrent un peu l'amertume de mes regrets, et, si le mariage de Mlle K*** avec G*** pouvait s'en suivre, je sens que je quitterais le ton de l'élégie pour prendre celui du joyeux épithalame. C'est par Mme Leclerc que j'ai appris tout ce que je vous ai dit de G*** dans mon avant dernière lettre, que vous avez reçue, je pense, quoique vous ne me disiez rien qui me le confirme. Ladite dame va faire un voyage, mais il ne sera pas long, et je présume qu'à son retour elle trouvera encore G*** à Quimper.

Je pense que les petites caravanes que je médite

Digitized by Google

avec Charles nous conduiront dans cette belle ville, où j'ai encore des affaires essentielles, et, si je rencontre le personnage, je verrai un peu de quoi il s'occupe. Il paraît décidé à quitter Mme M***, quoiqu'il en parle toujours avec beaucoup d'amitié. Mais je sens qu'un nouveau mariage les éloigne nécessairement. Ah! que je voudrais bien qu'il se décidât pour mon aimable cousine. Un meilleur parti encore ne saurait payer les vertus de son cœur; j'en connais le fond et je puis dire qu'il est au-dessus de tout ce qu'on en peut juger, quand on n'a pas son intime confiance et, à certains égards, un homme ne peut pas l'obtenir. Tandis que notre G*** ne cherchera pas ailleurs, j'aurai toujours de l'espoir.....

En vain, mon cher et tendre ami, je cherche à vous taire un article important et qui va peut-être porter autant de trouble dans votre âme qu'il en excite dans la mienne.

Nous avons reçu hier une lettre de nos parents qui nous annonce des projets bien avantageux pour nos enfants. La sœur de mon mari, qui a perdu son époux, il y a trois mois, a hérité de tous ses biens et paraît disposée à nous les laisser à sa mort. Mais ils nous témoignent un grand désir de nous voir et semblent croire que nous avons pour leur pays beaucoup d'indifférence. Cette persuasion de leur part pourrait nuire à mes enfants, et mon mari est presque décidé à effectuer le voyage même cette année. Quand il m'en a parlé, des pleurs ont été ma réponse, et ces larmes n'ont coulé que pour le seul être qui m'attache à mon pays.

A présent, j'en verse d'autres plus légitimes sur le sacrifice que je suis obligée de faire du plaisir d'ame-

Digitized by Google

ner mon Antoine ; il est trop jeune pour une route si longue et si pénible, et surtout pour être arraché à son excellente gouvernante, dont les soins lui seront encore longtemps nécessaires. En commençant cette lettre, j'étais bien loin de croire que celle d'hier déterminerait si vivement mon mari.

Peut-être changera-t-il d'avis. Il me charge, au reste, de vous demander le vôtre. Si j'osais, je vous prierais de vous mettre du parti de mon cœur. En tout cas, mon cher cousin, voici, d'un bout à l'autre de cette lettre, une confession bien longue et bien détaillée. Je vous supplie d'y répondre amplement et d'avoir pitié de toutes mes faiblesses. Il y a longtemps que vous ne m'avez envoyé de musique; si vous me négligez là-dessus, j'oublierai à la lire et ce serait dommage. Répondez-moi le plus tôt possible.

Lettre CXLVI

Séquer, 30 juillet.

Il n'est qu'un bruit, mon cher cousin, au Pont-Labbé et à Quimper, c'est que nous allons en Picardie, et je ne sais pas pourquoi je doute encore de ce voyage. J'ai écrit à mes parents qu'il m'était impossible de leur amener le petit poupon, et peut-être m'engageront-ils à remettre au printemps prochain. Je le voudrais bien, car, au moment de quitter mon pays, ma maison neuve, ma jolie cour, mon petit cabinet solitaire, mes voisins et amis, et

Digitized by Google

surtout mon aimable enfant, j'éprouve un déchirement cruel.

Il fut un temps où la perspective d'un semblable voyage m'aurait ravie; mais le temps des douces illusions est passé, et mon imagination ne me peint plus les objets des mêmes couleurs qu'autrefois. Otez-en le plaisir de vous voir au passage, mon cher cousin, je donnerais mon voyage pour deux liards. Quand je dis *vous*, je compte aussi pour beaucoup Mme Rosbo et sa famille que je me fais un plaisir d'embrasser et je vous prie de le lui dire. J'ai reçu hier une touchante élégie de l'aimable Angélique, à laquelle la bonne Pétronille a bien voulu souscrire; elles me témoignent beaucoup de chagrin de mon départ, et elles sont bien comprises dans le nombre des personnes que je regrette sincèrement.

Charles, qui n'a plus la fièvre, prend le voyage très philosophiquement et ne paraît pas plus ému d'aller à Paris et au delà, que de faire un voyage du Pont-Labbé. Qu'il parte ou qu'il reste, il aura toujours deux habits neufs. Quant à mon mari et moi, nous ne faisons aucun frais de toilette et nous n'emportons que le simple nécessaire; nos parents demeurant à la campagne, cela nous épargne des frais d'élégance. Nous en attendons une réponse pour fixer le jour de notre départ; notre intention est de prendre la diligence jusqu'à Lorient, d'où nous irons pédestrement vous faire une petite visite, car la saison s'avance et ne nous permettra guère d'arrêter longtemps en chemin. Je serais fâchée, mon cher cousin, que vous fissiez votre dérangement ordinaire, pour le peu de moments que nous vous donnerons. Laissez-nous tout simplement la chambre de derrière. Il ne me

Digitized by Google

faut plus de cabinet de toilette, car je porte perruque et cela se met partout, comme vous savez.

D'ailleurs, mon cher cousin, vous feriez peut-être des frais inutiles; je ne sais quel pressentiment me fait croire que je pourrai bien ne pas partir. Ne m'écrivez plus, cependant, car si la lettre que nous attendons est assez décisive pour nous déterminer absolument, ayant fait d'avance nos petits préparatifs, nous nous mettrons aussitôt en route. Si elle tarde, mon mari voudra voler d'un trait de Quimper à Soissons, mais je me flatte qu'il me donnera le temps de jouer avec vous une sonate de Pleyel, de vous chanter quelques romances et de lire une petite pièce nouvelle à Mme Rosbo, car je ne vous prendrai pas pour juge, vous qui devenez *plus sot de jour en jour*.

En vérité, mon cher cousin, vous m'impatientez de vous exprimer sur ce ton, c'est me faire injure au moins; ne vous ai-je pas dit que je vous trouve de l'esprit, et de l'esprit de la meilleure étoffe encore. Si vous m'aimez, il faut vous en laisser convaincre, comme vous vous êtes laissé persuader de mettre des collets hauts à vos habits. Pour un grand paresseux, d'accord, et sur certain point il y en a peu qui vous égalent, mais il faut bien vous passer quelque chose.

Mlle Keriner me mande qu'elle revient dans le courant d'août; je crois Mme M*** plus disposée en sa faveur que vous ne croyez. Ce dont je suis sûre, c'est qu'elle n'est pas portée pour la B. S. de son m... P*** me l'a dit en propres termes et il en est aussi fort éloigné. Mme le Closc est toujours absente.

Mme Gourio vient d'accoucher heureusement d'un garçon. Après les trois grâces, devait naturellement

Digitized by Google

naître l'amour. J'en suis enchantée pour elle et pour son mari qui le désirait fort.

Lettre CXLVII

Rennes, 12 août 1798.

Nous voilà à Rennes, mon cher cousin, heureusement rendus. Pompery eut hier la fièvre, mais beaucoup moins forte. Il s'observe et j'espère que le régime le mettra à même de poursuivre sa route. J'ai souvent mal au cœur, surtout quand la diligence va lentement, et cependant on nous annonce que, de Vitré à la Gravelle, nous irons au pas avec une escorte de vingt-cinq hommes, attendu qu'on dit avoir vu un rassemblement de vingt ou trente hommes, armés de fusils à deux coups, sur cette route. Ceci n'est pas trop régalant, mais nous avons un compagnon de voyage qui a un fusil à seize coups. C'est celui qui a inauguré la machine pour porter quatre mille hommes.

Notre autre camarade a aussi de bons pistolets à deux coups, c'est un bon compagnon, gai et complaisant, qui a vingt mille livres de rente, qui demande toujours du vin à long bouchon et en donne à qui veut, très galamment. Nous partons, dit-on, demain à quatre heures du matin. Si j'arrive heureusement à Paris, et que j'y aie un moment, je vous donnerai de nos nouvelles. Faites, je vous prie, part de cette lettre à Mme Rosbo en lui faisant mille amitiés de notre part, ainsi qu'à mes cousines. Nous

Digitized by Google

allons voir un peu la ville et peut-être la comédie où on joue *Zémire et Azor*. Adieu, mon cher cousin, la poste me presse.

Lettre CXLVIII

A Salsogne, le 20 août 1798 (v. s.):

Vous avez probablement reçu, mon cher cousin, la lettre que je vous ai écrite de Rennes. Nous avons assez heureusement achevé notre route. La fièvre a abandonné mon mari, elle n'a pas voulu le suivre au-delà de la Bretagne, mais les maux de cœur m'ont suivie constamment. Nous avons eu jusqu'à Paris notre premier compagnon, auquel se sont joints d'autres fort aimables. Jusqu'à Alençon, je n'ai rien trouvé d'extraordinaire et qui diffère beaucoup de mon pays; mais, après avoir passé cette ville, j'ai été enchantée de l'aspect qu'offrent les campagnes et l'étendue des terrains cultivés. Les pommiers, qui bordent les grands chemins, en font d'agréables avenues. J'ai acheté des pâtisseries à Mortagne, des dragées à Verneuil et de petites écrevisses à Evreux, et, tout en approchant de la grande cité, j'ai vu des châteaux superbes.

Je suis enfin entrée dans le parc de Versailles, dont les murs font brèche en plusieurs endroits. J'ai vu Saint-Cyr, dont le toit est entamé et menace ruines. J'ai traversé la superbe orangerie qui est fort bien tenue; j'ai vu quelques-unes des statues qu'on a lais-

Digitized by Google

sées dans les jardins et, enfin, j'ai levé les yeux sur le magnifique château.

Mon mari m'a tirée à l'écart et m'a montré les croisées des appartements qu'occupaient jadis tels et tels. Nous ne sommes point entrés dans l'intérieur parce que la voiture nous attendait, mais j'en avais vu assez pour être pénétrée d'un sentiment d'admiration, mêlé de beaucoup de mélancolie. De Versailles à Paris, Charles a toujours été à genoux à la portière de la voiture, afin de tout voir. Nous avons rencontré sur la route le charmant Passy, les Champs Elysées, et, tout d'un coup, nous voilà sur la place de la Révolution.....

La place de Vendôme m'a singulièrement plu; elle a la forme d'un salon octogone. Nous avons traversé plusieurs rues et, à celle de Montmartre, nous sommes débarqués au bureau des messageries. Nous avons logé au café de la Providence, et, le lendemain matin, nous avons pris un fiacre pour courir Paris.

Figurez-vous qu'un fiacre est une très élégante voiture à quatre roues. Nous avons vu M. Monticourt, l'ancien ami de mon mari, et la famille Kersalaun. Nous avons été au Palais-Royal, où j'ai donné des croquignoles à Charles. Nous avons eu l'entrée aux Tuileries, moyennant la cocarde que j'ai attachée à mon chapeau. Notre compagnon, le millionnaire, nous a donné à dîner à son hôtel et nous a conduits à cinq heures, à notre voiture.

Encore une nuit roulante qui m'a bien fatiguée. A huit heures, le samedi, nous étions à Soissons, où ma belle-sœur nous a retenus jusqu'au lendemain. Nos parents de Salsogne nous ont envoyé prendre et nous ont reçus avec toute l'affection possible. Il m'ont

Digitized by Google

établie dans un charmant appartement, où j'ai toutes les commodités imaginables. Charles a fort bien débuté; je désire qu'il ne démente pas la bonne opinion qu'on en a prise. Il a envie de plaire et il n'est pas absolument dépourvu de moyens pour y réussir.

Je prends toute la tournure d'une femme grosse. Adieu, mon cher cousin. Mille amitiés à ma cousine Rosbo, et compagnie. Mon mari et mon fils vous font à tous respects et compliments.

Voici mon adresse : A la citoyenne Audouyn Pompery, à Salsogne, près Soissons, à Braine.

Lettre CXLIX

Ce 1er vendémaire, 8 octobre 1798. A Couvrelles.

J'ai bien souffert, mon cher cousin, et je souffre encore des incommodités de ma grossesse, de sorte que je suis d'une société fort maussade. Quoiqu'il en soit, ma famille me comble toujours d'amitiés. J'ai quitté Salsogne pour venir chez Mme de Verdon, sœur de mon mari, où notre projet est de rester jusqu'à la mi-octobre. Dans la position où je me trouve, j'ai hâte de regagner mes pénates et j'espère les revoir dans les commencements de novembre. J'ai eu assez exactement des nouvelles de mon cher Antoine, mais aujourd'hui j'en attendais et, n'en ayant point eu, je suis d'une extrême inquiétude et e me forge les plus sombres idées. Je suis bien touchée du malheur de la belle Mme Rosbo, heureuse

Digitized by Google

encore qu'elle s'en soit tirée. Charles s'amuse beaucoup, ne s'inquiète de rien, travaille le moins qu'il peut; nous avons pu cependant nous procurer un forte et, depuis quelques jours, nous nous y remettons. Il n'est pas merveilleux, mais il suffit pour s'exercer.

J'ai été saignée le jour avant-hier et je me trouve un peu mieux, mais je n'ai pu me raccommoder encore ni avec le pain, ni avec le vin. J'ai une manière de vivre ridicule. Mes bons parents plaignent ma situation, mais n'en paraissent point importunés. Ils sont fâchés que je parte sitôt; ils auraient désiré nous fixer près d'eux et nous engageaient à vendre en Bretagne pour acheter ici, mais je leur ai fait comprendre que cela n'était pas possible; bien que les habitations soient plus agréables que celles de la Basse-Bretagne, je donne la préférence à mon petit Séquer où je voudrais bien être rendue, car la perspective de la route m'effraie dans la position où je suis.

J'espère que vous aurez encore pitié de moi une fois dans la vie, quand vous me saurez en route ; si vous me répondez de suite, je puis encore recevoir votre lettre ici, car, à moins d'obstacles, du 12 au 15 nous partons pour Paris, où nous ne resterons que le temps nécessaire pour voir ce qu'il y a de plus intéressant. Je crains bien que le Muséum soit fermé à cette époque et que je ne puisse pas admirer l'*Apollon du Belédère*; pour le *Laocoon*, je crains d'en avoir peur et je ne me soucie pas de le voir. Je tâcherai de voir le spectacle de la rue Feydeau, autrefois théâtre de Monsieur, dont on nous a tant vanté la délicieuse musique.

Digitized by Google

Mon mari et mon fils vous font respects et amitiés. Ne nous oubliez pas près de Mme Rosbo et d'Emilie. Adieu, mon cher cousin.

Lettre CL

A Couvrelles, ce 11 octobre 1798 (v. s.).

Vous avez raison, mon cher cousin, de penser que je mets au nombre de mes possessions les plus chères *le cœur de mes amis*, et c'est ce qui me rappelle le plus fortement dans mes foyers. L'intérêt de mes enfants m'attache seul aux autres. Après avoir embrassé mon cher Antoine, je ne verrai cependant pas sans quelque plaisir la petite maison que j'ai bâtie. Mais, si je regrette peu les belles habitations que je quitte, il n'en est pas de même des bons parents que j'y laisse. Je suis d'autant plus pénétrée de reconnaissance pour tous les témoignages de leur amitié, qu'ils ne m'ont guère vue que bavant, crachant, vomissant, dormant et dans une situation bien peu avantageuse.

Quoiqu'il en soit, ils paraissent enchantés de ma petite personne et ont semblé redoubler d'estime et d'amitié pour leur neveu, d'après le choix qu'il a fait. C'est une manière bien flatteuse de me témoigner leur satisfaction. Ils ont aussi donné beaucoup d'éloges à l'éducation de Charles, qu'ils auraient voulu garder près d'eux; mais ils sentent bien que je lui suis encore nécessaire. J'ai promis que s'il est ce qu'il doit être dans quatre ans, je le leur enverrai. Nos

Digitized by Google

parents ne sont pas si âgés que le croyait mon mari : ils ont 67 à 68 ans, et sont verts et frais de corps et d'esprit.

J'appréhende beaucoup, je vous avoue, le moment des adieux; c'est pourtant lundi 15 que nous devons partir pour Soissons, et le lendemain 16 pour Paris: Nous ne resterons que le temps nécessaire pour voir ce qu'il y a de plus curieux; le Muséum est décidément fermé et, si on ne le r'ouvre pas pendant mon séjour, il y a apparence que je ne verrai pas les chefs-d'œuvre. Il eût été cependant bien agréable de trouver Rome à Paris. Une chose aussi intéressante pour moi serait d'y rencontrer les parents de ma mère, que j'ai perdus de vue. Depuis quelques années, une personne que j'avais priée de s'informer de M. Pélé, a appris qu'il s'était retiré à la campagne et que sa femme et sa fille étaient dans les pays lointains, circonstance qui me mettrait peut-être dans le cas d'avoir des intérêts à démêler un jour avec le fils de ma tante qui se trouverait son héritier. Mais comme je suis au même degré que lui, il est bon d'éclaircir cette affaire et de me faire connaître.

Puisque vous le voulez, si le Muséum s'ouvre, je verrai pour vous le *Laocoon*. Quand je vous ai dit que je préférerais l'*Apollon*, c'est en supposant qu'il est vêtu comme il convient, pour fixer décemment les regards. Il y a chaque jour de nouveaux spectacles à Paris, à présent ce sont les Eaux artificielles, qui sont en vogue et l'on jouit du bien-être et des délices de Spa, sans quitter la capitale.

Je ne pense pas que j'aie le plaisir de rencontrer Mme de Lée... Elle est bien heureuse, mon cher cousin, de mériter de votre part un *je l'aime beaucoup*. C'est

Digitized by Google

beaucoup aussi pour un homme comme vous, qui ne hasardez guère ces mots charmants. Puisque vous l'avez chargé de commissions, je ne vous demande pas la préférence; aussi bien Mme Leclerc m'en demande pour cent écus seulement; vous jugez que j'en aurai une pleine voiture, mais comme il n'y a point d'argent ajouté à ses notes, je ne lui en ferai pas ou ne lui en ferai guère. Elle me dit de *l'associer à toutes mes jolies fantaisies* et d'acheter pour elle tout ce que j'achèterai pour moi. Elle ne pense pas qu'une mère de famille n'a point de fantaisies; mes emplettes consistant tout au plus en cordes de harpe, quelques livres et peut-être un peu de musique (exceptée celle que vous avez eu la bonté de demander pour moi). Tout cela ne conviendra guère à la belle Emilie. J'ai reçu plusieurs lettres satifaisantes sur le compte de mon Benjamin et néanmoins j'y rêve toutes les nuits et brûle de l'embrasser.

Je compte vous écrire de Paris, pour vous donner l'itinéraire de ma route; si je puis, je cèderai à votre aimable invitation. Ma santé est meilleure par intervalle; j'ai eu encore cette nuit un vomissement de bile considérable. Mon mari et Charles vous embrassent tendrement. Adieu, mon cher cousin, ménagez votre rhume, je m'en porterai mieux.

Digitized by Google

Lettre CLI

Au Séquer, ce 7 novembre 98.

Nous sommes arrivés sans accident à Quimper, mon cher cousin, mais non sans fatigue et sans inquiétude. Si notre postillon n'avait pas été la plus douce et la plus complaisante créature du monde, nous aurions brisé cent fois dans la détestable voiture qu'on nous a donnée. Nous étions à deux heures à Rosporden, mais le mauvais temps nous obligea d'y rester. A onze heures, le lendemain, nous étions à Quimper, où on nous accueillit avec l'agréable nouvelle qu'on mettait le séquestre sur les biens des prêtres déportés ou réputés émigrés. Effectivement, plusieurs familles sont inquiètes. Nous dînâmes et couchâmes chez Mme La Potterie, et lundi nous prîmes encore une voiture; elle était bonne, mais le postillon était de fort mauvaise humeur et nous mena au galop des trois chevaux, ce qui n'accommode pas une femme grosse.

Le temps était affreux à la vérité et l'est encore depuis. Les secousses, la joie de revoir mon fils et mes pénates, l'inquiétude et le chagrin, car j'éprouvais tout ensemble, m'ont causé la première nuit de mon retour un vomissement de bile suivi de mal aux dents et d'un rhume. Mon Antoine est fort bien, mais il a eu cinq accès de fièvre, qui n'ont cédé qu'à un vomitif et à quelques remèdes à vers; on ne me l'a pas mandé et l'on a bien fait, car j'ai assez souffert sans cela des dragons de mon imagination.

Digitized by Google

Je n'entends pas encore parler de ma malle ni de ma harpe ; je vous prie, mon cher cousin, d'en parler à Fortuné pour qu'il s'en informe, et dites-moi aussi des nouvelles de Rosbo. Mille amitiés à sa maman et à sa sœur. Je vous écris en malade et à la hâte, car j'ai plusieurs lettres à écrire.

J'ai dîné avec Keriner, j'espère que si le temps se remet un peu, je verrai ses filles. J'ai remis la lettre et la toile en mains sûres pour Anne-Marie. J'ai su par Mlle Marhallach, qui a fait jaser G..., qu'il n'y avait rien à faire, il lui faut de l'argent.

Et ma cousine a moins d'écus
Que de sagesse et de vertus.....

Recevez les amitiés et respects et remercîments de mon mari et de Charles. Je ne vous en fais pas pour mon compte, mon cher cousin; vous savez que la reconnaissance est le moindre des sentiments que vous m'inspirez. Adieu. J'ai retrouvé mon forte pas trop discord, pour un intervalle de trois mois. Antoine est un peu volontaire, mais je me flatte de le rendre docile par le doux moyen d'un pot de raisiné, que je lui apporte de la part de ses tantes. Il a été enchanté du *beau liard* de son parrain. C'est un double louis.

Digitized by Google

Lettre CLII [1]

Au Séquer, le 23 brumaire 99.

J'espère, ma chère amie, que la date de ma lettre dissipera le petit mécontentement que vous pouvez avoir eu de la longueur de mon silence. Décidée à revenir à mes foyers, je me faisais scrupule de vous faire coûter treize sous uniquement pour vous dire que j'arrivais. A présent que j'ai tout Paris dans la tête, je vous en donnerai au moins pour votre argent. Je n'y ai passé que huit jours, mais j'y ai assez bien employé mon temps. J'étais logé tout près du palais Directorial, j'avais quatre petits appartements pour un écu par jour. Je n'ai point vu l'Opéra parce que le gouvernement ne donnant point de fonds pour faire aller la chose, les rétributions ordinaires n'étaient pas suffisantes. Mais j'ai entendu le célèbre Lays, premier chanteur de France, voire même de l'Europe, au dire de plusieurs. J'ai soupé avec lui chez le citoyen Guermeur Royon qui est dans ce moment en passe très brillante et nous a comblé d'honnêtetés à notre passage à Paris. J'ai vu la Comédie française et les acteurs les plus vantés. Les Italiens et le théâtre Feydeau dont la musique m'a paru la plus délicieuse de toutes. J'ai été en société particulière à un concert charmant,

1. Je crois devoir ajouter, à cette place, la lettre, écrite Mme de Gourio, où l'auteur rend compte de son voyage avec quelques détails.

Digitized by Google

Charles y a vu une petite fille de neuf ans et une de onze, jouer un duo de forte et réunir tous les suffrages; l'enthousiasme, qu'elles m'ont inspiré, a fait naître le quatrain suivant :

Tout subit des métamorphoses;
Vous le prouvez, gentilles virtuoses;
Sous vos traits le dieu du talent,
Comme l'amour est un enfant.

J'ai visité les luthiers, entre autres le fameux Erard, et j'ai touché dans ses magasins un forte de quatre-vingts louis à double mécanique; les moindres sont de trente-six louis et j'ai promis à Charles que s'il devient habile et moi riche, il en aura un. Nous avons passé la vie avec Monticourt, les deux amis se sont régalés du plaisir d'être ensemble. Je lui ai dit que vous destiniez une de vos filles à son fils; puisqu'elle veut bien me faire cet honneur et penser à moi, j'espère qu'elle voudra bien permettre que je lui offre mes respectueux hommages. J'ai dit que je m'en chargerai. J'ai ajouté que vous croyez que la Fanchon était sa maîtresse, il en a ri comme un fou et promet cependant de vous quereller un peu sur la mauvaise opinion que vous avez de ses mœurs. Notez que la Fanchon ressemble beaucoup à ma gavache de Perrine, que vous avez connue chez moi ; c'était autrefois sa cuisinière, elle lui est très attachée et lave son linge pour lui épargner le blanchissage qui est très cher.

Enfin, ma chère amie, j'ai vu Bernardin de Saint-Pierre qui m'a parfaitement accueillie. Je l'ai prié de me présenter à son épouse; d'après ce qu'on nous en avait dit, j'ai cru trouver une élégante achevée. J'ai

Digitized by Google

vu avec autant de surprise que de plaisir, une jeune femme simple, modeste, sans parure, tenant sur les bras un petit garçon qu'elle nourrit et qui se nomme Paul, ayant à ses côtés une petite fille qui travaillait près d'elle et qu'on nomme Virginie. Ce tableau intéressant est un de ceux qui m'a fait le plus de plaisir à Paris. M. de Saint-Pierre m'a dit que sa femme était *la couronne de ses cheveux blancs*, ce qui me persuade qu'elle le rend aussi heureux que le désiraient ses amis. Il m'a embrassée en recevant mes adieux et m'a témoigné beaucoup de regret de la distance qui nous séparait. Il a aussi embrassé Charles, et l'a félicité de trouver dans sa mère une institutrice et une amie.

Nous avons vu les éléphants, les lions, les ours blancs, le Jardin des Plantes, le cabinet d'histoire naturelle de la république et celui qui a été pris au stathouder, où tout a fraîcheur et vie.

Je n'ai acheté à Paris qu'une petite perruque ronde, quelques livres et de la musique et je suis revenue chez moi légère comme une plume. Ah! que les voyages coûtent, sans compter la fatigue, surtout dans ma position.

Enfin, ma chère amie, j'ai revu mon enfant, ma maison, mes bois, mes champs, mon âne et Mustapha et je ne saurais vous dire à présent quel prix j'attache à la tranquillité de mon champêtre asile. Nos parents nous ont témoigné les plus vifs regrets et je leur ai donné, en les quittant, des larmes sincères. Mais le moyen de passer là l'hiver, au risque d'accoucher en route au mois de mars ou d'avril. Ils m'ont bien engagée à y rester faire mes couches, mais avec le projet et le désir de nourrir, cela n'était pas

Digitized by Google

praticable et puis, mon Antoine me tenait trop au cœur, je me faisais mille horribles dragons à son sujet; à propos de dragons, j'ai vu, en passant Vitré, la tour de Sévigné et la maison qu'occupait notre amie; j'ai souvent songé à elle en courant Paris, à Notre-Dame, à Saint-Sulpice, à Versailles, à l'hôtel Longueville, où est logé Monticourt et où vous savez qu'elle allait souvent.

J'espère que vous êtes aussi de retour dans vos foyers et revenue de toutes les noces.

Je suis charmée que ma chère Elisa soit bien rétablie; malgré son air de force, elle est délicate et doit se ménager, surtout être bien libre.

Charles s'est fortifié dans le voyage, il s'est amusé partout et de tout, et à présent il s'amuse avec son frère, le chien, le chat et les canards. Au fait, il est à cet égard d'un heureux caractère et tout me fait présager qu'il aura notre philosophie et qu'il préférera les jouissances de la nature à tous les plaisirs factices. Votre dernier couplet est charmant et a été trouvé tel par les Parisiens à qui je l'ai chanté.

Continuez, ce serait dommage de ne vous pas laisser aller à la douce impulsion qui vous porte à faire des vers, voilà surtout votre saison favorite. Je ne sais faire qu'un ouvrage à la fois et, quand je travaille à la construction physique d'un enfant, je suis d'ailleurs bête comme une oie.

Mille amitiés de notre part à tous, à votre mari et aux chers enfants, fille et garçon.

Ecrivez-moi une longue lettre. J'ai reçu le rouleau de papier, je prierai Bouteiller de vous en faire compter le montant. Vous avez reçu la mort de votre filleule Sophie, son père et sa mère sont inconsolables.

Digitized by Google

Pour elle, rien ne pouvait être mieux, mais je conçois que la nature est la plus forte en pareille circonstance, et j'ai bien pitié d'une mère qui pleure son enfant.

Adieu, ma chère amie, quoique vous disiez que *d'amitié vous avez connu la chimère,* j'aime à croire que vous ne m'avez pas comprise là-dedans. Sans quoi, je trouverais votre couplet détestable. Je vous embrasse de tout mon cœur, en attendant que vous vous expliquiez.

Lettre CLIII

Au Séquer, ce 23 novembre 98.

Ma santé est meilleure, mon cher cousin ; je n'ai pas été purgée, mais j'ai repris le régime du docteur Sangrado, c'est-à-dire que je ne bois que de l'eau, absolument comme je le faisais en Picardie. J'avais repris l'usage du vin à Paris, redoutant l'effet des eaux de la Seine ; je l'ai continué en route, par la raison qu'on ne sait pas quelle eau on boit dans les auberges. A mon arrivée, j'ai cru que je pouvais continuer, mais pas du tout, les aliments m'aigrissaient *(mot de terroir)*, d'où s'en suivaient les maux de cœur, d'estomac et les vomissements ; les uns et les autres ont cédé à l'eau pure.

Je sens cependant qu'elle me vaudrait encore mieux si je la puisais dans le Léthé ; elle opérerait à la fois sur le moral et le physique ; j'oublierais, le matin, le chagrin et les inquiétudes de la veille, et je ne souffrirais pas d'avance des peines dont je suis menacée pour le lendemain.

Digitized by Google

Le projet de décret concernant les prêtres n'est pas tranquillisant pour toutes les familles; les inquiétudes, que quelques personnes ont eues déjà, avaient devancé la vive discussion dont vous me parlez. Cela paraissait mesure particulière, causée peut-être par des motifs particuliers. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a eu ordre de séquestrer, et puis suspension dudit ordre. Mais tout cela vous tient le *bec dans l'eau*, et, quoique l'eau me fasse du bien, ce n'est pas de cette manière.

Le plaisir d'embrasser mon cher nourrisson a été bien troublé par la méchante nouvelle que j'apportais de Quimper. Quoiqu'il en soit, j'ai voulu le mettre en culottes; j'ai pris un tailleur de campagne à six sous par jour, et, des vieilles guenilles de son frère, j'ai paré le petit poupon, qui est tout fier de sa métamorphose et ne la déshonore point.

J'avais entendu parler du mariage de Mlle Faydeau par Keriner, qui a passé quelques jours au Pont-Labbé; je ne connais ni le monsieur ni la demoiselle, mais je leur souhaite bonheur, joie et santé, et de jolis enfants, s'ils en désirent, comme il est à croire.

Charles a repris les études que le voyage nous avait fait négliger, moi la quenouille que j'avais abandonnée depuis longtemps, et les heures nous passent plus vite encore qu'à Paris; il est vrai que nous en donnons quelques-unes à la lecture. Je me délecte surtout avec les fables du duc de Nivernais, que je trouve charmantes. En les lisant, je me suis dit : Pourquoi ne puis-je pas lire ceci avec Kergus, mon plaisir doublerait, en supposant toutefois qu'il y trouvât le sien, mais.....

Digitized by Google

Je suis fort aise que Rosbo ait rejoint sa corvette. Mes malles me sont aussi venues joindre et n'ont éprouvé nul accident. Remerciez pour moi Fortuné, à la première occasion, des soins qu'il a pris dans cette affaire. Je n'ai vu encore aucune de mes cousines Keriner ; il est vrai que je n'ose pas leur faire de vives instances dans cette morte saison. Il n'appartient qu'aux mères de famille de se plaire à la campagne dans les mois brumaire et frimaire ; entourées de leurs enfants, c'est toujours le printemps pour elles.

Quimper reprend ; le spectacle de société est r'ouvert, et il s'en suivra bientôt des redoutes et des bals particuliers, où vous vous imaginez bien que je ne me propose pas de danser. Quels sont donc les écorcheurs de trios qui vous ont déchiré les oreilles ? Je croyais qu'il n'y avait ni bons ni mauvais musiciens dans votre ville.

Mon mari et mon fils vous font mille amitiés. Antoine voulait vous écrire absolument, mais comme j'ai pensé que son style vous intéresserait peu, je l'ai prié de remettre à un autre jour. Il est fort content de son petit talent, néanmoins, car il m'a demandé à mon retour : « Eh bien ! comment avez-vous trouvé les lettres que je vous ai écrites, n'étaient-elles pas jolies ? »

Adieu, mon cher cousin, on m'annonce Mlle Toulgoet et je vous quitte sans vous embrasser. Je suis aussi fière que vous. Mes compliments et amitiés chez Mme Rosbo et Fanchonnette.

Digitized by Google

Lettre CLIV

14 décembre 1798.

Non, mon cher cousin, Antoine n'est pas dégoûté de ses culottes, et je le trouve beaucoup plus leste que dans ses cotillons. Cela l'engage d'ailleurs à apprendre le français pour avoir l'air tout à fait bourgeois. Cependant, dit-il, si j'avais des culottes de paysan, je pourrais toujours parler breton. Il ne paraît pas avoir pour s'instruire la même répugnance que Charles marquait à son âge et même encore à présent. J'ai apporté de Paris le jeu zoologique, annoncé dans *Le Courrier des enfants*, et Antoine le connaît déjà parfaitement bien et nomme chaque figure, au nombre de cinquante-deux, sans se tromper. Tous les soirs il s'en amuse et prend les plus grandes précautions pour ne pas le gâter.

Tandis qu'il prend, sans s'en douter, sa leçon d'histoire naturelle, je donne à Louis-Charles une longue leçon de forte, pour tâcher de lui faire réparer le temps perdu. Depuis le retour de nos effets, il a déchiffré et s'est mis passablement dans les doigts deux sonates à quatre mains, l'une de Nicolaï et l'autre de Kosclucк. Mlle Toulgoët, qui a passé une quinzaine ici, m'a procuré la connaissance d'un nouvel ouvrage intitulé : *Principe général du doigté*, avec des instructions sur la manière de se poser au forte, de tenir la main, etc. Toute espèce de passage y est chiffré, tant pour la main droite que pour la main gauche ; il m'a paru excellent pour former un élève

Digitized by Google

et même très utile à ceux qui seraient déjà avancés.

Aussi, quoiqu'il coûte un louis, je n'ai pas balancé à le demander, et j'espère en tirer parti pour Charles et même un peu pour moi. Je verrai avec plaisir les sonates de Steibelt, et je vous remercie d'avance, mon cher cousin, du cadeau que vous voulez bien nous faire. Je suis enchantée, je vous l'avoue, que ce genre de pièce soit adopté. Cela supplée à l'accompagnement de violon, qu'on est souvent dans l'impossibilité de se procurer; témoins nous autres pauvres campagnards, et cependant il me paraît difficile de former exactement l'oreille, si l'on n'est point accompagné d'aucune manière. D'ailleurs, c'est un petit concert dont les acteurs sont aisément rassemblés, quand la mère et le fils s'en mêlent. Malgré la peine que j'ai à rendre Charles musicien, j'espère cependant qu'il y mordra, il ne manque ni de doigts, ni d'oreille, mais de tête absolument. C'est la légèreté même que ce pauvre Charles. Quelquefois je m'en afflige jusqu'à répandre des larmes; je me figure que, quand il sera maître de lui-même, il négligera tout et perdra le fruit des peines que je me suis données pour lui.

L'écriture, pour laquelle il annonçait de si bonnes dispositions, ne va pas mieux que le reste. Il lit, mais superficiellement et sans suite. Ce dont il ne se lasse jamais, c'est du jeu et du repos absolu. Il est généreux, sensible et aimant, voilà tout ce que je vois de mieux dans mon fils. Si j'osais en croire les apparences, Antoine sera tout différent; il a du sang-froid, il est réfléchi, régulier, aime à se lever matin et à faire à peu près aux mêmes heures tout ce qu'il a à faire, dit ses prières matin et soir, et me demande

Digitized by Google

déjà à dire sa leçon. Il n'a pas le cœur de Charles, qui donne volontiers tout ce qu'il a. Quand on lui apporte sa soupe et que je lui en demande, il me répond qu'il n'a pas le temps et avale tout, à moins que son petit estomac soit rempli ; alors, il abandonne le reste.

L'autre jour je mangeai à mon tour une soupe au lait, il m'en demanda et je lui fis observer qu'il n'était guère généreux, et que je voulais faire comme lui. — Oh ! bien, dit-il, ne m'en donnez pas, mais voici une cuillère, nous allons manger tous deux dans la même écuelle. Il n'est jamais embarrassé, comme vous voyez. Son petit jabotage nous divertit beaucoup, car il est plein de bon sens, et vous savez le cas que j'en fais.

Je devrais vous demander pardon, mon cher cousin, de toute cette rapsodie maternelle, mais chacun parle de son métier; si j'étais un peu femme du monde, je vous entretiendrais plus agréablement. Comme ici je ne puis être absolument que mère et que je travaille autant qu'il est possible à n'être plus que cela, il faut vous attendre à me voir traiter souvent le même chapitre. Je puis cependant vous parler jardinage; je viens de faire faire enfin un carré de choux et une planche d'oseille, et nous replantons notre allée de hêtres. dont il a péri vingt-sept plants sur quarante-quatre. Puissions-nous être plus heureux cette année!

Je suis bien touchée de la mort du petit de Gras par rapport à ses parents surtout et aux risques que court sa mère. Je soupçonne que c'est la petite vérole qui l'a enlevé, puisque vous ne me parlez point du genre de sa maladie Je désirerais que Mme Lé-

Digitized by Google

vêque se fixât à Hennebond, ce serait une agréable ressource pour vous, car, comme il n'y a pas quinze ans qu'elle a cessé de toucher du forte, je suis persuadée qu'elle en tire toujours un parti agréable. Rappelez-moi à son souvenir quand vous en aurez l'occasion.

J'ai vu hier avec plaisir que M. Lavalette est hors du temple. Il faut faire une fin, comme on dit vulgairement, et c'est peut-être ce qui a déterminé Mlle B*** à épouser M. K***. Quant à moi, je crois qu'elle sera heureuse; j'ai toujours entendu dire du bien de ce jeune homme. Les établissements les plus brillants ne sont pas toujours ceux où le bonheur est le plus commun.

Les Fables de Nivernais m'appartiennent; je les ai achetées tout fraîchement sorties des presses de Didot, aussi me coûtent-elles trois bons écus; il y en a deux volumes in-18 brochés, papier vélin si vous voulez. J'eusse aimé autant une édition plus commune, mais il n'y avait que celle-là. Vous croyez donc, mon cher cousin, que nous pourrons les lire quelque jour ensemble? Non, vous ne le croyez pas, vous vous plaisez à me bercer d'une espérance mensongère, qui me ferait plus de mal que vous ne pensez, si je m'y livrais aussi facilement que par le passé.

Laissez-moi me persuader de plus en plus que vous avez autant de peine à quitter vos pénates que j'en trouve peu à abandonner les miens, pour me rendre auprès de vous, que vous vous passez aussi facilement de moi que je trouve de difficultés, de peines et d'ennuis à supporter votre absence. Cet antidote n'est pas sans amertume, mais il est salu-

Digitized by Google

taire, et c'est celui qui a rendu à mon cœur le plus de calme, seul bien où j'aspire désormais. J'ai aussi beaucoup d'obligation à un mot de Brantôme, que je trouve excellent pour ma situation. Si vous étiez absolument curieux de le savoir, parlez, mon cher cousin, et je vous satisferai.

Mon mari et mes enfants vous font caresses et amitiés sans nombre. Moi, j'adresse toutes mes tendresses à votre petit chien.

Lettre CLV

13 janvier 99.

Quelque prudent que je vous connaisse, mon cher cousin, je n'ai pas été sans inquiétude pour vos bras et vos jambes dans ces temps de glace, en songeant à votre rue des Lombards et même celle où est située votre maison. Il y a eu bien des chutes cruelles à Quimper, Pontcroix et environs; pour les éviter, j'ai gardé une exacte retraite; mais si j'ai conservé mes membres, j'ai trop senti d'ailleurs les mauvais effets du défaut d'exercice, car depuis trois semaines, je suis plus que jamais tourmentée de la bile et il s'y est joint un gros rhume, avec fièvre et migraine. Je me suis purgée hier et je me trouve assez bien aujourd'hui.

Je profite de ce mieux pour vous écrire. Jusqu'à présent je me suis servie d'un secrétaire; causer avec vous me semble un délassement plutôt qu'une application. Vous me demandez d'ailleurs le portrait

Digitized by Google

d'Antoine et je ne veux pas qu'une autre main le dessine : Mon enfant a le visage rond, le front grand, les yeux bruns de moyenne grandeur, mais pleins de vivacité et d'expression, le nez assez bien, la bouche petite et gracieuse, le teint un peu bruni par l'impression de l'air, auquel il est toujours exposé ; mais il a deux joues que je ne puis comparer qu'à deux pêches vermeilles. Ses cheveux ont encore le blond de la première enfance, mais ils brunissent ; ses soucils sont bien arqués. Il a des bras et des jambes qui annoncent une complexion robuste. En général, mon cher cousin, Antoine n'a peut-être aucun trait qu'on puisse citer en détail, mais son ensemble est tout joli ; il a vraiment ce qu'on appelle *les charmes de l'enfance.*

Si j'étais la seule à le trouver, je me défierais de mon jugement, mais tous les étrangers le citent comme un charmant enfant. Son moral aimable y contribue, j'en suis bien certaine. Il a déjà assez d'intelligence pour entendre avec intérêt les histoires de Berquin, que je traduis dans son idiôme le mieux qu'il est possible. La petite pièce de Jonas ou du petit joueur de violon, dont j'ai fait un conte, l'amuse beaucoup. La première fois qu'il l'entendit, à l'endroit où le méchant Charles se jette sur Jonas pour le battre et emporter son argent, il pleura et il me fallut adoucir beaucoup la scène. Quand j'eus achevé, je lui demandai. — Eh bien, quand je serai vieille me gagneras-tu du pain aussi ? — Oui, dit-il, (avec un souris malin), mais *Charles cassera mon violon.* Vous jugez si la répartie me fit rire.

Cependant, comme s'il eût été fâché de l'épigramme qu'il avait lancée contre son frère, quand je lui re-

Digitized by Google

dis ce même conte une seconde fois, il me dit : — Charles du conte est méchant, mais Charles du manoir ne l'est pas; il est bon enfant. Il a eu pour étrennes un petit ménage, tel que celui dont vous aviez fait cadeau à mon aîné, mais, loin de le rompre comme lui à coups de marteau, il le soigne, n'en joue jamais que le soir à la chandelle et se fait un plaisir de le montrer à tous ceux qui nous viennent.

S'il a envie de faire quelque chose, il demande avis auparavant. L'autre jour il voulait *écorcher la table* et me demanda mon agrément. Je lui dis que s'il écorchait la table elle diminuerait de force, pourrirait bientôt, et que nous serions contraints de manger sur la terre, ce qui n'était ni propre ni commode. Il se contenta de cela et il n'en a pas été question depuis. Charles rend justice à la raison et aux bonnes petites qualités de son frère, et il convient qu'il est déjà plus raisonnable que lui. — Maman, me disait-il, Antoine a tout plein d'esprit; l'autre jour je faisais des singeries et des arlequinades et le petit bonhomme me dit : « *Vous êtes Fanchic.* » Or, vous saurez, mon cher cousin, que ce Fanchic est un espèce de fou qui servait de manœuvre ici pendant la bâtisse. Vous conviendrez que l'application n'était pas mauvaise. Charles, loin de s'en fâcher, s'en amusa beaucoup, ce qui prouve aussi qu'il n'est pas un sot.

Je suis persuadée que son petit frère contribuera à le corriger de ses défauts et qu'un lazzi d'Antoine aura plus d'effet que dix réprimandes de ma part. Vous voyez que je profite, en long et en large, de la carte blanche que vous m'avez donnée pour vous parler de mes enfants. Je veux à présent vous dire

Digitized by Google

ce que je sais de la dame, tombée chez M. Lestrediaga et avec laquelle j'ai dîné chez lui. Il paraît certain que son enfant appartient à l'aîné Lestrediaga et le bonhomme ne paraît avoir aucun doute sur l'article ; mais pour le mariage, hélas, cela n'est nullement prouvé. Elle est de Flandre et non de Normandie, elle espérait faire reconnaître ou adopter son fils, mais on l'a accueillie de manière à détruire cette agréable illusion. Mme Lestrediaga qui, dit-on, l'avait engagée à venir, s'est trouvée absente à son arrivée et ne paraît pas disposée à revenir avant qu'elle reparte. Elle est actuellement en pension à Quimper avec son fils, chez un médecin, où on croit qu'elle attendra une saison plus favorable pour se remettre en route.

Je ne vous ai point parlé de cela, mon cher cousin, parce que, lorsque je vous écris, il est rare que je sorte de l'étroite enceinte de mon ermitage, et même le plus souvent du fond de mon cœur. Il est cependant un incident dont je veux vous faire part . c'est un remboursement de 9,000 fr. qu'on veut nous faire et pour lequel on nous propose galamment de nous retenir 1,500 fr. Je ne sais trop comment nous nous en tirerons, car la circonstance est embarrassante et, au cas que nous ayions notre argent, il faut le replacer, et où? et comment? C'est là-dessus que je vous demande conseil et si vous n'auriez pas connaissance de quelques collocations avantageuses, que le hasard pourrait vous faire rencontrer. Ici je ne vois dans ce moment rien de bon à faire. J'ai appris encore qu'un de mes amis, qui est aussi le vôtre, court le risque d'une banqueroute de 600 fr., ce qui est pour lui la fortune de toute une année. Cette in-

Digitized by Google

quiétude n'a pas peu contribué à me mettre la bile en mouvement, par le vif intérêt que je prends à cette personne.

Je ne connais point *les Voyages d'Anténor* ni *les Mémoires de Stéphanie;* j'ai écrit à Angélique pour la prier de me les chercher, si quelqu'un les a à Quimper. J'ai grand besoin de distraction, étant forcée de garder une solitude absolue; pour raccourcir nos soirées, nous avons épuisé une centaine de vieux *Mercures* et deviné toutes les énigmes et logogriphes. Charles s'amuse beaucoup de ce petit jeu; mon bon mari a la complaisance de s'y joindre aussi, et, quoiqu'il n'ait pas l'imagination vive, il nous tire quelquefois d'embarras. Le bon sens supplée à mille autres qualités, et je n'en connais aucune qui en tienne lieu. Il emploie aussi une grande partie de son temps à me donner des soins et à faire mes tisanes; c'est un excellent infirmier.

Vous êtes chiche d'éloges, mon cher cousin, dans votre pays; comment, vous trouvez une des demoiselles Duhaffond *assez bien?* Nous les trouvons toutes deux charmantes; la maman est, comme vous dites, fort gaie et fort aimable.

Offrez, je vous prie, nos vœux, compliments et amitiés à toute la famille Rosbo et aux Restinois. Vous savez que j'ai pour le bonhomme une certaine affection. Mon mari, mes enfants et Mlle Marhallach vous font aussi leurs compliments de bonne année, dans la même étendue que le vôtre pour eux, et *pas au-delà.* Adieu, mon cher cousin, j'ai tort de vous en écrire si long. C'est une débauche, dont je crains de me ressentir.

Digitized by Google

Lettre CLVI

28 janvier (v. s.).

J'ai reçu, mon cher cousin, les sonates de Steibelt, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je les ai essayées sur-le-champ et j'ai vu que cela n'était pas au-dessus de nos forces. Votre petit bout de lettre est bien bref et je ne pense pas que ce soit là toute votre réponse à mon in-folio. Quoiqu'il en soit, je vous envoie, en attendant de votre part une plus ample missive, un petit extrait de lettre, pour vous dire que vous aviez bien deviné au sujet [1] de l'ami pour qui la chose égarée suffisait *pendant un an*, avec les autres petits moyens qu'il a, pour être sans inquiétude sur son compte. J'en ai de plus vives encore sur le sujet dont je vous ai entretenu depuis mon retour. On ne cesse de me dire que je risque de perdre non-seulement la moitié, mais le tout.

Cependant, comme il n'y a point de mesures générales et que ceux qui sont dans le même cas restent en place, je ne bouge pas et je m'abandonne à la Providence, car, après avoir tourné et retourné la chose sous toutes les faces, je ne vois pas que le plus prudent et le plus éclairé puisse me donner là-dessus un conseil salutaire. C'est avec ces petites pilules amères que je nourris l'enfant que je porte,

1. Dans cette phrase entortillée de *pour*, il s'agit sans doute de son frère, toujours émigré.

Digitized by Google

aussi je doute qu'il puisse avoir la gaieté d'Antoine.

Le remboursement dont je vous ai parlé n'est pas fait, on m'assure que je serai payée, mais je ne tiens rien encore. J'ai reçu de Mlle Keriner aînée une lettre mélancolique, à laquelle j'ai fait une réponse toute chrétienne, car je ne connais que la religion qui console efficacement. J'espère qu'elle me viendra ce carême pour m'aider à faire mon petit trousseau. Ses deux sœurs s'amusent à la ville.

Vous savez sûrement le mariage de Julie Boisjoffray avec Valentin [1]? On en parle diversement comme de tout ce qui se passe sur la scène du monde. Moi qui chéris les arts, je ne saurais désapprouver l'alliance que l'on fait avec eux; d'ailleurs Valentin est bon garçon, il a de l'esprit et de la gaieté; et puis la disette d'hommes, et puis, comme disait le bon et saint homme Gorgen : si la fille aussi ne veut pas mourir v. et m. Enfin, mon cher cousin, vous me voyez d'humeur très accommodante, et cependant on ne me priera pas de la noce.

Je vous quitte pour aller faire mon petit concert avec Charles. J'ai couru après M. Gardie, mais je suis arrivée trop tard, il était parti, je vous eusse écrit plus longuement par lui. Faites-leur mes civilités.

1. Peintre de quelque renom.

Digitized by Google

Lettre CLVII

5 mars.

J'ai reçu votre dernière lettre à Quimper, mon cher cousin, où j'ai passé douze jours, tant pour acheter mes maillots que mes petites provisions de carême; et puis pour voir si j'aurai en définitive mes 9,000 fr.; on m'a dit que oui, que l'acquéreur qui a acheté la terre sur laquelle ma créance est hypothéquée ne pouvait exiger aucune remise. On m'a fait voir le contrat, sur lequel nous sommes portés pour la somme entière; et d'ailleurs nous sommes aussi plantés au *Bureau des antipodes*. Tout cela, dit-on, fait des sûretés merveilleuses, Dieu le veuille; en attendant, il faut dormir tranquille et accoucher heureusement, si c'est possible.

Voilà ce qui m'occupe le plus à présent et j'ai depuis mon retour la douce Pétronille, qui m'aide à faire ma layette. Charles a été du voyage et s'est distingué sur le forte-piano; il est certain qu'il a fait des progrès cet hiver, il a appris lui-même la première sonate de Steibelt et en joue trois autres plus difficiles fort joliment; il a d'ailleurs pris du maintien depuis son voyage. Il a plu généralement. Ces petits succès l'encourageront, j'espère; il a envie de plaire et quand son petit amour-propre, est intéressé, il sait fort bien tirer parti de ses petits moyens.

Le cher Antoine s'est, au contraire, un peu gâté, il est plus volontaire et ne veut plus dire ni A ni B; mais il est si gai, si drôle, si caressant, qu'il in-

Digitized by Google

vite naturellement à lui passer bien des choses, et puis il n'a que trois ans. Depuis mon retour, j'ai eu des maux de dents violents, des vomissements, etc. Somme toute, je suis assez constamment malade sur cette grossesse; j'en attends le terme avec impatience et effroi en même temps, car je n'ai pas eu le loisir d'oublier, comme la première fois, tout le mal que cela fait.

J'ai vu à un bal où j'ai été à Quimper, M. et Mme Valentin, qui paraissent fort contents l'un de l'autre. J'ai déjeuné, dîné et soupé chez tout le monde, entre autres chez Mme B***, qui a un forte d'Erard, très bon. Charles en a senti tout l'agrément et en aurait bien joué toute la nuit. La dame m'a prêté de la musique et des romans, mais rien ne s'appelle *Anténor*, ni les *Mémoires de Stéphanie Bourbon Conti*. Ce sont ces derniers, que j'avais prié Angélique de me procurer, je ne lui ai pas parlé du premier.

Si je suis étourdie pour moi, mon cher cousin, je suis quelquefois prudente pour les autres. Charles a une ébullition assez forte, mais sans fièvre jusqu'à présent. Du bouillon gras, des rafraîchissants et liberté plénière de faire ce qu'il voudra, voilà le régime que je lui fais observer; cela me donne aussi plus de temps pour ma layette.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Mme Rosbo et d'Emilie, et recevez les hommages et amitiés de tout ce qui m'environne. Nous avons vendu nos froments de l'année 10 fr., mesure de grêve, nos avoines vieilles et nouvelles, 4 fr. Pour le seigle, on n'en offre rien du tout. Le tremblement de terre ne nous a pas réveillés.

Digitized by Google

Lettre CLVIII

9 mai 99.

Je me flatte, mon cher cousin, que vous attendez avec une certaine impatience le moment de recevoir une lettre de ma main. Aussi bien, mon secrétaire est hors d'état de me rendre service. Il a eu la fièvre et des vomissements de bile considérables; il est mieux cependant et j'espère qu'après quelques traitements il en sera quitte. Mlle Dumarhallach a été aussi fort malade, la nourrice sèche de mes enfants est encore fort indisposée; enfin, mon cher cousin, depuis mes couches, toute la maison a été malade; ce qui a beaucoup contribué à retarder ma convalescence, l'inquiétude ayant ajouté à l'agitation de mes nerfs, qui ont été fortement ébranlés cette fois.

Ma couche a été prompte et heureuse et j'ai moins de peine à nourrir. Ma fille est forte, grande et maigre. Elle a aussi les misères de son âge, tranchées, pauperole, etc. Quoiqu'il en soit, j'espère la conserver et vous la faire connaître un jour.

Je suis très flattée de la satisfaction que me témoigne Mme Rosbo de me voir une fille et de la persuasion où vous êtes, l'un et l'autre, que j'en dois faire une charmante élève. Je ferai de mon mieux, mais depuis que j'ai ébauché une éducation, je sens toute la difficulté de l'entreprise et je me méfie de mes moyens. Le charmant Antoine, ce petit modèle de perfection, est devenu méchant comme un lutin, de-

Digitized by Google

puis la naissance de sa sœur et je serai obligée de prendre avec lui mon vert bonnet. Il est toujours joli comme un enfant de l'Albane et il a des reparties charmantes.

Ma fille a de grands yeux bleus, mais du reste on ne peut savoir ce qu'elle sera. Je lui ai déjà adressé des couplets en pot-pourri dont je vous envoie la première édition. Vous savez que je comptais encore trois semaines; aussi tout n'était-il pas prêt et je fus obligée, déjà en peine, de bâcler à la hâte la coête (*mot de terroir*) de son berceau :

1

Air : *Du haut en bas.*

En impromptu,
Je t'ai fait, gentille Marie,
En impromptu,
A peine s'en est-on aperçu.
Puisses-tu, si l'on te marie,
Agir ainsi, fille chérie,
En impromptu.

2

Comme on ne t'attendait pas,
Pour voiler tes doux appas,
Nous n'avions qu'une serviette
Turlurette, etc.
Grâce à ma prévoyance,
Ton lit du moins se trouva;
Ta maman dans la souffrance
De ses mains le prépara.
Et lon lan la laderinette.

Digitized by Google

3

Air : *Quelle est aimable, mon Hortense.*

De cette chance inattendue,
Ton papa, d'abord stupéfait,
Dès le matin va dans la rue
A chacun raconter le fait.
Dans ses yeux, où le plaisir brille,
On devine en le voyant
Que d'une fillette gentille
L'hymen lui faisait présent.

4

Air de M. de Kergus pour le couplet d'Antoine.

De ta famille tout entière
Ta naissance a comblé les vœux.
De l'amitié la plus sincère
Tes frères t'assurent tous deux.
D'un sentiment de bienveillance
Chacun pour toi semble porté ;
Aimable enfant, j'ai l'espérance
Qu'un jour il sera mérité.

Je me flatte, mon cher cousin, de faire quelque jour d'autres couplets à ma fille. En attendant, ceux-ci sont fort bons pour le cas qu'elle en fait. J'ai reçu votre lettre du 9 germinal, on l'avait envoyée au port *liberté* (*Port-Louis*), d'où elle m'est revenue avec un mois de date. Mille choses honnêtes à Mme Rosbo. Tous les miens vous font mille amitiés; pour me prouver la vôtre, ne tardez pas à me répondre.

Digitized by Google

Lettre CLIX

Au Séquer, 10 thermidor an VII.

L'obligeante inquiétude que vous me témoignez, mon cher cousin, mérite bien la célérité avec laquelle je vous réponds. Je n'ai plus de fièvre, mais je ne suis pas encore bien rétablie; mon pauvre estomac ne se remet point, je prends tous les jours un peu de quinquina avant de dîner, pour donner des forces à cet estomac détraqué et affaibli. Je n'en ressens pas encore un grand effet, mais j'en espère davantage quand j'y aurai joint quelques bains tièdes.

Ma petite Marie semble nourrie par sa bonne patronne, à qui je la recommande tous les jours; elle engraisse et se fortifie, bien que je ne lui donne à téter que quatre fois dans vingt-quatre heures et plus du tout la nuit. Depuis ma fièvre, on lui fait du gruau léger, qu'elle avale de la meilleure grâce du monde. J'ai heureusement une excellente bonne femme, qui la soigne avec zèle et intelligence. Elle commence à rire, à gazouiller et à sentir enfin qu'elle existe. Mon Antoine a eu une légère attaque de vers, j'ai cru que c'était la rougeole, elle nous approche de très près, les enfants du métayer l'ont, et elle est générale au Pont-Labbé.

Je me suis occupée à déchiffrer votre vieille musique, je la trouve d'un genre bien lamentable et propre à chanter les *requiem* que j'avais déjà dit pour le ressuscité Tregain. Je les reprends avec plaisir et, si

Digitized by Google

vous avez occasion de le voir, dites-lui que son petit ami Charles en a sauté de joie et de surprise; car c'est un miracle assez rare, cependant moins extraordinaire quand on connaît sa jolie femme, qui est réellement faite pour *ressusciter un mort.*

Je reviens à notre musique. Ne pensez-vous pas, mon cher cousin, que cet art charmant a bien gagné depuis nos respectables pères Rameau et Lulli; je trouve quelquefois dans mes vieilles musiques des morceaux de ces personnages célèbres et je trouve que cela ne me dit rien du tout, excepté cependant *Les Sauvages* de Rameau, que D'Alayrac, auteur moderne a bien su ramasser. Mondouville, par exemple, avait déjà bien rajeuni le genre, et je me rappelle, dans mon enfance, avoir fait mes délices de *Titon et l'Aurore.* Mon père avait cet opéra, mais je ne l'ai pas retrouvé et je le regrette beaucoup; il l'aura sans doute prêté à quelqu'un, qui aura oublié de le rendre.

Votre provision de serpolet est faite; comme on m'a recommandé l'exercice, et que je sens réellement en avoir besoin, j'ai envie d'aller vous l'apporter *à pied;* je me trouverai peut-être guérie au retour. Je suis fâchée des inquiétudes qu'on éprouve pour Mme Rosbo, il est cependant assez ordinaire de maigrir dans un commencement de grossesse.

Si elle veut suivre le régime que prescrit M. de Balexert, je suis certaine qu'elle s'en trouvera bien : un exercice doux, une nourriture saine, un sommeil de huit heures et pas plus prolongé, point de spiritueux, ne point se livrer aux fantaisies dépravées que l'on a quelquefois dans cet état, redouter tout mouvement violent d'une passion quelconque, ne s'occu-

Digitized by Google

per enfin que du trésor que l'on porte, se confier à la nature et à la Providence, *qui a la main heureuse* et qui fait accoucher dans un quart d'heure, et déposer un enfant plein de vie dans les bras d'un chirurgien mourant; comme il m'est arrivé, car mon pauvre accoucheur n'existe déjà plus. Il est mort d'une hydropisie, qui était déjà bien avancée, quand il vint m'apporter ses secours.

Je ne perdis ni la tête, ni le courage, ni la confiance en Dieu ; le pauvre homme tremblait, mais ma fermeté et ma gaieté le rassurèrent. Dites à Mme Rosbo que, si elle peut rire quand elle sera en peine, elle aura un petit poupon qui le lui rendra. Elle a une taille si avantageuse, elle est jeune, qu'a-t-elle à craindre? Rien, et j'ose répondre que tout ira bien cette fois.

Charles reçut hier une lettre charmante de son oncle de Salsogne; il y a quelque temps qu'on lui en adressait une de Brest, qui fut décachetée. La suscription portait : « Au Citoyen Pompery, fils aîné. » Comme l'existence d'Antoine (qui croît comme une violette sous son modeste feuillage) est presque ignorée, et que l'on sait que mon mari est fils unique, ce titre d'aîné fut apparemment suspect. La lettre était d'une jeune dame qui le remerciait de lui avoir appris que j'étais accouchée.

M. Kéréon attend apparemment la réponse de ses cohéritiers, car voici quelque temps qu'il ne m'a écrit. Sa femme, avec beaucoup de politesse, me fait une mine froide, mais son fils, de l'âge de Charles, vient faire de bonnes parties avec lui, Hier, ils se joignirent, et voilà qu'ils s'imaginent de jouer à la guerre. Charles a des troupes qu'il fait évoluer à toutes ses

Digitized by Google

heures de récréation, ce sont, ne vous déplaise, des capucins de cartes; il y en a une centaine, qui fut partagée entre nos deux héros. Chacun posa son armée sur une table et on proposa d'abattre les soldats avec des canettes (*mot de terroir, pour billes).* Comme je craignais qu'une canette lancée avec raideur ne rompît mes vitres, je proposai d'autres munitions et je m'offris de fournir des pois secs, ce qu'on accepta.

On tira d'abord à *mitraille*, et tous les pois furent dispersés en un instant. Je conseillai de ne jeter qu'un pois à la fois et je persuadai qu'il y avait plus d'adresse à abattre ainsi les personnages. Cela se fit et le jeu dura longtemps. Stanislas est plus adroit que Charles, mais mon fils convenait de si bonne foi de la supériorité de son ami, et conservait néanmoins dans ses revers tant de courage et de valeur, que je pris réellement un singulier plaisir à observer les divers mouvements de son âme.

Charles perdit, et cela fut d'autant plus malheureux que son artillerie était mieux montée que celle de son camarade, car, au plus fort du combat, il fit deux gros pets... Il en rougit, et *ne pouvait trouver la rime*. Moi, j'en ris encore de si bon cœur qu'à peine puis-je vous l'écrire. Si vous en riez aussi, mon cher cousin, mandez-le-moi au plus tôt, car cela fait grand bien de rire ainsi. Il y a du mérite à vous dérider, et l'on n'est pas sans talent, quand on vous fait rire. Dites-moi donc si j'ai eu cette gloire.

Digitized by Google

Lettre CLX

Au Séquer, ce 1er octobre (v. s.).

Je vous le dirai avec franchise, mon cher cousin, j'étais un peu piquée de ce que vous n'avez répondu à ma dernière lettre qu'après cinq semaines, et je me suis dit que je vous tiendrais aussi rigueur huit jours, au lieu de vous r'écrire sur-le-champ comme j'en avais la douce habitude. Avant la fin de ma pénitence, plus que de la vôtre, est survenu l'embarras de l'emprunt; je me suis occupée à faire ma déclaration et j'attendais à savoir ma taxe pour vous en faire part.

Mme Leclerc vint m'en apporter la nouvelle et me dit que j'y étais pour 500 fr. Le lendemain, arrivent Mme Gourio et sa fille, et, quelques jours après, Mme Guichard et sa fille, l'une et l'autre établies à Brest depuis trois ans. Une demoiselle de Quimper, que Mlle du Marhallach avait invitée, est venue aussi se joindre à cette société pour le Pardon de Treminou, de sorte que depuis près de trois semaines nous sommes douze à table, et ma maison se trouve pleine. Les uns couchent dans des lits et les autres par terre. Vous jugez qu'au milieu de ce tumulte et avec tous les embarras que les soins du ménage entraînent en pareille circonstance, je n'ai pas trouvé le moment de vous écrire et de vous rassurer sur le compte de Charles, qui jusqu'à présent est le seul qui ait eu la rougeole; il n'a pas été très malade et son indisposition n'a eu aucune suite fâcheuse. Ma

Digitized by Google

petite Marie n'est pas bien depuis quelques jours; je crois que c'est la dentition qui la tourmente. Vous ne me parlez point de votre emprunt. N'oubliez pas, mon cher cousin, que j'ai des fonds à vous, dont vous pouvez disposer quand il vous plaira. J'ai déjà payé le sixième de ma cote, j'espère y faire honneur et en acquitter tous les termes; l'ordre et l'économie donnent de grandes ressources. En général, les parents d'émigrés et les ci-devant ont été fortement taxés. Mlle Marhallach y est pour 800 fr.; elle a réclamé, mais néant à la requête, Les Kerveregain 1,500; les Livec autant; Lestrediaga 8,000 fr., mais il a obtenu une réduction de 3,000 fr., reste à cinq.

Je suis bien sensible au souvenir et à l'intérêt que me témoigne Mme Rosbo. Dites-lui que je m'occupais aussi d'elle et que je craignais pour sa santé, dans cette saison orageuse. Faites-lui, ainsi qu'à son Emilie, mille amitiés pour moi. Je suis fort aise que la grossesse de la bru prenne une bonne tournure.

Si vous voulez me répondre sans délai, je vous écrirai une grande lettre et vous conterai l'histoire du voyage de Keriner et de ses filles au Séquer; il y a du gai, du triste. Ma santé est assez bonne, mais je sens que j'ai besoin de calme et de tranquillité. Adieu.

Digitized by Google

Lettre CLXI

22 vendémiaire.

J'espère, mon cher cousin, que vous avez reçu ma petite lettre, quoiqu'elle ait été retardée par mon bon mari, qui, allant exprès au Pont-Labbé pour la donner au postillon, l'a gardée trois jours dans sa poche. Je profite de l'occasion d'une citoyenne de ce pays, qui va à Lorient, pour y faire passer votre serpolet; comme il y a des occasions journalières pour Hennebond, j'espère qu'il vous parviendra. Je désire que vous en preniez avec plaisir, en songeant à la main qui l'a cueilli.

Je vous ai promis quelques détails sur le voyage de Mlles Keriner : vous saurez donc que, s'il y a une ville de France où l'on fasse bien les perruques, tant pour femmes que pour hommes, c'est au Pont-Labbé. Keriner, enchanté de celle de Pétronille, en a commandé une pour lui et il a été décidé qu'il la viendrait chercher lui-même. En conséquence, le jour fixé pour la fête de la perruque, il est venu, accompagné de ses filles aînée et cadette, de Boisjaffray, Kerio, Homfrit, Kergüinos. J'avais fait venir la veille Pladis, pour mettre quelques cordes et refaire la partition du forte. Il avait son violon, Boisjaffray sa flûte, et pour la première fois, Charles a joué à *grand orchestre*, fort joliment à dire vrai.

J'ai pincé de la harpe, joué quelques duos avec Charles, nous avons dîné gaiement et mangé du melon, des figues et des pêches de tonton Lougraye,

Digitized by Google

qu'il m'avait aussi apportées fort à propos, la veille de ce beau jour. Ma bonne sœur Grégoire nous avait fait de délicieuses pâtisseries; le temps était beau, on a promené, tout allait à merveille. A six heures, chacun a remonté la bête chevaline, on s'en retournait prudemment, m'a-t-on assuré, et cependant Anne-Marie est tombée de cheval, s'est blessée à la tête et a poussé ce cri si ordinaire : « Ah ! mon Dieu ! »

A ce premier cri de douleur
Sa charmante et sensible sœur,
Avec une ardeur sans égale,
Se jette de son Bucéphale
Et laisse, en retirant son pied,
Sa chaussure dans l'étrier.

Bien vite au village voisin,
Elle accourt avec son cousin [1] ;
Mais, en vain l'anime son zèle,
Elle sent la douleur cruelle
D'une veine qui se foula,
Lorsque son pied se dégagea.

Et depuis un mois, mon cher cousin, Angélique clopine. Sa sœur a été remise bien plus vite. Voilà, moitié prose, moitié vers, l'histoire du malencontreux voyage. Si je vous eusse écrit il y a huit jours, je vous eusse dit que je me portais à merveille, mais en voilà trois où je souffre de la tête et de l'estomac. Ma fille est mieux, elle a bien souffert pour une seule dent qui lui est sortie; Mme Leclerc est bien malade; hier on envoya chercher pour elle un médecin

1. Kerio.

Digitized by Google

qui se trouve dans ce moment dans nos parages, près de M. Lestrédiaga, qui a été si malade qu'on l'avait fait mort. Mon mari le vit hier, il est mieux. Mme Bouteiller quitte Pont-Labbé tout à fait. Son mari a permuté de sa place d'enregistrateur contre une place de timbre, qui vaut moins, mais il est bien aise de se rapprocher de ses propriétés, et Flore de sa famille et de ses connaissances, cela est tout naturel. Ils ont une petite fille charmante de figure et de caractère.

Mon gros Antoine parle français et met des *x* partout. Rien de si drôle que son petit baragouin.

J'abrège, mon cher cousin, car

> En vain le cœur est de moitié
> Quand la tête est lasse d'écrire.

Mille choses à la famille Rosbo; je désire qu'un heureux hasard m'amène Fortuné; tous ici vous font mille compliments.

Lettre CLXII

13 brumaire.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher cousin, et je vous félicite de votre raisonnable taxe à l'emprunt; par comparaison, je ne me plains pas non plus de la mienne, et j'en ai déjà payé les deux sixièmes. Mlle Marhallach a réclamé sans succès, je crois déjà vous l'avoir dit. Quoiqu'il en soit, je vous

Digitized by Google

prie de croire que ce n'est pas pour rire que je vous ai dit que vous pouviez disposer du dépôt de 350 fr. que j'ai à vous et je les compterai tout ou en partie à Mme Kerveregain à votre première réquisition.

Je suis fort aise que le serpolet vous soit parvenu et que vous le trouviez meilleur que celui de Pontivy. Je ne vous enverrai jamais d'*empoison*, soyez-en sûr; tout au plus, j'aimerais à vous faire prendre une petite dose d'opium, pour vous endormir sur les affaires, les calculs, les règles de chiffres. Ces consultations de jurisprudence vous prennent bien du temps, temps qui serait mieux employé, selon moi, à rêver sentiment de temps à autre, article que vous négligez beaucoup et que je ne provoque plus, comme vous vous en apercevez peut-être.

Cependant, je tire parti de tout et j'ai savouré le petit compliment que vous me faites sur le *caractère* de mon *caractère*, etc. Vous vous êtes réduit au petit papier et je sais bien que ce n'est pas par économie, mais c'est que la tâche est plus tôt faite. Je vous observe, néanmoins, que, quoique vos lettres soient sans prix pour mon cœur, vous ne m'en donnez pas assez pour mon argent. Les lettres que vous m'écrivez me coûtent un sou de plus qu'à vous, et celle-ci m'en coûtera un autre avant de vous parvenir. Tâchez donc de ne pas me voler la douzaine de lignes de plus que me valait le grand papier. Peut-être avons-nous en cela des intérêts opposés et préféreriez-vous la demi-feuille de ma part? Dites, mon cher cousin, et je m'y résoudrai si je puis.

Toute ma compagnie est partie et je suis seule avec ma Pétronille; je ne m'ennuie pas, quoiqu'il pleuve et qu'il vente au point de ne pouvoir mettre

Digitized by Google

le nez dehors. Ma douce fille est déjà bien intéressante; elle donne la main, tire fort joliment sur ma perruque blonde, danse en mesure, rit aux éclats et montre deux dents qui lui ont causé du mal et à moi de l'inquiétude. Antoine est gentil à son ordinaire, il raisonne toujours en garçon de bon sens, il n'annonce aucun goût ni aucune disposition pour la musique et ne chante jamais. Il est possible que la nature n'ait rien fait pour lui de ce côté-là; mais j'en serai facilement consolée. Il a bon esprit et bon cœur. Il y a quelque temps qu'on lui demandait : Lequel aimes-tu mieux, le sucre ou maman ? — J'aime mieux le sucre. La petite Charlotte Gourio, qui a cinq ans et demi (*car cette fois ce n'était pas Elisa*), reprit : — J'aime mieux maman. — Et moi le sucre, dit-il, sans se déconcerter. Toute la société en rit; moi, j'embrassai mon fils et lui dis : — Sois toujours franc.

Quelques jours après, je renouvelai la question; il me répondit avec un sourire fin où se mêlait cependant une expression de sensibilité : — J'aime maman et puis le sucre. L'autre jour, il me disait : — Quand vous et papa serez vieux, j'ai un bras pour lui et un pour vous, en montrant alternativement son bras droit et son bras gauche. Il faut être mère, mon cher cousin, pour sentir à quel point cela remue délicieusement le cœur.

Mon Charles est bon enfant, mais il y a une grande différence de caractère entre les deux; il est léger, indocile, paresseux et il faut toujours le forcer de se mettre au travail; la musique, dans laquelle il a absolument marché, qu'il déchiffre joliment, est l'exercice auquel il se livre avec le plus de plaisir.

Digitized by Google

Aussi, je tâcherai de l'envoyer à Quimper passer deux ou trois mois et je lui donnerai Pladis pour l'accompagner. Il a aussi besoin de prendre quelques leçons de danse et puis d'être un peu dépaysé, de quitter le toit paternel où la surveillance d'une mère telle que vous connaissez la sienne, lui fait contracter une certaine habitude de sagesse forcée qui pourrait dégénérer en fausseté ou hypocrisie.

Ganganelli dit que l'éducation privée est la meilleure pour les mœurs, mais qu'elle a aussi de grands inconvénients, et je le sens comme lui, ne fût-ce que de s'entendre répéter toujours les mêmes choses. Une seule expérience a souvent plus d'effet que vingt leçons. Feu M. de Florian exprime bien agréablement cette vérité dans une fable intitulée le *Linot*, insérée dans le n° 9 du *Courrier des adolescents*, 2e année..... Voilà du radotage maternel pour le moins; quand vous voudrez, je changerai de chapitre. Que je vous apprenne, en finissant, celui-ci, que j'eus encore hier une violente migraine.

Tout mon entourage vous fait mille amitiés. Doutez de la mienne, si vous l'osez. Adieu; ne m'oubliez pas chez Mme Rosbo. Je désire qu'un vent favorable amène Fortuné dans nos parages.

Digitized by Google

Lettre CLXIII

Au Séquer, ce 3 janvier 1800.

Ce petit moment de relâche ne vous fait-il pas plaisir ainsi qu'à nous, mon cher cousin? Ah! l'on respire enfin, sans être à mi-corps dans ses foyers! Je fais plus, car je vous écris de mon petit cabinet solitaire près de la fenêtre ouverte, mais j'ai une plume détestable, de mauvais papier et de l'encre qui ne vaut guère mieux. Ajoutez-y une disposition prochaine à la migraine qui ne me laisse que de courts intervalles de repos depuis quelque temps. Quoiqu'il en soit, je brave tout pour causer avec vous et vous demander comment vous vous trouvez de l'année 1800?

Un changement de chiffre, quand il s'agit d'un siècle, a quelque chose qui étonne l'imagination et prête à des réflexions philosophiques, morales ou religieuses, chacun selon sa dévotion. Nous autres ermites, nous sommes forts pour méditer. Pour vous, homme à perruque élégante, à lévite à l'incroyable, vous employez vos loisirs plus gaiement, aussi court-il sur votre compte un bruit, lequel, quoique sourd encore, est parvenu jusqu'au fond de ma retraite..... Je n'aime pas à faire languir : on dit que vous vous mariez! on nomme la personne qui détermine votre choix et fixe des irrésolutions que j'aurais cru éternelles. Mon cher cousin, j'ai quelque droit à votre confiance, j'ose m'en flatter ; parlez-moi

Digitized by Google

donc franchement et me dites, si vous m'ôtez enfin la douce espérance qui dicta ce vers :

Garderais-tu ton cœur à la douce amitié ?

Si cela est, j'ai un ample sujet pour vous faire un compliment de bonne année : souhaits pour vous, souhaits pour la future, souhaits pour les petits enfants à naître, souhaits pour la prospérité du ménage, souhaits de vigueur et de santé pour Fanchonnette, dont la besogne augmentera, enfin souhaits de résignation pour le pauvre petit chien qui sera délaissé, négligé par son maître et ne sera pas dédommagé par les froides caresses que la politique arrachera à sa maîtresse. A présent, mon cher cousin, c'est à vous à me retourner mon compliment et à me dire ce que vous me souhaitez, si le cas arrive.

Je n'ai point eu de réponse de Paris et je pense, comme vous, que notre payement pourrait en rester là; quoique cela nous fît du bien, je verrai s'évanouir mes espérances sans rien perdre de ma sérénité. J'ai toujours su borner mes désirs sur mes petits moyens, et la Providence a toujours si bien arrangé mes affaires que je n'ai jamais manqué du nécessaire. Mon mari et mes enfants sont chaudement vêtus; nous avons du pain, du vin et du bois; nous dînons bien et nous ne soupons guère, ce qui est aussi sain qu'économique, et, dans cette douce médiocrité, je me trouve heureuse.

Mes enfants sont guéris du rhume, mon mari pas encore. Recevez, mon cher cousin, leurs hommages, vœux, etc., et comprenez-y ceux de l'aimable Pétronille. Veuillez bien vous charger de ma pacotille de

Digitized by Google

souhaits pour Mme Rosbo et sa charmante fille. Il paraît que sa bru ne nourrit pas ; tant pis, surtout pour son enfant. Il faut être nourrice pour savoir que de soins exigent, dans les premiers moments de la vie, ces êtres intéressants. Si je vous disais que depuis l'hiver ma fille, élevée chez moi, me coûte 40 francs par mois, vous ne me croiriez point. Cela est cependant, mais je ne regrette point la dépense, ma fille est bien; quoique délicate, elle commence à donner de petits baisers le plus joliment du monde et témoigne surtout à son père la plus vive affection. Si je vous embrassais aussi pour le premier de l'an, que dirait M. A..... ?

Lettre CLXIX

Ce 27 janvier (v. s.).

Non, mon cher cousin, je n'ai rien oublié dans les vœux que j'ai formés pour vous; les plus doux et les plus chers étaient restés au fond de mon cœur, et ma plume n'a exprimé que ceux qu'un moment de gaieté m'inspirait. Vous n'étiez pas, en recevant ma lettre, dans la même disposition que celle où j'étais en vous l'écrivant, et voilà de ces disparates que l'éloignement cause et qu'il est presque impossible d'éviter.

Recevez-en néanmoins mes excuses et croyez que je suis à présent tout à fait à l'unisson avec vous et fort éloignée d'avoir envie de rire. J'avais appris la mort de la petite Rosbo et j'en ai été très touchée.

Digitized by Google

Je suis fort aise que sa maman soit rétablie. Je la plains d'être forcée à vivre loin d'un époux et d'un père, dont elle est également chérie; il faut espérer que la nécessité d'un tel sacrifice ne sera pas pour elle de longue durée.

Un nuage obscur et bien orageux s'est répandu sur les départements de l'Ouest et s'étend sur celui du Finistère. On commence les réquisitions de blés et j'ai pour mon compte 4 quintaux de froment, qui roulent aujourd'hui à mes frais aux magasins de Quimper. C'est beaucoup pour moi : ma provision extraite, il m'en reste bien peu à vendre, et cependant, je n'ai pas d'autre moyen pour me procurer quelques écus.

Je ne vous ai rien dit de trop pour la dépense de ma chère petite; mes vaches ne donnent plus de lait ou du moins fort peu et j'en achète pour cinq sous par jour. Le gruau est fort cher. Le sucre, le miel, l'huile pour une lampe de nuit, la chandelle pour les soirées qui sont longues, le blanchissage, etc. Je n'achète point le bois, mais il n'en a pas moins sa valeur. Ma fille a son appartement séparé et fait à l'égard du bois et de la lumière autant de dépense que nous. Quoiqu'il en soit, comme vous dites fort bien, je ne mettrai pas ma mignonne à la porte, je suis trop aise de l'avoir.

Elle n'est pas aussi jolie qu'Antoine; mais elle est vive et gaie. Je l'ai sevrée depuis trois semaines et elle ne paraît point avoir souffert de ce changement. Ce qui m'y a déterminée, c'est la diminution considérable de mon lait, jointe à une maigreur que je n'ai pas encore perdue. J'avais le projet d'aller passer huit jours à Quimper, persuadée que le changement d'air

Digitized by Google

et un peu de dissipation me feraient du bien, mais je préfère rester dans ma solitude. Il n'y a de gaieté nulle part, et jusqu'à présent on est encore ici plus tranquille qu'ailleurs.

J'apprends à lire à Antoine, qui, je m'en flatte, ne me donnera pas grand'peine; il a une excellente mémoire et une bonne tête; c'est un charmant enfant et je vous avoue, mon cher cousin, que je n'ai vraiment goûté la douceur d'être mère que depuis que j'ai reçu du ciel ce second présent. Cela ne fait pas tort à Charles dans mon cœur; je sais qu'il n'a pas dépendu de lui de naître avec des dispositions plus propres à faire mon bonheur. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer qu'il ne me fera jamais de grands chagrins. Mais il ne répand pas sur tous les instants de ma vie le même charme que son frère. Mon mari est également enchanté d'Antoine. Je souhaite que ma petite Marie puisse lui ressembler, pour nous ôter les idées noires qu'une solitude absolue augmente encore.

Nous lisons des romans, mon cher cousin, je les choisis et en lisant *je traduis* quelquefois des paragraphes entiers, sans que mes auditeurs bénévoles s'en aperçoivent. Nous avons ici, comme dans les grandes villes, la ressource d'un *Abonement littéraire*, et nous en profitons pour charmer nos après-soupers. Les personnes qui composent ma petite société ne parlent guère, ou parlent sans grand intérêt, comme Mlle M***, par exemple; la lecture fournit à quelques réflexions, et. comme vous aussi, au reversis nous tuons le temps. Nos voisins Livec usent du même moyen.

Je suis fâchée de la mauvaise santé de Mme Rosbo.

Digitized by Google

Dites-lui de ma part mille choses tendres ainsi qu'à sa fille, *voire* même aux jolies actrices de votre reversis, si vous jugez que mon souvenir puisse les intéresser. J'attendais de vos nouvelles avec impatience, on nous débite quelquefois des contes fort déplaisants, dont on est bien aise d'avoir le démenti. Ne me négligez donc pas, mon cher cousin. Voyez-vous *Rolando?* Nous en avons reçu deux numéros. J'ai fait venir aussi l'*Art Epistolaire*, dont je suis fort contente. Adieu.

Lettre CLXV

3 messidor.

Vous vous accommodez peut-être fort bien de mon silence, mon cher cousin; il favorise votre paresse, mais il tourne nullement au profit de mon esprit et de mon cœur. J'ai besoin de vos aimables lettres pour rafraîchir mon imagination et *aromatiser* le lait que je donne à ma fille, car les affaires dans lesquelles je suis enveloppée depuis un mois n'ont pas cet effet balsamique. J'ai d'abord eu l'inquiétude d'être obligée de rembourser un renable de moulin à la Saint-Michel prochaine, objet au moins de 1,500 fr. Enfin, j'ai trouvé un honnête homme (il n'a pas encore été meunier), qui m'a tirée d'embarras et a pris le renable moyennant de ma part une avance de 450 francs. J'ai eu ensuite avis qu'on allait faire une nouvelle liste d'émigrés, et je suis bien vite partie pour Quimper avec ma petite Marie et tout son train. J'ai obtenu un certificat signé de neuf

Digitized by Google

témoins, dont la bonne foi et le civisme sont connus, qui attestent que mon frère est parti dans le temps convenable pour être placé sur la liste des déportés contraints. La municipalité a signé ma pièce, elle a été affichée six jours à la porte de la commune et n'a pas trouvé de contradicteur. Il ne me manque plus que le visa du département qu'on n'a pu m'expédier, un des membres étant absent.

Comme cela prenait beaucoup de temps, je suis revenue chez moi, après huit jours d'absence. A mon retour, j'ai trouvé, pour me délasser, un galant poulet de mon voisin Kéréon, qui m'annonce qu'il va plaider contre moi, pour le droit que son *doyen* de père prétendait lui être dû pour la vieille histoire de la chancellerie. Keriner, qui me conseille, dit que ses prétentions sont injustes et que je n'ai rien à craindre. Quoiqu'il en soit. l'ombre d'un procès m'épouvante, et cependant je suis à la veille de plaider pour ravoir une rente de 79 fr. dont on a voulu me faire le remboursement en papier et sans aucune forme légale. Puis il faut que je cite au bureau de conciliation mon homme aux 9,000 fr., qui, malgré les obligations de son contrat d'achat et mon inscription au *Bureau des Antipodes*, ne veut pas me payer.

D'autres créances encore bien hasardées m'inquiètent. Une autre rente englobée dans les biens d'un émigré, dont j'ai à faire la réclamation; c'est à n'en plus finir. Ajoutez mon peu de connaissance des affaires, mon mari qui les entend encore moins et qui est paresseux, trois enfants, l'un à instruire, l'autre à gronder parce qu'il devient méchant, le troisième à nourrir et soigner.

Digitized by Google

Voilà, je crois, de l'occupation pour une pauvre femme. Jugez, mon cher cousin, si j'ai besoin de quelques distractions agréables? Je les attends de votre amitié. J'ai cependant eu le temps de lire un roman intitulé : *Marie de Saint-Clair;* s'il vous, tombe sous la main, lisez-le à cause de moi : c'est une pauvre sotte qui meurt d'amour pour un homme qui ne peut l'aimer, étant lié à une autre. La chère Marie m'a intéressée, j'ai soupiré plus d'une fois; peut-être aussi aurez-vous pitié d'elle, malgré votre stoïcisme. Je vous en aimerai davantage, si vous la plaignez.

Recevez les caresses, amitiés et respects de tout ce qui m'entoure. Pétronille a une perruque blonde charmante et qui lui sied à ravir; elle veille à mon ménage quand je suis à mes affaires et je dois beaucoup à sa complaisance.

Mille tendres compliments à Mme Rosbo et à Emilie. Adieu, mon cher cousin. Marie Saint-Clair vous dira quelques choses de ma part.

Lettre CLXVI

Au Séquer, 11 août 1800.

Ne croyez-vous pas, aussi, mon cher cousin, qu'un *consul*, un *préfet* ou *sous-préfet* m'ont nommée à quelque place qui occupe tout mon temps et m'empêche de vous écrire? Non, malgré la citoyenne Constance Pipelet et son rapport sur la condition des femmes dans une républi-

Digitized by Google

que, où elle pose la question suivante : « Les femmes « doivent-elles, oui ou non, voter dans les assem- « blées de la nation et être admises aux fonctions « publiques? » Je ne suis nommée à rien, mais j'ai eu des affaires sérieuses.

Charles a fait sa première communion le 26 de juillet; on l'y préparait depuis un mois, et son père et moi préparions un local pour y célébrer la messe. Nous avons réussi à faire d'une mansarde une chapelle fort décente. Nos prêtres en ont été si contents, qu'ils nous ont permis d'y avoir le bon Dieu tout le jour et nous ont donné le soir la bénédiction. Mme Derays et moi avons chanté le *Lauda Sion* de mon père, auquel j'avais arrangé un accompagnement de harpe, et notre musique a eu beaucoup de succès. Elle a fait pleurer presque tous les assistants, on est si désaccoutumé du chant d'église, que l'on a cru se retrouver encore un instant dans les jours heureux de la liberté du culte.

A Quimper, les prêtres, qui ont des cartes de sûreté, ne sont pas maîtres d'exercer leurs fonctions, du moins publiquement. Aucun d'eux ne célèbre dans les églises, et, dans les maisons particulières, ou ne peut plus recevoir plus de dix personnes. Comment cela se passe-t-il à Hennebond? A-t-on toujours Saint-Caradec?

J'ai reconduit jusqu'à Quimper Mme Derays et sa mère qui sont retournées à Tréguier. Mon projet était d'aller jusque chez Mme Silguy pour y passer quelques jours, mais ayant laissé mes petits enfants fort enrhumés, je suis revenue près d'eux et j'ai remis ma campagne du *Mesmeur* après la mi-août. Mon mari s'est trouvé dans le même moment par-

Digitized by Google

rain de l'enfant, dont vient d'accoucher Mme Bouteiller, et, la cérémonie faite, nous sommes repartis pédestrement et, ayant fait une pause de quelques heures au Perennou, j'ai regagné le soir ma solitude sans éprouver la moindre fatigue.

Je n'en avais jamais tant risqué, néanmoins, mais je suis fort contente de mon essai. Vous paraissez aussi très satisfait de votre voyage de Lorient, vous y avez eu le plaisir d'être en famille et de faire de nouvelles connaissances. Je ne suis pas surprîse du tapage des petits garçons de Mme Lévêque et je la plains beaucoup dans la situation où elle est d'en avoir trois à élever. Ma fille, sur laquelle je fonde toutes les douceurs de l'éducation, me donnera, je crois, un beau démenti, car elle est bien volontaire, elle tape à droite et à gauche, arrache les yeux à Antoine, qui pleure, mais n'ose pas lui rendre ses coups ; il se contente de dire : « Quand elle sera grande aussi, je la battrai. » Ces petites scènes tragiques sont mêlées de scènes plus agréables ; parfois la petite donne à ses frères des marques de tendresse qui les dédommagent de ses petits accès de colère.

Je ne suis encore que spectatrice de tout cela, mon cher cousin, et je ne sais quel parti prendre. Je me sens quelquefois si lasse de gronder, de punir, de morigéner que j'ai la plus grande envie d'abandonner ma fille tout à fait à la nature, pour voir ce que cela fera. Que me conseillez-vous ? et qu'en pense Mme Rosbo ?

Connaissez-vous le nouveau *Mercure* ? M. Livec le fait venir et me le communique. Mme de Larlan m'a abonnée à Paris aux *Mémoires secrets de la république des lettres*, c'est une brochure de 96 pa-

Digitized by Google

ges qui paraît tous les mois, c'est la critique ou l'éloge des divers ouvrages qui sortent de la plume de nos littérateurs,

En général, il blâme plus souvent qu'il ne loue, et relève effectivement de grandes bêtises et des fautes de langage qu'un écolier de treize ans ne se permettrait pas. Il plaisante beaucoup les différents lycées et n'épargne point les femmes qui font des vers. Vous avez sûrement connaissance du nouvel ouvrage de Mme de Staël : *De la littérature considérée*, etc.; *le Mercure* en fait une critique, qui m'a paru aussi judicieuse *que jolie*, chose assez rare dans *un critique*.

Vous aurez vu Keriner à son passage à Hennebond et il vous aura sans doute parlé de ses affaires; il a fait un grand sacrifice pour aller à Rennes et je crains qu'il ne s'y ennuie; à un certain âge, je crois qu'on ne se transplante pas facilement. Privé d'ailleurs de la société de ses filles et des autres personnes avec lesquelles il vivait depuis plus de trente ans, j'ai peine à me persuader qu'il puisse se faire à cela.

Si certain élève de Comus passe à Lorient, ne manquez pas de l'aller voir; c'est un homme merveilleux, on lui tire un coup de pistolet à balle, il pare la balle avec son sabre et la fait tomber à ses pieds. Il prend un verre de vin, vous le *flanque* au nez (ne vous fâchez pas), c'est une belle couronne de laurier que vous avez sur la tête. Il a fait, dit-on, ce tour-là à Bonaparte, celui du pistolet, je le tiens d'un témoin oculaire; et beaucoup d'autres qui seraient trop longs à décrire.

Il a passé à Quimper, mais n'y a donné qu'une re-

Digitized by Google

présentation. Il est richissime, il a une très belle femme, il est très bel homme, enfin c'est un être qui n'a pas son pareil. Avec tout cela, je n'ai pas fait un pas pour le voir; il fut un temps où j'en eusse fait mille pour quelqu'un que je connais. Si vous le connaissez aussi, dites-lui que Mlle Trégain épouse un ingénieur de la marine.

Recevez les hommages et compliments de mon mari et de mon fils, et parlez de moi, je vous prie, à votre sœur et à son Emilie. Il y a longtemps que vous ne me dites plus rien de votre ménage; Fanchonnette, le chien, la chatte, tout cela m'intéresse.

Adieu, je finis *à froid,* comme le citoyen Laya compose. *Composer à froid*, nouvelle expression du citoyen Laya. Comment trouvez-vous, mon cher cousin, ce langage néologique de la plupart de nos nouveaux écrivains. Je lisais l'autre jour, dans un livre intitulé : *Voyage de vingt-quatre heures;* « la *probité* était votre lettre de passe, l'*hospitalité* leur mot d'ordre. » Je n'aime pas ce genre, je le trouve d'un mauvais goût et tout opposé à cette clarté, à cette simplicité noble qui caractérisent nos bons écrivains. Nous finirons par ne plus entendre nos neveux et nos enfants, si l'on ne s'oppose à cette fureur d'inventer des mots nouveaux; mais patience, l'Académie vient au secours.

M. Longraye, que je vois souvent, m'a chargée de le rappeler à votre souvenir. Il a fait à Charles un *pieux sonnet* le jour de sa première communion. Si les vers sont mauvais, l'intention est bonne. Adieu encore.

Digitized by Google

Lettre CLXVII

Au Séquer, ce 14 frimaire an 8.

Vous les avez cependant remplies et d'une manière bien agréable, mon cher cousin, ces trois pages qui vous effrayaient d'abord, et vous voyez que je me dispose à vous payer avec usure, au moins quant à la longueur et à la largeur du papier. Je serais trop fière si je pouvais croire que vous trouvez réellement *variété*, agrément et cætera dans mes lettres, et plus heureuse encore si je me persuadais qu'elles font vos *plus grands plaisirs*. Cette douce cajolerie n'est pas perdue pour mon cœur ; mais aussi n'est-ce pas de l'*empoison* que vous lui donnez ?

J'en appelle là-dessus à la sévérité de vos principes qui, au reste, me paraissent se relâcher un peu, puisque vous prenez la perruque ronde et le *toupet rabattu*, voilà bien ce qui s'appelle une *impénitence finale*. Je me félicite bien de ne vous point voir sous ce nouveau costume, car la tête m'en tournerait à coup sûr. J'espère qu'on vous la fera dans le genre qu'elle sera un peu coupée des côtés, car un philosophe tout comme un autre doit laisser voir *le petit bout d'oreille*.

Ne faites pas surtout comme mon père, qui, après la mort de ma mère, se fit faire une perruque, la posa sur sa tête, se regarda au miroir, et, foulant aux pieds son *mensonge orgueilleux*, ne l'a pas revu depuis. Je suis enchantée que Mme Rosbo ait réalisé

Digitized by Google

mes espérances en donnant heureusement le jour à une jolie fille, faites-lui en mon compliment ainsi qu'à son mari. Il y a longtemps que vous ne m'avez parlé de tonton Restinois.

Vous me l'avez laissé sous le faix d'une taxe de 1,150 fr., dont il y a lieu d'espérer qu'il sera bientôt déchargé, ainsi que bien d'autres. J'ai payé au moins le tiers et j'avais envoyé des fonds à Quimper pour être prête à paraître au terme fixé, àfin d'éviter la petite ritournelle de la contrainte. J'avoue que j'aurais du plaisir à voir revenir mes pauvres écus, dont je trouverais fort bien l'utile emploi. A propos d'écus, la fortune a été à notre porte; nous avons pensé être indemnisés de notre emprunt et au-delà.

Je ne sais si je vous ai dit que le citoyen Bonami, dont nous avons fait la connaissance en allant à Paris, s'était fait fort d'obtenir à mon mari son brevet de pension, et qu'au bout de neuf mois d'un profond silence de sa part, il était accouché tout de bon du brevet de 1,800 francs, tel qu'il avait été décrété. Il nous écrivit alors de Tréguier où il était revenu, nous dit qu'il manquait au brevet d'être enregistré à la Trésorerie Nationale, qu'il repartait sous deux jours pour Paris et le remportait pour remplir cette formalité et nous faire payer, si nous voulions lui envoyer notre procuration. Vous jugez, mon cher cousin, que nous n'avons pas cherché un autre commettant, et vite et tôt, la procuration et le certificat de vie ont été envoyés avec une petite lettre de remerciement à la manière franche et courtoise de votre cousine.

Ceci a eu lieu dans le courant de thermidor dernier. Et depuis, nous dormions encore sur cette

Digitized by Google

affaire, sans entendre même parler de la réception de nos papiers. Il y a deux jours que je reçois une lettre de Quimper qui m'apporte une lettre de Paris, où était inséré le certificat de vie pour y faire relever une erreur de date, sans laquelle, le 18 brumaire, nous eussions été payés d'une année entière, en bons qui valaient à cette époque, 83 livres. J'ai envoyé une nouvelle pièce par le même exprès, et, si elle est à présent trouvée bonne, nous espérons avoir quelque chose au bout de tout cela.

Vous croyez peut-être que c'est le citoyen Bonami qui m'a écrit? Non, c'est Mme de Larlan, qui habite actuellement Paris et que j'avais priée de s'informer de notre obligeant Bonami. Il l'a été voir, l'a mise au fait de toute l'affaire et l'a chargée de la partie des écritures, et lui fait le reste. Convenez que voilà un original, comme il en faudrait beaucoup pour le bonheur des humains; car, à peine nous connaît-il, le seul plaisir d'obliger l'anime, mais du moins le hasard lui a-t-il fait rencontrer des gens capables de sentir ses procédés et d'en être reconnaissants toute la vie, ne nous fit-il même pas toucher un sou.

Cet article de finance est bien long, mon cher cousin, et me laisse peu de place pour vous parler de mes enfants. Les deux petits sont cruellement enrhumés et il s'ensuit même de la fièvre. Nos nuits ne sont guère bonnes, et j'en ai pour mon compte migraine sur migraine; je craignais bien hier de n'être pas en état de vous écrire. Je me suis levée longtemps avant le jour et, me sentant la tête assez légère, j'en profite pour causer avec vous. La méthode d'écriture dont vous me parlez m'avait aussi frappée au premier aperçu. D'après l'expérience que

Digitized by Google

vous en avez vue, si l'on touche pour moi quelques fonds à Paris, je la demanderai. Peut-être Charles s'en servira-t-il pour se perfectionner; il écrit quelquefois assez bien, mais en général on voit que la tête n'y est pas, à l'irrégularité et au peu d'ensemble qui règnent dans ses pages d'écriture.

Il est en correspondance avec le jeune Silguy [1], qui écrit comme un maître et dicte on ne peut mieux pour un citoyen de quatorze ans. Il dessine à remporter tous les prix de l'école centrale et il est modeste comme sa mère. Je désirerais bien que mon fils et lui se liassent d'amitié, Charles y gagnerait beaucoup, et Silguy du côté du sentiment n'y perdrait pas, car mon fils est susceptible d'attachement; d'ailleurs, il n'est pas sot et il me paraît être ce qui s'appelle un bon compaguon. Il aura aussi, je crois, le tact assez fin; quand on dit quelque chose de passable, le drôle ne le laisse pas tomber à terre.

Il y a quelque temps qu'on lui donnait un noyau à mettre dans la terre et on lui recommandait de ne pas faire le trou profond. — Ne craignez pas, dis-je, mon fils *n'approfondit* rien. — Ah! maman, dit-il, je vous entends. La leçon lui plut, car il en avait ri. Nous composons des charades en vers, s'il vous plaît, et afin d'exceller dans ce beau et sublime genre, je lui fais apprendre l'*Art poétique* de Boileau, pour lui former la mémoire, la prononciation et l'oreille. A la manière dont il récite ces vers, je sens que le jugement et le goût ne tarderont pas à y gagner aussi, quoiqu'il soit d'une enfance étonnante.

1. Mort inspecteur général des ponts et chaussées, il y a 15 ans.

Digitized by Google

Il se promène encore à cheval sur un bâton avec bien du plaisir et continue à faire évoluer ses armées de carton. Hier, je me moquai de lui et il me répondit en prose ce que je vous rends en vers.

Commander un soldat de carte
Fut mon plus doux amnsement,
Peut-être que Buonaparte
A mon âge en faisait autant.

Pétronille est allée passer une quinzaine chez elle; mon mari doit l'aller chercher dimanche et se fait une fête de dîner avec Keriner et sa famille. Mlle Marhallach est allée à Quimper voir son frère, qui y réside depuis quelque temps. Ma cuisinière qui avait une cape à acheter l'a accompagnée. Comme j'espère que notre Bonami nous enverra *de quoi frire,* j'ai donné commission de m'acheter une poêle et vous jugez que ce n'est pas une poêle à crêpes.

Vous aurez les quatre pages, mon cher cousin, moyennant toutes les rêveries que je vous raconte.

On vous embrasse ici bien tendrement, avec vos cheveux, votre perruque ou votre bonnet de nuit, cela est égal. Mille choses à la famille Rosbo. Fortuné a été à Bénodet; quand nous l'avons su, mon mari et Charles se proposaient de l'aller voir et de l'engager à nous donner quelques moments, mais nous apprîmes aussitôt avec chagrin que la flotte venait de partir.

Adieu, mon cher cousin, écrivez-moi donc souvent et longuement s'il est possible. L'espace bien étroit qui me reste suffirait pour vous peindre mes sentiments, mais je garde au fond de mon cœur les trois mots que je n'ose écrire.

Digitized by Google

Lettre CLXVIII

Ce 10 décembre 1800.

Pour peu que cela continue, mon cher cousin, nous finirons par nous écrire une fois l'année, et puis enfin plus du tout. Je n'envisage pas sans chagrin cette triste perspective ; il est fâcheux de survivre au sentiment qui faisait le charme de la vie et d'être forcé de convenir de cette vérité cruelle :

Tout meurt, faveur, fortune, et jusqu'à l'amitié.

Mme Gourio fait comme vous et reste bien quatre mois sans répondre à mes lettres, et puis ce sont des excuses que la politesse reçoit, mais dont le cœur n'est pas dupe. Non, mon cher cousin, on n'aime pas beaucoup ceux qu'on néglige. J'en juge d'après mes propres sentiments. Je brûle toujours de répondre à une lettre qui m'a fait plaisir, je sais que c'est le moyen d'en provoquer une autre, et je suis quelquefois obligée de modérer à cet égard mon empressement, pour ne pas risquer d'être importune.

Si je n'avais craint de le devenir, j'eusse rompu le silence la première, pour vous apprendre qu'enfin nous avons touché en écus sonnants 1,123 fr. et qu'il nous reste encore quelque chose à avoir pour dix-huit mois d'arrérages de la pension de mon mari. Le Bonamy a terminé cette affaire et a remis le brevet aux mains de Mme Larlan. On nous doit tout

Digitized by Google

l'an 8, que nous n'aurons peut-être qu'en l'an 10, mais n'importe, cela vient toujours à propos.

Vous imaginez bien que j'ai fait face aussitôt aux 1,300 fr. Oui, mon cher cousin, nous avons fait 800 fr. nets de notre acquêt cette année, encore n'ai-je pas tiré à rigueur avec nos nouveaux domaniers, aussi ai-je obtenu de l'un d'eux une nouvelle baillée et 300 fr. de *commission gracieuse*. Si vous trouvez que je fais de bonnes affaires, rendez-en grâce à la Providence, car c'est elle qui conduit ma barque; mon mari et moi n'avons certainement pas ce qu'on appelle *d'entregent*. Mais il paraît que Dieu nous protège. Comme les roses ne sont pas sans épines, voici celles qui nous piquent maintenant, c'est pour environ 200 fr. de réparations aux maisons et métairies que le coup de vent nous a occasionnées. La misère est déjà grande dans ce canton et comme

C'est pour donner que le Seigneur nous donne,

il y a apparence que dettes payées, réparations faites et devoirs de charité remplis, nous n'aurons pas encore de trésor caché à la Saint-Michel prochaine.

Mais, je me trouve fort contente dans mon heureuse médiocrité. Je reçois depuis quelque temps des nouvelles de mon frère; vous n'êtes pas oublié dans ses lettres. Je ne sais quelle est son opinion sur la promesse, il ne m'en parle point, mais il paraît décidé à ne se mettre en route que dans la belle saison. Mes cousines Keriner, qui sont toutes établies à Quimper, vous parlent ou vous parleront du *Lycée*. Pour moi, mon cher cousin, qui vis dans la solitude, je ne puis vous entretenir que de mes enfants.

Digitized by Google

Je vous dirai que Marie commence à bégayer quelques mots bretons, qu'Antoine lit tout seul dans le premier livre qui lui tombe sous la main, mais qu'il prend un plaisir particulier aux fables d'Esope dont vous aviez fait cadeau à son frère; et que Charles enfin devient auteur. Il s'est établi entre le jeune Silguy et lui une correspondance intitulée : *Le Courrier des Amis* : ils s'envoient mutuellement de petits contes de leur composition ; de plus, nous faisons aussi un ouvrage à nous deux, il m'écrit chaque jour une lettre (parce qu'il est censé voyager en pays étranger), il me rend compte de tout ce qu'il y a de remarquable dans les villes où il séjourne, des grands hommes qui y ont pris naissance. Dans mes réponses j'analyse ce qu'il n'a fait qu'indiquer, et pour cela je m'aide du dictionnaire de l'abbé Lavocat. Nous faisons l'un et l'autre naître de petits incidents pour donner un air de vérité à notre correspondance. M. Keriner y joue un rôle et ne s'en doute pas; vous pourrez vous y trouver aussi, mon cher cousin. Nous avons parcouru l'Italie et nous sommes actuellement en Espagne, d'où j'espère que nous ne rapporterons pas la maladie régnante.

Cette manière d'instruire mon fils l'amuse et m'est plus agréable que de lui faire étudier sèchement la géographie et l'histoire dans les livres qu'il ne lirait que superficiellement, au lieu que cette méthode l'engage à feuilleter ses dictionnaires et à examiner ses cartes sans que cela paraisse un travail pour lui. Ce qui ne nous empêche pas de lire ensemble l'excellent traité des études de Rollin. Je vois aussi régulièrement le *Mercure*. J'ai été enchantée de l'article *La Morale Religieuse* de M. Necker, non par

Digitized by Google

rapport à son ouvrage, mais pour celui qu'on lui oppose et qui a pour titre : *Du Génie du Christianisme*. Je vous serai obligée, mon cher cousin, de me dire ce que vous en pensez.

M. de Châteaugiron n'a plus que très peu de chose à vendre. Quelques personnes, après nous, se sont avisées de ce nid de merle, mais le meilleur est parti. On m'a promis de me donner la note de quelques biens à vendre dans les environs de Quimper. Quand je l'aurai reçue, je vous la ferai passer. Je serai heureuse d'être utile à Mme R*** et je vous prie de l'en assurer.

Ci-joint un petit échantillon de l'écriture de la petite fille de Mme Livec, qui, d'après le rapport que vous m'avez fait de la boîte à écrire, l'a demandée à Paris et voici le résultat de cinq mois de travail; vous noterez que la petite n'a que huit ans. J'espère que vous accorderez votre suffrage à cet essai dont on a cru vous devoir l'hommage, comme ayant décidé l'opinion des parents pour la boîte à écrire.

Mon mari a beaucoup souffert d'une fluxion, mais il est actuellement assez bien. Il a partagé avec moi le chagrin que m'a causé votre long silence. Il se flatte que vous ne vous en ferez pas une habitude. Espérons donc, mon cher cousin, qu'avant trois mois moins trois jours je recevrai une lettre de vous.

Dites-moi si vous savez où s'est gîté, aux environs d'Auray, M, Boisdaniel. J'ai un effet à lui, que je pourrai lui remettre quand il voudra ; et peut-être il se trouverait des personnes de ce pays-là, qui seraient bien aises de faire compter à Quimper.

Je suis bien fâchée du malheur de Bra...; mon frère et lui partageaient le même asile, celui-ci, plus

Digitized by Google

prudent, n'a pas voulu le suivre et j'en bénis la Providence.

J'eusse désiré qu'Emilie eût eu maintenant 2,000 fr. de rente, je crois que je lui aurais trouvé un bon mari, bel homme, et *noble* assez assurément. Il est temps qu'elle soit *sa maîtresse*. Mille choses honnêtes à la maman et à son aimable fille; puisque l'autre est libre je n'en désespère pas, d'autant plus que le gendre s'établirait volontiers près du beau-père et que le jeune homme a tout ce qu'il faut pour charmer l'amie, figure agréable, culture de l'esprit, *éducation du malheur*, qui forme la raison. D'ailleurs, du côté de la fortune, je ne le crois pas à dédaigner.

Vous ne me parlez plus de votre belle nièce, a-t-elle des enfants vivants? Mme Monistrol néglige donc son talent? Cela n'est pas pardonnable à Lorient. Passe encore dans les déserts que j'habite. Nous avons au Pont-Labbé une dame Barbé qui revient de Paris, où elle a passé cinq ans, dans la société des dames Bourdic-Viot, Dufresnoy, etc., et les Bitaubé, les Légouvé, les Le Brun, etc. Elle parle comme un livre bien écrit et me paraît avoir le talent de la conversation, ce que tous les gens d'esprit n'ont pas; telle que Mme Colona, qui ne brille que dans le monologue.

Nous nous sommes rencontrées trois ou quatre fois; elle me témoigne être bien aise de me voir. Je l'écoute, je place modestement mon petit mot, et comme je ne l'égale en aucun genre (car elle est aussi très élégante), elle est contente de moi et je le suis aussi d'avoir entendu une conversation agréable, et très honorée du second rôle que j'y joue, car, lorsque nous sommes ensemble, tout le monde écoute

Digitized by Google

et nous sommes seules actrices du *Lycée*. L'hiver nous empêche de nous réunir souvent.

En voilà assez de radotage. Pardonnez-le moi, mon cher cousin, mais c'est qu'aussi en voilà pour longtemps. Tout ce qui m'entoure vous présente respects et hommages.

Lettre CLXIX

Ce 20 janvier 1801.

Vos excuses sont exprimées avec tant d'agrément, mon cher cousin, qu'après les avoir lues on cesse de vous trouver coupable. J'ai reçu, par le même courrier, celles de Mme Gourio et je me suis aussi raccommodée avec elle. Mais, dites-moi donc, feriez-vous la correspondance avec certain personnage qui me comparait jadis à *saint Jean Chrysostome*? Je ne connais que lui qui écrive des lettres de douze pages et y ajoute un supplément.

Je conçois que votre administration doit vous occuper beaucoup; n'importe, quand on écrit avec autant de facilité que vous, on pourrait bien sacrifier une demi-heure par mois à causer avec sa cousine. J'ai aussi des enfants qui me donnent de la besogne, chacun dans leur genre : j'instruis mes garçons, je fais les robes, les chemises et les bonnets de ma fille, et les affaires et les correspondances de parents et amis. Mes écritures sont beaucoup augmentées depuis un an; j'ai renouvelé un commerce de lettres avec Mme Derays, Mme Silguy et Mme Larlan.

Digitized by Google

J'y trouve plaisir et profit; c'est à cette dernière que je dois de tenir enfin le brevet de pension de mon mari; elle a rattrapé encore du Bonamy environ 200 francs; j'en ai employé une partie à avoir quelques livres et, entre autres, *le Cours de littérature* de M. de La Harpe. Je ne connais point l'ouvrage périodique dont vous me parlez, mais j'espère le connaître, car j'ai prié Mme Larlan de m'y abonner. Il est bien agréable à la campagne, où l'on a si peu de distraction, de pouvoir compter de temps en temps sur un journal qui fait au moins le plaisir de toute une soirée. Je continuerai mon abonnement aux *Mémoires secrets*, j'en suis fort contente; il ne me vient qu'une fois le mois, mais aussi ne coûte-t-il que 12 fr. par an.

J'ai revu plusieurs fois Mme Barbé; sa belle-mère a donné pour elle un brillant déjeuner, que je me propose de lui rendre aux approches du carnaval. Je suis presque de l'avis du marquis de Chatelux, mon cher cousin, non que je puisse juger de l'agrément des conversations de Paris, vu que, dans le peu de temps que j'y ai passé, je n'ai guère causé qu'avec des Bretons; mais il est très sûr qu'en province on ne fait que parler, babiller et radoter très souvent.

Cela ne vient pas du défaut d'esprit naturel, mais du peu d'instruction de la plupart des femmes qui, depuis quelques années surtout, ne lisent que cette pluie de romans dont on nous inonde. Qu'une autre femme sache un peu l'histoire, la mythologie, qu'elle connaisse les poètes français et cite malheureusement un vers, la voilà taxée de pédanterie et les hommes même se liguent contre elle. Si elle aime la paix, si elle souhaite plutôt être aimée qu'enviée, elle prend

Digitized by Google

le parti de cacher bien soigneusement ce qu'elle sait, et parle choux, carottes, pot-au-feu, modes, etc. Je sais très peu de chose, assurément, mais l'idée que l'on me croit quelque instruction m'intimide et me fait jouer en société un assez sot rôle. L'idée d'afficher des prétentions est pour moi insupportable, et c'est la première chose dont on accuse une femme, qui a quelque supériorité. Mme Barbé prend plus bravement son parti; elle dit tout bonnement qu'elle en a. Aussi s'énonce-t-elle hardiment; elle n'hésite point à prononcer un jugement sur l'ouvrage de tel ou tel auteur; elle étale son savoir et ses grâces, sans se gêner, et cela produit ici le meilleur effet.....

Mais, que je suis donc folle de vous adresser une lettre à Hennebond, tandis que j'ai le plaisir de vous posséder chez moi. Je vous avais dit, mon cher cousin, que vous trouveriez place dans mon roman : j'ai commencé par vous tirer de votre jolie habitation pour vous transporter dans la mienne. Vous n'y êtes pas venu pour moi uniquement, ne me croyez pas si vaine. Seulement, cinq ou six de vos domainiers ont proposé de renouveler leur baillée, mais à condition qu'ils verraient au moins leur seigneur et n'auraient affaire qu'à lui. Cela décidé et tout près d'une cousine dont on est si sincèrement aimé, on ne lui fait pas l'impertinence de s'établir à l'auberge; on va chez elle, on s'établit dans le *cabinet rose*. On trouve au Séquer une dame et mademoiselle sa fille, laquelle est parfaite musicienne et joint, à la figure la plus touchante, l'esprit le plus cultivé, le caractère le plus aimable... Voilà l'état des choses, mon cher cousin; je sais bien ce qu'elles deviendront, quand

Digitized by Google

vous ne le voudriez pas. Le reste à l'ordinaire prochain.

Nous avons vendu nos blés le même prix que vous; nous avons laissé le cinquième et, si vous m'en demandez la raison, je vous dirai que c'est *par habitude*, parce qu'il faut bien s'accoutumer à tout. Au reste, chaque département fait à sa mode. Dans les Côtes-du-Nord, on n'a fait aucune déduction et l'on s'est prévalu pour cela de la loi qui dit que les domainiers nous doivent, outre leur redevance convenancière, les dîmes, les fouages, les droits de champarts, etc. S'ils payaient le tout, on leur doit une déduction proportionnée à l'impôt général. Mais comme la plupart n'acquittent uniquement que leur rente, on fait ce qu'on appelle une cote mal taillée, et ceux qui déduisent le cinquième sont, à ce que l'on m'a dit plusieurs fois, en très grande sûreté de conscience. Si je puis calmer la vôtre, mon cher cousin, j'en serai toute fière, car je doute beaucoup de la force de mes raisonnements, mais j'avoue, par exemple, que je n'ai aucun scrupule.

Antoine m'a demandé à qui j'écrivais : — A M. Kergus. — Voulez-vous lui dire quelque chose de ma part ? — Volontiers. — Dites-lui que je l'embrasse et que je l'aime bien. Si j'avais plus de temps, je vous en dirais davantage sur le chapitre d'Antoine.

Recevez les vœux et les hommages de toute la famille. Antoine veut encore que je vous dise que sa sœur est un petit ange. Adieu, mon cher cousin. Ecrivez-moi, je vous prie, dans le courant de février. Vous voyez que je ne suis pas trop exigeante.

Digitized by Google

Lettre CLXX

Ce 27 janvier 1801.

Sérieusement, mon cher cousin, vous me croyez du nombre des propriétaires de *Lannai?* Je suis donc la seule qui n'en sache rien, et je n'ai jamais songé à faire valoir des droits dont j'ignorais l'existence. Tout ce que je me rappelle, c'est d'avoir entendu dire à Mme La Potterie qu'une Audouyn était entrée dans la famille des Guesdon avant le mariage de ma tante avec son père et qu'il leur avait même fallu des dispenses pour se marier. Si vous pouvez me donner sur cette généalogie des connaissances suffisantes pour appuyer mes prétentions, je ne laisserai assurément pas ma part aux autres, quelque petite qu'elle puisse être. Apparemment qu'il n'y a point de terme fatal pour cela. En tout cas, nous sommes loin encore de la prescription. Veuillez bien me donner là-dessus conseils et renseignements.

Vous avez dû recevoir une lettre de moi, il y a peu de jours. Je vous disais que j'avais reçu le cours de littérature; je le lis maintenant et j'en suis enchantée, car je comprends tout, avantage qu'on n'a pas toujours en lisant les auteurs modernes. M. de la Harpe appuie sa préférence pour l'*Iliade* sur l'*Odyssée*, du sentiment de Longin, et celui-ci par une brillante métaphore, dont le *Mercure* ne fait pas mention, me séduirait peut-être, si le ciel ne m'eût pas faite pour penser comme mon cousin.

Digitized by Google

Je vous ai rendu compte dans ma dernière lettre du prix des blés; le cours a réellement beaucoup augmenté depuis, et Mme La Potterie qui ouvrit hier son grenier, vend le seigle 25 fr., mesure de vente et l'orge 15 fr. La misère augmente à un point effrayant. L'artisan en souffre beaucoup; l'ouvrage lui manque et son travail même ne peut pas suffire pour faire subsister sa famille.

Je crois connaître ce M. Fournas qui épouse Mme du Botderu; ne joue-t-il pas du violoncelle? Ici point de noce, mais quelques repas à l'occasion de Mme Barbé. Aujourd'hui je dois déjeuner chez sa belle-sœur, et c'est à la hâte que je vous écris, car j'ai ma toilette à faire et à présider à celle de Charles qui est aussi de la fête. J'ai vu jouer à Paris *La dot de Suzette;* Mme Saint-Aubin remplissait ce rôle charmant et l'embellissait encore. Je viens de lire aussi un nouveau roman de Mme Genlis : *Les Mères rivales;* il est, à mon avis, bien au-dessous des *Petits Emigrés*. Ce n'est pas que dans le premier on ne reconnaisse le talent de l'auteur d'*Adèle et Théodore*.

Mais elle a voulu faire du neuf, émouvoir à tout prix la sensibilité de ceux qui n'en ont plus, et c'est une tâche difficile. C'est pour cette espèce de gens qu'il faut, comme le dit fort bien M. de la Harpe, que *les auteurs aient le transport au cerveau*. Tout ce qui est hors de la nature ne touche pas les personnes qui ont une vraie sensibilité. Tant y a toujours que je n'ai pas versé une larme en lisant les endroits les plus pathétiques des *Mères rivales*, et que je pleure encore, en faisant lire à mon Antoine une simple historiette de Berquin.

Digitized by Google

Mustapha est mort. La misère publique a forcé de hâter sa fin; l'appétit lui restait et on regrettait sa nourriture, dont un pauvre pouvait profiter; il était pelé, galeux, puant, et enfin il n'existe plus que dans le souvenir de sa maîtresse, qui n'a pas donné son assentiment à sa mort, mais qui l'a supportée comme un événement fâcheux auquel la nécessité force à se soumettre.

Adieu, mon cher cousin, ne perdez pas de vue, je vous prie, mes *droits à la succession;* ne m'en reviendrait-il qu'une centaine de fois le mot du logogriphe, ce serait toujours fort joli.

M. Clément, de Dijon, va reprendre un journal littéraire, il remplace les *Mémoires secrets* auxquels j'étais abonnée. Il ne paraîtra que tous les deux mois, ce qui me fâche, mais j'ai dix volumes du Cours de littérature à lire, et cela me prendra quelque temps.

Rappelez-moi au souvenir de Mme Rosbo et de sa fille, Mme R. et Fanchonnette. Dites-lui que Charles et moi l'aimons bien aussi.

Lettre CLXXI

Ce 25 mars 1801.

Vous êtes sorcier, mon cher cousin. De quelque manière qu'on s'y prenne, rien n'échappe à votre pénétration. Je voulais cependant obtenir de vous un jugement impartial et je n'ai pu y réussir. Je n'en reste pas moins persuadée que les couplets de Mme Barbé valent mieux que les miens;

Digitized by Google

mais, si ces derniers vous plaisent davantage, ils ont tout le mérite que je pouvais leur souhaiter. J'en ai fait encore cinq autres dans le genre amphibologique, pour me mettre au ton du jour et me rapprocher de la manière de Mme Barbé. J'y ai fait un petit air dont je ne suis pas mécontente; si la musique et les couplets vous font plaisir, je vous enverrai tout cela à la première occasion, avec des plants de serpolet.

Mais j'attendrai que vous soyez de retour chez vous, car, d'après votre itinéraire, vous devez être encore à Lorient pour quelques jours. Je ne suis pas trop fâchée (aux averses près cependant) que vous soyez forcé de voyager quelquefois. Cela vous empêchera d'en perdre tout à fait l'habitude, non que je me flatte que vous ayez jamais assez de courage pour faire dix-huit lieues tout d'un trait. Je ne vous en parle plus et je m'efforce même de n'y plus penser, mais peut-être le hasard m'amènera quelque jour à Lorient; il y aura un jury, vous y viendrez... je vous verrai... M. Al... le saura, en rira, en babillera et au retour vous pourrez lui dire encore : « Dans tout cela, Monsieur, il n'y a pas *eu de quoi fouetter un chat...* »

J'ai fait aussi le voyage de Quimper depuis ma dernière lettre. J'y allais pour terminer affaire avec M. Brindejonc, receveur de M. de Châteaugiron. Je l'ai trouvé malade et si malade qu'il en est mort. C'était un honnête homme; il a été fort regretté. J'ai trouvé M. Leclerc en paralysie, une bonne religieuse de Kerlor, qui semblait m'attendre pour accompagner son convoi. M. Bouteiller père mourut le lendemain de mon arrivée, et voilà ma famille dans le deuil. Je

Digitized by Google

reçois pour mon mari une lettre du ministre qui lui annonce très poliment que sa pension, convertie en solde de retraite, est réduite à 800 livres.

Partout où je me présente, je trouve des gens grippés, et, si ce n'était le plaisir que j'ai eu de passer trois jours chez mes cousines Keriner, avec lesquelles j'ai fait de la prose et des vers jusqu'à minuit, j'aurais dit de mon voyage ce que M. de Sainte-Foix disait de certain souper et cela n'aurait pas eu le même inconvénient. De retour au sein de ma famille, j'ai repris mes lectures favorites. La traduction des grands hommes que je lis est sans nom d'auteur. Elle est nouvelle et a été faite particulièrement pour la jeunesse. Jauffret l'annonce avec éloge dans ses numéros (*Courrier des enfants*), ce qui me détermina à l'acheter et j'en suis fort contente.

Mais ce qui m'enchante plus que toute autre chose, c'est le *Cours de littérature*. Vous en avez vu un second extrait dans le dernier *Mercure*. Je regrette à chaque page de ne pouvoir pas partager avec vous le plaisir que j'éprouve. Que de choses excellentes dit M. de la Harpe! que d'observations fines, que de pensées dignes, à mon avis, de La Rochefoucauld et de La Bruyère..., de La Bruyère surtout.

Mieux ne puis vous dire, mais puisque j'ai nommé ce moraliste aimable, permettez, mon cher cousin, que je vous renvoie au dernier alinéa du chapitre intitulé : *Du cœur*. J'en fais souvent l'objet de mes méditations. Vous seul pouvez m'apprendre si j'en ai profité et je vous serai obligée de me le dire. Un mot encore sur les vers marotiques de Mme d'Hon.

Digitized by Google

Je les ai trouvés si jolis que je les ai mis en *musique grecque*, entendez-vous. Si vous en êtes curieux, vous la demanderez. Vous m'avez fort consolée de me dire qu'il en est des logogriphes et énigmes comme du sonnet: J'en ai fait un (*logogriphe*) qui n'est pas sans défaut, mais puisqu'on est dispensé de la perfection, tel que le voilà je l'ai adressé à Mme Barbé, pendant qu'elle était ici :

Souvent je fais naître l'effroi,
Mais j'inspire aussi la tendresse.
L'honneur est mon unique loi
Et l'amour ma seule faiblesse.
A vos yeux j'oserai m'offrir
Sous l'enveloppe du mystère;
De trois parts vous pouvez choisir.
Ou de chanter en la première,
Ou de danser dans la dernière.
Et, si vous préférez dormir,
Le milieu reste... Ah! quel plaisir!
Si l'on pouvait, belle Glycère...
Sans m'expliquer il faut finir,
Le respect me force à me *taire*,
Mais mon secret est publié
J'en ai dit plus de la moitié.

Le journal de M. de la Harpe paraît-il toujours ?

Je vous fais compliment sur vos tableaux. La *lettre* et le *bouquet*, c'est du sentimental. Ne manquez pas de m'en faire la description, elle me fera presque autant de plaisir que la vue des tableaux mêmes, et... J'allais radoter encore, mais mon La Bruyère est là qui m'en impose. J'ai aussi deux jolies gouaches représentant l'intérieur de l'appartement de mon frère : sa bibliothèque, son oratoire, sa poêle à ga-

Digitized by Google

lette, son réchaud et lui-même à genoux priant Dieu pour sa famille, et lui demandant sans doute son retour en France. Je ne sais ce qui en sera, mais j'espère toujours, bien que notre nouveau préfet traite avec rigueur nos prêtres; malgré les cartes de sûreté, il leur a enjoint de s'abstenir de toute fonction.

Mille choses honnêtes à Mme Rosbo et sa famille. Vous n'êtes pas encore marié. J'aime assez à traîner les amours en longueur. Votre future est charmante. Je l'ai (*le papier est déchiré*) avec vous, juger, si je n'y ai pas mis tout mon savoir.

Je partage avec vous le déplaisir que vous causera le départ de Mlle Maugendre, et ce sentiment n'est pas sans générosité; car ce n'est pas parce qu'elle est votre nièce que vous la regrettez, c'est parce que ses talents vous plaisent, qu'elle est aimable, intéressante... Mais, quel que soit son mérite, elle n'aura pas celui d'apprécier, comme quelqu'un que je connais, le soupir qui échappera à votre cœur en recevant vos adieux. Adieu aussi, mon cher cousin, sans soupir, ou avec un soupir; on ne l'entend pas de si loin et la sagesse aurait tort de s'en formaliser.

Le mot du logogriphe est *militaire*, où l'on trouve mi — lit — aire (aire à battre.

Digitized by Google

Lettre CLXXII

Ce 15 mai 1801.

Je me reproche, mon cher cousin, de ne vous avoir pas encore donné des nouvelles de ma santé, et effectivement l'événement douloureux qui a déchiré mon cœur [1], l'a bien altérée. J'ai été à Quimper et plusieurs jours chez Mme Silguy : auprès de cette femme angélique, si courageuse et si résignée, on apprend à supporter le malheur. Depuis mon retour, je prends des bains et j'en attends un heureux effet. J'ai amené Mlle Toulgoët, je me suis un peu remise à la musique. Je tâche de me distraire pour ne pas désoler mon mari, dont l'attachement et les tendres soins devraient me consoler de tout. Il a eu la complaisance de me suivre dans mes voyages. Il est le seul qui ait conservé du pouvoir sur mon cœur; car mon malheur m'avait rendue presque insensible pour mes enfants.

Je commence à sentir qu'il est encore des objets, qui me sont chers, et je reviens à l'amitié comme à la nature. J'écrirai incessamment à Mme Rosbo; assurez-la de mon attachement ainsi qu'Emilie. Vueillez bien m'envoyer l'adresse du journal de M. de la Harpe. On m'a dit à Paris qu'il n'en faisait point. Il me paraîtrait assez drôle qu'on eût pris son nom, pour en faire parvenir un dans les départements.

1. La mort de son frère

Digitized by Google

Adieu, mon cher cousin. Pardonnez cette courte lettre à ma situation.

Lettre CLXXIII

Ce 15 juin 1801.

J'espère, mon cher cousin, que vous êtes tout à fait débarrassé de votre grippe et que vous n'en avez pas rattrapé une autre, dans la succession de chaud et de froid que nous venons d'éprouver. Je ne sais si l'on doit attribuer à cette variation dans l'atmosphère les maladies et les morts qui s'en suivent. Vous avez sûrement appris celles de Mme Rosaven et de son frère, à huit jours d'intervalle. Keriner, à qui on les a mandées et qui m'écrivait l'autre jour, en a fait le sujet de quelques petites réflexions morales, sur lesquelles j'appuierai en lui répondant. Il est toujours utile de penser à la fin, mais surtout quand, selon le cours de la nature, on approche du terme de la vie. Je m'intéresse particulièrement au salut des gens aimables et je voudrais m'en assurer, et être certaine qu'ils embelliront la société céleste, comme ils ont fait le charme de celle d'ici-bas.

Je ne sais si je vous ai dit que nos prêtres étaient encore une fois en possession de l'église des Carmes et qu'on y faisait l'office avec toute la solennité, que permettent les circonstances; l'orgue même n'est pas négligé. Un jardinier sourd s'est avisé de devenir organiste; il joue ordinairement avec deux doigts, et, aux grandes fêtes, il en ajoute un troisième. Il réus-

Digitized by Google

sit à toucher probablement des deux mains les notes simples de plain-chant, ce qui aide toujours un peu le chœur.

Il essaie aussi les *henriettes* qu'il a entendu chanter aux lingères, et les petits airs que sifflent les polissons dans les rues. Nous crions alors contre lui parce que cela fait rire tout le monde; mais il va son train, à moins que Charles et moi n'allions remplacer sa ridicule musique par quelques sonates qui aient le sens commun. Le public éclairé nous applaudit, mais la plupart préfèrent le talent d'Yvon (c'est le nom mignard de notre virtuose). Dimanche, nous touchâmes la messe à nous trois, et cela fut au moins décent. Charles et moi, nous avions la modestie de trembler un peu; mais Yvon, fier comme un Artaban, toucha ses *Kyrie* sans s'émouvoir et pensait peut-être au fond de son cœur que ses adjoints avaient quelque raison de s'intimider.

J'ignorais l'heureuse délivrance de Mme Rosbo. Je la félicite de nourrir; c'est, à mon avis, le plus doux moment de la maternité. Mon gros Antoine est toujours un enfant aimable, mais sauvage naturellement. Ma fille court toute seule et parle breton fort joliment. Mme Bouteiller est venue passer quelques jours chez Mme Ferec avec ses deux enfants; sa fille est toute jolie et élégamment arrangée.

La maman a fait présent d'un ajusté à Marie et des souillers à paillettes ont orné ses pieds mignons. On lui a ôté sa coiffe, et d'une petite paysanne, on en a fait tout de suite une fort gentille demoiselle, et dans ce nouveau costume elle ne cède en rien à sa cousine; elle est aussi grande qu'elle, quoiqu'elle ait neuf mois de moins. Ma fille n'est cependant pas

Digitized by Google

régulière comme Antoine, mais elle a de la physionomie et annonce une tournure agréable. Je vois cela avec moins d'enthousiasme, que je n'en eusse éprouvé il y a dix ans. Je n'envisage qu'en tremblant ce qui semble m'annoncer le bonheur.

Keriner est enchanté du procédé de la vaccine et m'engage fort à en faire usage pour mes enfants. Que pensez-vous de cette nouvelle découverte, mon cher cousin?

J'ai beau interroger le ciel et la terre, rien encore à vendre dans ce pays. Je vous engagerais à écrire directement à Mme veuve Brindejonc, à Quimper. Il y avait encore un beau bien à vendre à M. de Châteaugiron, dans Plovan; quelques personnes avaient voulu l'acquérir, mais le défunt mari avait, dit-on, des vues sur cet objet. Peut-être la mort aura changé les projets de son épouse, peut-être aussi Mme R... paierait-elle plus cher que moi, vu le grand prix des blés cette année et qui seront encore, je le crois, au dessus du prix ordinaire l'année prochaine.

Lettre CLXXIV

Ce 11 août 1801.

Je ne sais, mon cher cousin, si mon fils a eu le plaisir de vous voir en passant à Hennebond; si vous l'avez rencontré, vous l'avez vu à cheval; il m'a mandé avoir été obligé d'aller ainsi jusqu'à Aurai; et, comme il n'est pas encore cavalier et qu'il a toute la témérité d'un jeune homme de quatorze

Digitized by Google

ans, il a fait une chute qui cependant, m'a-t-il dit, n'a pas été dangereuse. A une lieue de Nantes, la voiture a versé, mais personne n'a été blessé. De Nantes à Angers, mon pauvre Charles a beaucoup souffert d'un malaise général, d'une soif ardente et d'un étourdissement semblable à l'état d'un homme ivre.

A la dernière journée, il a pensé que c'était peut-être d'aller à reculons et d'avoir peu d'air dans la voiture. Il s'est mis dans le cabriolet et s'est trouvé beaucoup mieux. Mais rendu à Paris, il ne pouvait encore se tenir quelque temps debout, sans éprouver ses tournoiements de tête. Il était fort jaune, mais Mme de Larlan m'assurait que ce n'était que de la fatigue. Je crains qu'il ne fasse une maladie bilieuse. Heureusement il est en bonnes mains, à portée des secours, et qu'il a de quoi payer médecins et médicaments. Quoiqu'il en soit, mon cher cousin, tout cela ne rassure point mon cœur maternel Mais la raison me dit qu'il était nécessaire que j'éloignasse mon fils; il est impossible de garder toujours les garçons près de soi. Sous le toit paternel ils n'acquièrent aucune expérience, et Charles a plus qu'un autre besoin de ses leçons. Il est, à certains égards, plus avancé qu'on ne l'est à son âge, et par conséquent, plus présomptueux, mais je lui crois assez d'esprit pour profiter des petites écoles qu'il fera.

J'ai pris des renseignements sur plusieurs collèges et maisons d'éducation. Je me suis déterminée pour celle de M. du Breuil. Cette pension n'est ni affichée ni vantée dans aucun papier public. Mme de Larlan, guidée par son attachement pour moi, en a fait la découverte, et j'ai tout lieu d'espérer que mon fils y

Digitized by Google

sera bien. J'ai écrit à ce M. du Breuil et j'en ai reçu une réponse très satisfaisante. Sa lettre est d'un homme qui sait écrire; point de pédanterie ni de phrase travaillée : un style rapide, simple, clair et parfaitement honnête. La pension, y compris le blanchissage et l'instruction (qui consiste dans l'étude des langues grecque et latine, des mathématiques, du dessin), est de 800 fr. En outre, il y a l'entretien, les livres élémentaires, le papier, plumes, crayons, etc., et les maîtres d'agrément. Ce que je calcule, tout compté, devoir être une affaire de 1,200 fr. au moins. Mais la pension de mon mari est déjà un bon à-compte.

Je ne donne pas encore un maître de piano à Charles; je veux voir comment il mordra dans des études plus sérieuses, et en faire un objet de récompense. Il lit fort bien la musique et a l'oreille bien formée à la mesure. Il commençait à prendre du goût pour son instrument. Et ce goût, devinez qui l'avait fait naître? L'amour, mon cher cousin; oui, mon Charles était déjà amoureux d'une petite personne, charmante à la vérité. De son aveu (car il m'avait fait sa confidence), il lui est arrivé une nuit de passer à travers une fenêtre grillée pour s'aller promener dans le jardin de sa belle. Vous jugez qu'il était pressant d'éloigner mon fils et de tourner l'activité de son imagination sur de tout autres objets.

Le lendemain du départ de ce pauvre Charles, ma fille est tombée malade et vient d'essuyer vingt-et-un accès de fièvre quotidienne. Aujourd'hui, elle n'en aura, j'espère, qu'un ressentiment. L'heure du frisson est passée et je ne lui vois que des bâillements et du malaise. Au milieu de mes chagrins, j'ai eu

Digitized by Google

quelques distractions agréables, Mme de Silgny, trois de ses enfants, et son frère, dernier rejeton de cette famille respectable et malheureuse, ont passé huit jours avec moi. Si ma fille se rétablit et que je reçoive bientôt des nouvelles plus tranquillisantes de mon fils, Mme de Rays et moi, nous nous proposons d'aller leur rendre cette visite et prendre des bains de mer pour remettre un peu mes nerfs agités. Mon gros Antoine se porte encore bien, je n'ai plus que lui d'écolier et cela ne me prend pas grand temps ni ne me donne beaucoup de peine, car pour un sou Antoine fait bien des choses.

Adieu, mon cher cousin, vous savez bien ce que je vous suis.

Dites à Mme Rosbo que je n'oublie pas ma dette.

Lettre CLXXV

Séquer, ce 21 septembre.

Quand vous êtes quelque temps sans m'écrire, mon cher cousin, j'ai de l'humeur et du dépit; j'en accuse votre paresse, votre indifférence, etc. Quand votre silence se prolonge, une tendre inquiétude remplace ces mouvements fâcheux, et voilà où j'en étais lorsque j'ai reçu votre lettre. Je suis fort aise qu'une ouverture dans votre maison soit la seule cause qui vous ait empêché de m'écrire; je sais que c'en est assez pour vous occuper longtemps. Je sais aussi que votre obligeance (quoique vous n'aimiez pas ce mot-là) vous donne beaucoup

Digitized by Google

d'affaires et, si j'en juge par une grosse lettre que j'ai vue à l'adresse de M. Guégnen, vous en avez aussi pour votre compte. Ce paquet de votre écriture m'a fait venir l'eau à la bouche ; mais j'ai pensé qu'il n'y avait pas là-dessus le plus petit mot pour rire, ni aucun trait de sentiment, et je l'ai laisser aller, bien qu'il fût réellement à ma disposition. En le payant, comme je suis fort bien avec le postillon, il me l'eût donné tout comme à un autre.

Keriner a fait une autre route et n'a dû entrer chez vous ni par la porte, ni par la fenêtre neuve, que vous avez fait faire. Angélique m'a écrit sitôt son arrivée. Il est un peu échauffé du voyage, mais il sera bien choyé, bien caressé et rien n'est plus propre à rafraîchir le sang. Sa fille me mande qu'il n'a plus le projet de les amener à Rennes. Il sent que son état est précaire et qu'en révolution surtout, il y a peu de stabilité.

Charles, quoiqu'à cheval, suivait la diligence et je lui avais enjoint de ne pas quitter la dame qui avait bien voulu s'en charger. Mon intention n'avait pas du tout été qu'il voyageât de cette manière; probablement, il avait par politesse cédé sa place à quelque femme jusqu'à Aurai. Il aura été bien fâché de ne vous pas voir, car mon fils a un bon cœur et s'attache véritablement. Mme de Larlan a mille bontés pour lui; on en est fort content dans la pension, et son instituteur me mande qu'il travaille avec beaucoup de facilité.

J'ai fait une caravane de dix-huit jours à Quimper. Je ne sais si je vous ai dit que j'avais pris un appartement dans la maison de Mme T...., occupée actuellement par Mme Kerlivio. Nous y attendions

Digitized by Google

Mme Silguy, que des affaires avaient appelée à Landerneau. Mais son retour ayant été différé, dans l'intérim la gardienne de ma fille s'est trouvée malade et mon mari m'a prudemment envoyé chercher. Cette bonne femme a la fièvre quarte, décidément. Nous faisons nos efforts pour la lui ôter. Ma petite Marie était rétablie parfaitement avant mon départ pour Quimper. Antoine a été du voyage. Sa petite mine fine et lutine a fait sensation, mais son extrême franchise, qui avoisine beaucoup l'impolitesse, a fait quelquefois rougir sa mère. Et voilà comme tout est compensé.

Ma fille n'est pas aussi régulière que son frère, mais elle est plus caressante, plus sensible et plus douce. Je me trouve un peu désœuvrée depuis le départ de Charles, et je crains d'être obligée d'enfanter un roman cet hiver, pour occuper mes loisirs. Emilie terminera probablement le sien auparavant. Mme Trégain a parlé de ce mariage à Quimper et Angélique me l'a écrit, mais, dans ma réponse, je n'ai pas l'air de le soupçonner. Il me plaît fort et j'en souhaite la conclusion, ne fût-ce que pour ôter à Mme Rosbo l'embarras de savoir ce que fera M. du Bouëtier *de ces outils-là*.

Vous en souvient-il? Ce monsieur n'est-il pas frère de cette respetable Mlle Kerorguen et d'une jeune personne nommée Marquisa? Je ne pense pas que ce puisse être un fils de l'élégante Mme du Bouëtier, que j'ai connue en 82 si jeune et si brillante. Mettez-moi au fait, je vous en prie, et n'allez pas imaginer de faire agrandir votre porte pour recevoir les nouveaux mariés; car cela pourrait retarder votre réponse jusqu'à la naissance du premier enfant.

Digitized by Google

Mon mari vous fait mille amitiés ; il est allé à Kerveregain conduire les demoiselles Kermoisan, qui sont depuis six semaines à leur campagne de Penesquen. Ce séjour leur a bien fait. N'ayant pas pu prendre de bains de mer, j'en ai pris d'eau tiède à Quimper, où il y a deux établissements de bains publics très propres et très commodes.

Adieu, mon cher cousin. Convenez que l'énigme sur *langue*, quoique très facile, est bien jolie. Je suis toujours bien contente du *Mercure*. J'ai vu six numéros de *La philosophie, etc.*, de M. de la Harpe. Les Kerveregain y sont abonnés, mais ils ne le reçoivent plus.

Lettre CLXXVI

Ce 29 décembre 1801.

Passe encore, mon cher cousin, quand on dédommage d'un long silence par une lettre de trois pages. Je ne sais si je pourrai remplir les miennes, car je me suis fait une loi de ne point écrire à la chandelle et nous avons bien peu de jour à présent. Je viens de passer les fêtes de Noël au Pont-Labbé, où le désir d'avoir la messe de minuit m'avait fait aller, malgré le mauvais temps. Une fois rendue, il n'y a pas eu moyen de regagner ses pénates, à moins de renoncer à la messe les autres jours. De plus, des souliers neufs m'avaient blessé les pieds, et voilà d'assez bonnes raisons pour rester en place.

Digitized by Google

Me voilà donc établie chez Mme Ferec avec mon mari. Ma fille était mieux, Antoine bien portant, trois personnes restaient encore pour les garder, en sorte que j'avais, à cet égard, l'esprit passablement en repos. Mais, grand Dieu, la musique du jardinier à la messe de minuit m'avait si complètement bouleversée, que je résolus, pour ne plus l'entendre, de me faire organiste à sa place. Je me suis donc chargée de tout l'office divin, tant plein chant que musique, messe et vêpres, et, sans vanité, j'ai rendu au culte la décence convenable; du moins *les chiens n'ont pas hurlé* dans l'église et sans exagération, mon cher cousin, c'est vraiment ce qui arrive quand le pauvre homme veut faire ce qu'il appelle des accords. Il ne connaît pas la gamme et son accompagnement est de poser la main sur le clavier à tout hasard. Jugez de l'effet!

Angélique m'a appris la mort de M. Kerguinos, que je regrette beaucoup. C'était un digne homme et je vous prie de témoigner à Mme Rosbo et à son mari toute la part que je prends à leur douleur. J'ai eu aussi, pendant dix jours, à consoler des parents malheureux, M. et Mme Tardy, qui ont perdu un fils âgé de trois ans et demi. Ma jeune cousine a désiré venir pleurer à son aise dans ma solitude et je l'ai accueillie avec tout l'intérêt qu'inspire à une mère un malheur de ce genre.

J'ai su que Keriner s'était rendu à Rennes, mais avec beaucoup de fatigue. Je crains, à vous dire vrai, que de fréquents voyages ne lui deviennent nuisibles. A un certain âge, il ne faut pas trop se remuer, surtout quand toute sa vie on est resté paisible casanier. Je le trouve, comme vous, fort aimable, et il a une

Digitized by Google

qualité assez rare, c'est qu'étant très capable d'amuser, il se laisse aussi amuser à son tour. Je ne sais, mon cher cousin, si vous avez trouvé beaucoup de gens qui eussent ce bon esprit; pour moi, il ne m'a paru commun ni chez les gens d'un certain mérite, ni même chez les sots; et voilà pourquoi la société offre en général si peu d'agrément, quand on n'a pas la ressource des cartes pour lier tout le monde.

Le mot de *vénérité* est tiré de vénérer. On s'en servit pour dire qu'un certain vieillard avait la figure vénérable. Je ne sais s'il fera fortune quelque jour. Comme vous le dites, l'usage et l'habitude consacrent jusqu'au ridicule, pour ne pas dire plus. Vous en parlez fort à votre aise, mon cher cousin, du bonheur de nos descendants qui verront de si belles choses, mais qui paieront ce triste avantage par la perte du *Beau moral*.

Si vous aviez des enfants, cette triste perspective vous affligerait beaucoup. C'est souvent le sujet de nos plus sérieuses réflexions, quand nous causons au coin du feu, Pompery et moi. Nous nous flattons cependant que notre géniture échappera à la corruption générale. Je connais encore quelques familles vertueuses où les bons principes sont conservés et je me console en songeant que là du moins mes enfants trouveront des amis dignes d'eux. Charles m'écrit toujours de jolies lettres. J'ai été une fois sept semaines sans en recevoir et vous jugez de mon inquiétude; on avait oublié sa lettre, il n'y avait pas de sa faute, et ce baume a bientôt guéri ma blessure. Il s'ennuie un peu depuis la mauvaise saison; on ne peut plus sortir pour ces promenades qu'on fait faire aux élèves de la pension dans les beaux jours.

Digitized by Google

Charles ne s'amuse plus beaucoup des jeux d'enfants. La nature est chez lui bien développée, il a l'imagination vive, l'âme sensible; il sera, je crois, fort aimable en société; celle de Mme de Larlan lui plaît beaucoup et sa plus grande fête est d'aller chez elle. Il m'en coûte 24 sous par visite, à cause de l'envoyer chercher et reconduire, mais je ne les regrette pas. Je me trouve bien heureuse d'avoir une amie telle que Mme Larlan, qui veut bien prendre autant d'intérêt à mon fils. J'y pense sans cesse, à ce pauvre enfant; j'en entretiens son frère et sa sœur. Aussi, ma fille prit-elle hier une plume pour *écrire à Charles*. Cette pauvre petite m'a donné de vives inquiétudes, elle est mieux, mais je crains toujours le retour de la fièvre.

Je n'avais point deviné *bac* et je me croyais une cruche, j'avais donné pareil brevet à Mlle Livec; le second vers nous avait séduit parce qu'on trouve *a*, *b*, *c*, mais vos observations nous ont rendu le bon sens et l'honneur, et nous vous en faisons de très sincères remercîments. Voici une énigme que j'ai envoyée à Charles, je la soumets à votre critique et vous prie de m'en dire franchement votre avis.

Assez lestement je parcours
Un royaume, une république ;
Je sers l'amitié, les amours,
Le commerce et la politique.
Mais l'on doit s'attendre à payer
De mes faveurs la plus légère ;
Qu'on soit riche ou dans la misère;
Je ne fais jamais de quartier.
Près de moi j'attire la presse,
Je suis femme et j'ai du caquet ;

Digitized by Google

Je donne à chacun son paquet
Et c'est toujours avec adresse [1].

Dites-moi, mon cher cousin, avez-vous lu *Atala*? Il est indispensable de connaître cet ouvrage. Je ne vous en dis rien, mais je vous prie de le lire, pour m'en dire votre avis. Il a été critiqué à outrance, loué par des gens de mérite et notamment défendu par M. de la Harpe. Mais vous le connaissez par l'extrait de M. de Fontanes, que vous avez dans le *Mercure*. Ah! je vous en prie, dites m'en un mot dans votre première lettre.

Votre M. de Villeblanche n'y va pas avec le dos de la cuillère; peste, 80 mille francs. Virgile lui-même n'a pas eu d'aussi hautes prétentions; il est vrai qu'on l'a payé en gloire. Bah! c'est une fumée que M. de Villeblanche méprise, 80 mille francs valent mieux, je suis de son avis, et pourtant je ne voudrais pas asseoir la dot de ma fille sur le gros produit de son ouvrage... Allons, convenez, mon cher cousin, que votre homme est fou et tout aussi présomptueux que le poète de notre voisinage.

Je ne veux pas finir, sans vous dire un mot du nouvel an et voici mes vœux pour vous : J'espère qu'après avoir vécu en sage, vous mourrez en saint. Mille souhaits heureux de notre part à tous, à Mme Rosbo et à M. et Mme du Bouëtier. Je vous embrasse tendrement, mon cher cousin, ce n'est pas trop pour vos étrennes. Mes compliments à la bonne Fanchonnette.

1. La poste aux lettres.

Digitized by Google

Lettre CLXXVII

Ce 20 avril.

Il est vrai, mon cher cousin, que la date de ma dernière lettre est assez ancienne ; j'en ai du chagrin, mais pas de *honte*, comme vous, car je n'ai point à me reprocher de négligence volontaire. Comme il faut tout pardonner à Pâques, je vous fais grâce de la kyrielle de reproches que vous méritez d'essuyer et je vous déduirai une partie des causes de mon silence. Vous savez déjà la principale, la maladie de ma fille, que j'ai cru voir, le 16 mars, expirer dans mes bras. Je l'ai vouée à la Sainte-Vierge et elle porte la couleur brune et le scapulaire du Carmel.

Ma dévotion a désobligé un ami un peu philosophe que j'ai dans le monde. Il a eu peine à concilier *les lumières de mon esprit*, avec cette puérilité ; mais il faut que lui et ses adhérents me passent cette *faiblesse d'imagination*, car je ne rétracterai pas ma promesse, à laquelle j'ai d'autant plus de confiance, que mon mari y joint ses prières et qu'il s'est chargé de sept *pater* tous les jours, pour la conservation de la petite. Antoine a été malade aussi dans le même temps que sa sœur, mais il ne m'a pas donné autant d'inquiétude, à beaucoup près.

La nomination des notables nationaux a eu lieu et nous n'en sommes point ; nous avons l'honneur d'être notables de département et c'est beaucoup plus que nous n'espérions, désirions et recherchions ; car ce degré de gloire nous est venu en dormant et fai-

Digitized by Google

sant un semis de trois ou quatre mille glands, graine de hêtre, marrons d'Inde, etc. J'ai bien peur qu'on ne vous ait accolé à ce pitoyable magistrat, que vous me peignez si bien dans votre dernière lettre. Je renoncerais à la suppléance en pareil cas, et c'est ce que je crois bien que vous avez le droit de faire. Je vous prie de me donner au plus tôt de vos nouvelles, car c'est véritablement une abomination d'être quatre mois sans nous écrire.

Je passe les fêtes de Pâques fort agréablement dans la société de Mme de Silguy et de ses sept enfants, qui n'avaient jamais vu pour la plupart d'églises ouvertes et qui n'avaient même pas entendu un jardinier toucher de l'orgue. Ils sont fort contents du talent de celui-ci. M. Girard, fils de l'avocat que vous connaissez, a chanté ces deux jours-ci un motet que je lui ai accompagné et cela a ravi tout l'auditoire. Je me suis dispensée de retourner au Pont-Labbé pour le troisième salut, parce que j'ai un cor au pied qui me fait souffrir et j'ai profité de l'absence de ma compagnie pour venir causer avec vous. Elle repart après-demain et peut-être la suivrai-je de près, pour aller passer quelques jours à Quimper avec ma fille, afin de voir si le changement d'air raffermirait sa santé. On m'a dit qu'il y régnait des petites véroles et, si cela était, je n'oserais pas y mener mes enfants. Je prendrai des informations, je tâcherai de ne pas déplacer imprudemment ma couvée.

J'ai su que Rosbo avait été à Quimper; j'aime à croire que, s'il eût eu quelques moments de plus, il serait venu nous voir. Félicitez pour moi son heureuse mère et me dites en quel état M. du Bouëtier a mis sa jolie femme. Je présume qu'elle est un peu

Digitized by Google

moins svelte à présent et j'en fais mon compliment à toute la famille, car c'est un grand plaisir en attendant les chagrins qui s'ensuivent...

Il me souvient du temps où je ne voyais qu'en beau le doux titre de mère. Depuis la naissance de ma fille surtout, j'en éprouve bien les alarmes. Charles était dans son enfance d'une bonne santé et je croyais qu'il en serait de même des autres. J'espère, cependant, que je n'aurai pas toujours les inquiétudes réitérées, que j'ai eues depuis le mois de juillet, et que ma pauvre petite prendra enfin le dessus. Elle est intéressante, elle annonce de l'intelligence, de la sensibilité et tous les goûts d'une demoiselle; elle n'aime point les petites paysannes; elle les trouve sales et sottes et le leur dit sans façon. Antoine trouve tout bon, pourvu qu'on sache jouer à la toupie. Si je ne faisais parfois la police, il me ramasserait tous les villageois d'alentour et je serais bientôt obligée de leur céder ma maison.

J'avais de grands projets cette année, pour avancer l'éducation d'Antoine; je lui devais apprendre ceci et cela, mais tous mon temps s'est passé à le soigner, ainsi que sa sœur, et le mardi de Pâques il n'est pas plus habile que le mardi gras. Mais je le trouve encore assez savant pour son âge; il sait lire, il a de petites notions de l'histoire romaine et connaît les trois règnes de la nature et ne manque jamais de me répondre quand je lui demande : — De quel règne est-tu ? — *Du règne d'homme*, — car le mot *animal* lui paraît peu honnête. Il y a quelques jours qu'il me disait : — Maman, Madame Le Clerc n'a point d'enfants. J'en veux avoir, moi, quand je serai grand. Mlle Marhallach, un peu scandalisée, lui répondit : —

Digitized by Google

Apprenez votre leçon avant de penser à cela. — Mes leçons, reprit-il, gravement, cela n'est pas nécessaire; je vois le métayer et les autres paysans qui ne savent pas lire et ils ont des enfants tout de même. Ce trait nous a fait rire et je souhaite qu'il amuse Emilie, à qui je vous prie de le conter.

Nous n'avons point vu le maître de chorégraphie, mais tout de même j'ai dansé *ridiculement*, cela se devine apparemment, je ne connais que Bonté qui donne de la grâce aux pas ridicules, qui sont aujourd'hui à la mode. Voilà ce que c'est de vieillir, mon cher cousin, on voit tout d'un autre œil que dans la première jeunesse. Nous étions ridicules aussi alors pour nos anciens.

Il n'est pas trop conséquent, en sortant du chapitre du ridicule, de passer à celui du concordat : mais je ne veux pas terminer sans vous demander ce que vous pensez des extraits de Bulles et de Conventions, qu'on nous donne dans les feuilles. Chacun en parle diversement et je crois cependant qu'il est défendu d'en parler. Je souhaite de tout mon cœur le rétablissement de la religion en France, la paix dans l'Eglise et le repos des consciences. On dit que votre évêque de Vannes est déjà nommé. On dit que M. Coz, métropolitain de Rennes, passe à l'archevêché de Besançon. On dit aussi que Mlle Angélique va se rendre auprès de son père, qui ira la conduire à Saint-Malo.

Allons, mon cher cousin, n'ajournez pas votre réponse à trois mois et je croirai encore à votre amitié.

Digitized by Google

Lettre CLXXVIII

Quimper, ce 15 mai 1802.

C'est ici, mon cher cousin, que j'ai reçu votre charmante lettre que j'ai relue plusieurs fois, malgré les distractions sans nombre que j'ai à la ville. J'y suis depuis près de trois semaines avec mes deux enfants. Ma fille se trouve fort bien du grand monde et s'y plaît beaucoup. Antoine s'y dévergonde et prend toutes les malices des petits citadins; il m'a promis pour me consoler de se corriger, quand il sera de retour à la campagne. Je ne suis pas plus décidée pour la vaccine que pour l'inoculation, et cela tient à je ne sais quoi; car j'envie le bonheur de ceux qui prennent bravement leur parti et se mettent à l'abri des inquiétudes perpétuelles, qu'éprouvent les mères dont les enfants n'ont pas eu la petite vérole. Je tâche de n'y pas penser et je fais comme une certaine dame qui me disait l'autre jour que quand l'idée d'une éternité l'effrayait beaucoup, elle faisait son possible pour n'y songer jamais.

Je suis ici fort agréablement, dînant chez mes amis et soupant au coin de mon feu d'un bol de lait, partagé avec ma petite famille. Je suis invitée à souper chez Mme Stangalen avec Mme Fournas. J'ai refusé, mais on me fait de si vives instances que je crains un moment de faiblesse, dont vous serez cause. Tant il est vrai que le vieil homme ne se détruit jamais entièrement. L'idée que je verrai

Digitized by Google

quelqu'un qui vous verra, me séduit ; ainsi rougissez de modestie ou de plaisir, si Mme Fournas vous dit qu'elle a soupé avec moi. Et, s'il n'en est rien, levez les yeux au ciel et dites : oh ! que ma cousine a de vertu !.....

Je ne reçois plus le *Mercure*, parce que Mme de Larlan a oublié de me ré'abonner, mais j'en ai chargé Charles qui réparera cela, j'espère. Cette bonne Mme Larlan va avec sa fille passer quelque temps à Nantes ; j'en suis fâchée pour mon fils, qui trouvait en elle une seconde mère pour les bontés et les soins. Mme Barbé, qui sera incessamment à Paris, m'a promis d'y suppléer. Ainsi donc, mon cher cousin, vous serez peut-être dans peu juge de paix. Tant mieux pour tous ceux qui auront affaire à vous, mais tant pis pour vous et pour moi à qui vous écrirez moins souvent, attendu vos occupations multipliées.

J'ai quatorze volumes du *Cours de Littérature*. Je vois que vous n'avez pas ceux qui traitent des poètes modernes, comme Florian, etc. La correspondance littéraire m'a beaucoup amusée, mais je conçois que M. de la Harpe, en la publiant, a dû se faire des ennemis ; car il ne ménage ni les vivants ni les morts, et l'amour-propre offensé ne pardonne guère. Je n'avais pas ici mon La Fontaine pour relire la charmante fable que vous me citez, mais c'est un plaisir que je me réserve pour le Séquer.

En vérité, je ne sais comment je puis écrire au milieu du tumulte qui m'environne ; depuis les dernières lignes, j'ai déjà été distraite de mille manières. Ma fille m'a obligée d'accommoder sa poupée. Antoine est venu me demander de l'argent pour

Digitized by Google

acheter un oiseau, l'oiseau s'est envolé, un petit polisson l'a enlevé. Antoine au désespoir se désole, on veut me rendre responsable de l'événement. J'ai beau prêcher la résignation et la patience dans les accidents fâcheux, on ne m'écoute pas. Marie sollicite pour avoir un autre oiseau et décidément les marmots l'emportent; on a ouvert l'armoire, on a pris un sou, Antoine est couru à la volière et revient triomphant. Je vous écris tout cela, mon cher cousin, comme Vernet peint un naufrage, perché bravement au haut du mât de ce même vaisseau prêt à périr.

Vous avez reçu la nouvelle du consulat, assuré pour la vie au héros Bonaparte. Le plus grand nombre y applaudira, mais les amis zélés de la Constitution murmureront tout bas de cette déchirure. Ce n'est pas la première, mais il me semble qu'on a rogné jusqu'à présent que ce qui n'était pas bon.

Voilà les émigrés rentrés par ce moyen. Nous voyons tous les jours avec grand plaisir quelque nouveau venu. M. de Laréhantel, mari de Mlle du Bot, est arrivé; on attend aussi MM. de Kermorvan et Boisguenneux. J'ai retrouvé ici Mlle Kerennevel, à présent Mme Trogoff, toujours gaie, toujours aimable, comme vous l'avez connue. Angélique a passé à Hennebond, il y a quelques jours; elle se faisait une grande fête de vous voir ainsi que toute sa famille; mais elle n'aura pu vous donner que peu d'instants, la voiture étant arrêtée pour la conduire jusqu'à Rennes, où elle doit être maintenant tout établie. Sa santé était mauvaise et elle avait besoin de distraction et de mouvement.

Digitized by Google

Mon mari est venu, la semaine dernière, passer quelques jours avec moi. J'attends ma voiture, dont le fond avait manqué tout à fait. On me la promet raccommodée sous quelques jours. Je souhaiterais bien voir arriver l'évêque avant mon départ et entendre chanter le *Te Deum,* qui réunira le troupeau dispersé depuis si longtemps. Comme vous le dites, mon cher cousin, il faudra beaucoup de charité pour aplanir les difficultés, qui se présentent encore. Mais, la grâce de Dieu s'y mêlant, j'espère que tout ira bien. On attend aussi l'abbé Cossoul; j'ai reçu la dernière lettre qu'il écrira probablement de Westphalie.

On m'a dit qu'on trouvait à Lorient de la gomme pectorale de jujube. Je m'en suis très bien trouvée, ainsi que mon mari, et je désirerais m'en procurer six boîtes; elle se vendent 40 sous pièce à Paris, et je pense que cela doit être plus cher à Lorient. Comme vous y allez quelquefois et que d'ailleurs vous y avez des connaissances, vous me rendriez un grand service de m'en procurer. M. Frollo, commissaires des guerres, m'a dit qu'il avait de fréquentes occasions pour Hennebond, par les ordonnances qu'on y envoie continuellement, et il se chargerait de me les faire parvenir. Ces tablettes sont excellentes dans toute espèce de rhumes et vous ne serez peut-être pas fâché pour vous-même d'en connaître l'usage.

Adieu, mon cher cousin; les enfants et l'oiseau me rompent la tête. Je regrette le cabinet solitaire d'où je vous écris ordinairement. Mille choses honnêtes à Mme Rosbo à et toute sa famille, et gardez pour vous les mille et une choses que je ne vous dis pas.

Digitized by Google

Lettre CLXXIX

Le Séquer, ce 22 juillet 1802.

Mon silence ne vous a-t-il pas fait penser, mon cher cousin, que je remplissais aussi quelque fonction importante de la république et que j'étais devenue administrateur, diplomate ou chef de bataillon. Rien de tout cela : je viens d'achever un trousseau de vingt-huit chemises, dix-huit petites coiffes, bonnets, camisoles, etc.; ce n'est pas pour moi, ce n'est pas non plus pour Mme de Kerorguen, pas même pour l'enfant romanesque que je vous ai attribué; il y en a une petite part pour Antoine et Marie et le reste pour des pauvres.

J'ai voulu racheter le temps que j'avais perdu à Quimper à bavarder et à promener les rues. Depuis mon retour, j'ai travaillé fort assidûment, aidée de ma douce Pétronille. Nous avons ce qui s'appelle abattu de l'ouvrage, ce qui ne nous a pas empêchées de faire encore un petit voyage de Quimper.

Depuis que je savais l'abbé Cossoul (*ami et compagnon d'exil de son frère*) rendu, j'étais dans une situation pénible, je craignais et désirais de le voir. Enfin, un beau jour, j'ai pris mon parti et je me suis campée dans ma voiture avec Antoine et Pétronille et je suis arrivée près de ce respectable ecclésiastique et de ce bon ami. Il avait eu l'attention de voir mon fils en passant à Paris, et pour écarter les idées accessoires que sa vue ne me rendait que

Digitized by Google

trop présentes, il m'a beaucoup parlé de Charles et de son instituteur; il est fort content de l'un et de l'autre. M. et Mme de Saint-Alouarn, qui venaient d'arriver de Paris, m'ont confirmé tout ce que l'abbé Cossoul m'avait dit d'agréable sur ce sujet, et m'ont remis des lettres très satisfaisantes de mon fils et de son maître. Je suis repartie tout de suite avec mes bonnes nouvelles, et le soir même j'ai tranquilisé mon mari, qui craignait pour ma santé les suites de cette entrevue.

Je pense comme vous, mon cher cousin, sur le compte du *Mercure;* il a beaucoup perdu depuis quelque temps. Je suis encore abonnée pour trois mois et, s'il ne devient pas meilleur, j'y renoncerai. Je serai cependant fâchée de n'avoir pas un journal littéraire quelconque, car j'aime à être au courant des nouveautés et à savoir un peu ce qui se passe dans l'empire des Beaux Esprits.

Il n'est question à présent à Quimper et dans les environs, que de l'arrivée de l'évêque qui ne se presse pas, malgré toute l'impatience avec laquelle il est attendu. L'évêque de Saint-Brieuc est tout établi, il a fait un mandement où il y a du style, du raisonnement, de l'adresse et d'excellents principes. C'est ainsi qu'en juge votre humble servante. L'évêque du Finistère a été faire visite à tous les diocésains qu'il savait à Paris et les a poliment invités de son sacre. Charles y a assisté sous les auspices de Mme Larlan. Cette aimable dame s'est absentée et c'est un grand vide pour mon fils, mais l'arrivée de Mme Barbé et de sa petite fille sera un dédommagement pour Charles.

Il est arrivé aussi à sa pension un jeune homme d'ici, le fils de Mme Ferec; ce sera un camarade, d'au-

Digitized by Google

tant plus agréable pour Charles, qu'ils pourront parler breton ensemble et s'entretenir ainsi dans une langue, que je serais fâchée que le grec et le latin lui fissent oublier. Et vous, mon cher cousin, comment vous en tirez-vous, quand il faut juger entre des paysans, car je ne vous crois pas fort. Votre greffier, sans doute, sait mieux la langue que vous, et vous sert d'interprète. Quand donc l'élection se fera-t-elle? hâtez-vous de m'apprendre que j'ai l'honneur d'avoir dans ma famille un juge de paix en titre et comptez une voix de plus, la mienne, mon cher cousin. Je vous renvoie à Keriner pour savoir ce que je lui ai dit à ce sujet.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de m'avoir de la gomme pectorale de jujube; je ne l'ai pas encore reçue mais je puis l'attendre avec patience, car j'en ai eu de Paris par M. de Saint-Alouarn; mon mari en fait un grand usage et moi aussi; nous nous en trouvons bien et je m'en munis de tous les bords *(expression de terroir)*. J'ai pensé aussi à votre provision de serpolet. Donnez-moi l'adresse de Fortuné, car je puis trouver ici des occasions plus fréquentes pour Lorient que pour Hennebond. Je pense que le petit plant que je vous ai envoyé par Mme Férec est tout à fait mort.

Cette demoiselle, dont on n'a pas été émerveillé à Lorient, a aussi donné un concert à Quimper pendant le séjour que j'y ai fait. Je ne fus pas contente de sa voix, qui me parut absolument avoir le son d'un violon avec la sourdine, et vous savez mon antipathie pour la sourdine d'un violon. J'y avais amené Pétronille. Ma soirée me coûta 4 fr., mais je ne les regrettai pas. Nous étions en bonne compagnie.

Digitized by Google

et l'orchestre, composé en grande partie d'amateurs, n'était pas mauvais pour Quimper-Corentin. J'ai tout à fait abandonné la musique, je ne sais si j'en reprendrai le goût à Quimper, où j'ai le projet de passer l'hiver avec mon mari, mes enfants, ma gouvernante, ma cuisinière, toute la traînée enfin.

J'ai loué deux grandes chambres au premier étage de l'hôtel Duhaffond, place Médard, une cuisine et un cellier, cela est borné; mais l'hiver on se met volontiers les uns sur les autres pour se réchauffer. Je ne compte pas, d'ailleurs, tenir maison, donner de grands repas ni en accepter nulle part. Ce n'est pas le goût du monde qui me ramène à la ville, mais la commodité du culte, la société de quelques-unes de mes anciennes connaissances de retour dans leur patrie, la proximité de Mme Silguy, dont l'amitié m'est bien chère et la nécessité de procurer à ma fille des distractions, qu'il est impossible qu'on puisse trouver à la campagne dans la mauvaise saison. Pour Antoine, il s'amuse partout, mais je tâcherai de faire en sorte que mon séjour à Quimper ne lui soit pas inutile. Je souhaite qué Rodes daigne s'y arrêter et que nous nous y rencontrions, car j'aime toujours à entendre la musique faite par les autres. Mais je ne me soucie plus d'être en scène.

Mes hommages à Mme Rosbo et à son Emilie, à toute la famille enfin. Recevez les respects de tous les miens et ceux de Pétronille, et croyez, mon cher cousin, que j'ai toujours pour vous un bien sincère attachement, beaucoup de plaisir à vous écrire, plus encore à recevoir de vos lettres. Ainsi, malgré vos grandes affaires, gardez toujours un petit quart d'heure pour moi.

Digitized by Google

Lettre CLXXX

Ce 17 août 1802.

J'ai reçu, mon cher cousin, la gomme pectorale de jujube dont vous avez eu la complaisance de me faire l'emplette, reste à vous en remercier et à vous prier de m'indiquer une voie pour vous faire passer les 12 livres dont je vous suis redevable. Je ne veux pas me servir de celle de M. Guégnen, il me souvient du sou pour livre de 1792. Je me suis amusée à couper en morceaux la dite gomme et à remplir les boîtes de Paris, il s'ensuit qu'elle est plus chère à Lorient, mais je la trouve meilleure de goût et, si elle a la même supériorité pour la poitrine, il n'y a pas à regretter ce qu'elle coûte de plus.

J'ai eu un accès de fièvre de trente-six heures, occasionné, je crois, par les grandes chaleurs et un peu de fatigue, que j'avais éprouvée la veille de la mi-août. Je ne suis pas encore tout à fait bien et surtout pour aller à pied voir l'installation de l'évêque. On vient cependant de m'ôter la faculté de me servir de ma voiture, en m'annonçant que le préfet avait donné les ordres les plus précis pour taxer toutes les voitures, et la mienne subirait seulement un impôt de 100 fr. On m'a conseillé de déclarer qu'elle était hors d'état de servir, ce que j'ai fait provisoirement jusqu'à plus ample informé, et c'est à vous que je m'adresse, mon cher cousin, pour savoir si la loi dont vous me donnâtes l'explication,

Digitized by Google

en 1797, et qui était en ma faveur, a été changée depuis. Cela serait d'autant plus fâcheux que je venais de faire à cette pauvre voiture une réparation de 155 fr., il y a trois mois, et que je n'aurais même pas la ressource de m'en défaire, attendu que le brancard ayant été rompu ne tient qu'avec une plaque de fer qui ne soutiendrait pas longtemps le trot des chevaux, et peu de personnes sont curieuses de se faire lentement traîner par des bœufs.

Les roues sont de vraies roues de charette, que j'ai fait faire par un charron de campagne, et tout cela s'appelle une voiture de luxe. Elle m'était commode à la vérité, pour amener ma petite couvée à l'abri de la pluie et du soleil; mais être à couvert des injures du temps, ce n'est pas là du luxe; ou il faudra imposer à ce titre les parapluies et même les capes des servantes. Enfin, je ne suis pas de bonne humeur, mon cher cousin, mais si la loi n'a pas été changée et que j'aie de quoi soutenir ma cause, je la plaiderai devant le préfet, s'il le faut. Veuillez bien me faire passer des renseignements le plus tôt possible. Ayant le projet d'aller passer l'hiver à Quimper avec ma famille, je veux savoir comment je pourrai voiturer mes poussins.

J'ai éprouvé un chagrin bien vif de la mort de Mlle Toulgoët, cette jeune personne dont je vous ai souvent parlé. Elle était bien intéressante sous plusieurs rapports ; mais ce qui la distinguait surtout, c'était une raison supérieure à son âge. Jugez-en par ce seul trait : J'étais sa seule passion. Faire avec moi de la musique, de la morale, s'occuper de l'histoire, de la littérature, lire des ouvrages de piété, voilà ce qu'elle appelait ses plus doux passe-temps.

Digitized by Google

Aussi sa mère me disait souvent : — « Babet ne vit qu'au Séquer. » Quoique notre âge fût bien disproportionné, elle était, comme je vous l'ai dit, si solide et si raisonnable, que je me trouvais absolument de niveau avec elle. Elle avait un cœur tout neuf et j'étais son unique amie. Ah! mon cher cousin, c'est une perte bien sensible que celle d'un objet, dont on est véritablement aimé.

Ma fille a encore eu une forte attaque de vers la semaine dernière, mais elle est courant et chantant. La petite vérole inoculée et naturelle nous entoure. Mes enfants ne mangent point de viande et voilà ma seule garantie, quant à la prudence humaine. Mais, du côté céleste, j'ai bien des choses qui me rassurent, à commencer par la Providence.

Recevez les hommages de mon mari et les respects de Mlle Pétronille, puis les compliments de Mlle du Marhallach; elle compte beaucoup sur vous pour me remettre en possession de mon carabas, qui lui servait aussi de fois à autre. Il sera sûrement regretté de beaucoup de gens, car je n'en étais pas chiche.

Adieu, mon cher cousin, si je ne remplis pas les trois pages c'est que j'ai encore la tête faible et dolente, mais cela ne me fait pas oublier Mme Rosbo, sa chère Emilie et son gendre.

Digitized by Google

Lettre CLXXXI

Au Séquer.

Ainsi donc, mon cher cousin, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de prendre mon mal en patience, de laisser dormir ma voiture et d'aller en charrette; car, comme je ne voyage guère sans quelque suite, un cheval ne m'est pas de grande ressource. C'est dans cette triste charrette que j'ai été avec Mlle du Marhallach, Pétronille et ma cusinière, voir l'installation de M. l'évêque, Quoique j'eusse projeté depuis longtemps d'aller à cette cérémonie, il a fallu tout l'ascendant de mes compagnes de route, pour me déterminer à ce voyage. J'envisageais la cruelle nécessité d'une entrevue avec la malheureuse famille Toulgoët et cela pesait fort sur mon cœur. Enfin, j'y ai passé une heure et demie et j'ai trouvé des gens inconsolables. Le temps seul apportera quelque adoucissement à leur vive douleur; mais je sais par expérience qu'il est des blessures qui saignent longtemps, même après qu'on a pris assez sur soi pour ne plus s'en plaindre. Cette jeune personne avait été inoculée dans son enfance, elle est morte de la maladie régnante qu'on n'a pas connue; car; la veille de sa mort, le médecin la trouvait joliment. On l'a ouverte et elle était toute gangrenée.

Je voudrais bien pouvoir me résoudre à faire inoculer ou vacciner mes enfants, mais mon docteur n'est partisan d'aucune de ces pratiques et j'avoue

Digitized by Google

qu'ayant confiance en ses lumières et à son expérience, je n'ose pas faire une chose qu'il désapprouve. D'ailleurs, ma fille n'est pas à beaucoup près dans un état de santé parfaite; tous les mois régulièrement elle a ou de la fièvre quotidienne ou des accès de fièvre tierce. Elle vient encore d'en essuyer deux cette semaine et je me souviens que le célèbre Tissot dit qu'il faut qu'un enfant se porte bien pour le faire inoculer, il faut encore qu'on puisse le traiter facilement et ma petite demoiselle est fort récalcitrante.

Antoine est moins difficile : pour de l'argent, on lui fait faire ce qu'on veut. Mais, n'osant rien entreprendre pour la sœur, le petit frère attend. Je me confie à la Providence qui, semblant mettre des obstacles à ce que je fasse rien, veut apparemment agir toute seule. Car je vous prie de croire que je ne suis prévenue ni contre l'inoculation, ni contre la vaccine. Les délais que j'apporte ne tiennent pas à des systèmes; je sais que Dieu a dit : Aide-toi, je t'aiderai; mais il est des circonstances où il est extrêmement difficile de prendre un parti.

Je reviens à l'installation de l'évêque. Le bon prélat a l'air bien près de son début; il a véritablement toute la simplicité et la franchise apostoliques. Jugez-en par ce trait : On dit que le maire, allant au devant de lui, présenta gravement à Sa Grandeur les prêtres assermentés, en lui disant : « Voici les prêtres qui n'ont jamais quitté leur Eglise. » — « Ils sont bien heureux, dit le prélat; pour moi, j'ai abandonné la mienne. » Vous jugez bien qu'on parla d'autre chose et que les assermentés ne cherchèrent pas d'autres compliments. La réunion s'est faite plus

Digitized by Google

facilement qu'on ne l'espérait. Saint-Corentin est ouverte à toutes les opinions, on entend toutes les messes; le schisme extérieur est détruit et c'est déjà beaucoup. Comme vous me le disiez dans une de vos lettres, le temps et la charité feront le reste.

Mlle Pétronille a reçu avec bien de la reconnaissance ce que je lui ai remis de votre part. Je m'amusai à le placer sous sa serviette, en lui donnant à deviner de quelle part cela pouvait venir. Après quelques réflexions, elle dit : — Je ne connais que mon bon oncle Kergus qui ait pu penser à moi. Elle veut vous faire ses remerciements et je lui laisse l'autre page.

Recevez les respects et amitiés de tous les miens et un compliment tout particulier de Charles qui, dans sa dernière lettre, me priait avec instance de le rappeler à votre souvenir. Tâchez, je vous prie, de me faire comprendre ce que c'est que cette nouvelle constitution, où il y a tant de collèges ? Et dites-moi si vous serez professeur d'un de ces collèges ou juge de paix. Tout ce que je sais, c'est que mon mari n'est plus notable, mais cela ne nous empêche pas de dormir. Adieu, mon cher cousin ; vous connaissez mes sentiments pour vous.

Digitized by Google

Lettre CLXXXII

Quimper, ce 19 décembre 1802.

Vous aurez peut-être appris, mon cher cousin, que j'avais mal aux yeux et mon silence, dès lors, ne peut pas vous donner d'inquiétude pour mes sentiments. Je commence à m'ennuyer beaucoup de cette triste incommodité. Depuis deux mois, je suis privée du plaisir de lire, d'écrire et de travailler. Enfin, j'ose prendre un peu sur mon régime aujourd'hui, et, en l'absence de mon vigilant époux, risquer de vous tracer quelques lignes.

Vous aviez envie d'apprendre que mes enfants étaient vaccinés; ils le sont, mon cher cousin, et l'opération a été heureuse. J'ai converti mon docteur, qui a vacciné son fils le même jour qu'Antoine. Le vaccin d'Antoine a servi à sa sœur, qui a supporté les piqûres en véritable héroïne; on lui en a fait six, et elle a six boutons superbes. Elle est au vingtième jour et se porte bien, ainsi que son frère. J'ai reçu, il y a huit jours, des nouvelles de Charles, qui m'annonce, par la première occasion, la traduction de quelques passages de Quinte-Curce. C'est, m'a-t-on dit, l'auteur qu'on expliquait en troisième et, si cela est ainsi, il n'a pas mal travaillé, depuis quinze mois qu'il est à Paris. Félicitez pour moi du Bouëtier de son joli poupon ; je lui souhaite une bonne santé tout le temps du nourrissage, car c'est l'essentiel pour la mère et l'enfant.

Vous m'avez écrit une lettre charmante, à laquelle

Digitized by Google

je souhaiterais bien répondre dans le plus grand détail, mais mes tristes yeux s'y opposent. J'ai aussi une mouche au bras, un éternel bonnet de nuit, un grand capot de taffetas vert, et c'est pourtant ainsi que j'ai la présomption de croire que vous aimez toujours votre cousine.

Recevez les tendres hommages de mon mari et de mes enfants. Je termine bien vite, peur de surprise.

Lettre CLXXXIII

Quimper, ce 21 mars 1803.

Vous n'avez pas daigné répondre à ma petite lettre, mon cher cousin. Vous l'avez comptée pour trop peu de chose; voilà ce que c'est que de vous avoir gâté par des in-folio; mais, lorsque j'en écrivais si long, j'avais des yeux dont j'étais la maîtresse. Aujourd'hui, ils me font la loi, le croirez-vous? Je ne suis pas encore guérie tout à fait et puis je n'ai pas eu la commodité d'un cabinet solitaire. J'habite un vaste appartement ouvert à tout le monde et où, lorsqu'il n'y a pas d'étranger, mes enfants font leur bruit, auquel se joint le tapage des camarades d'Antoine et les petits caquets des amies de ma fille.

Malgré le roulement de vingt canettes, j'essaie aujourd'hui de venir causer avec vous. J'en éprouve le besoin depuis longtemps et j'aime à croire que vous serez bien aise que je rompe enfin le silence. J'ai fait plusieurs affaires importantes depuis trois mois. J'ai

Digitized by Google

retrouvé un ancien créancier de mon mari, à qui il devait 1,500 fr. Il a fait passer à Paris le billet qu'il avait sur nous et, par le moyen de Mme de Larlan, je me suis promptement acquittée, à ma grande satisfaction. De plus, j'ai terminé un vieux compte avec le cher cousin Laennec [1], qui datait des trois premières années de la mort de ma grand'mère.

Ce n'est pas sans peine que j'ai fixé ce vif-argent; il a fallu tout le sang-froid de mon mari et la patience dont je me pique quelquefois, pour en venir à bout. Enfin, tant en prose qu'en vers et grâce à la somme de 1,800 fr., j'ai eu une entière décharge. Me voilà donc bien à plat? Pas du tout, mon cher cousin, et je vous rappelle encore que j'ai à vous 350 fr. qui sont toujours à votre disposition. La Providence gouverne mes affaires, et je trouve qu'elles vont fort bien. Il nous en coûte pourtant plus cher de vivre à la ville; mais ce surcroît de dépense que je calcule ne nous ruinera pas, j'espère. Ma fille se trouve bien du grand monde qu'elle préfère à la solitude du Séquer.

Je me flatte cependant que le rossignol, les fleurs et le bon lait la lui rendront encore agréable cet été. J'ai continué mon abonnement au *Mercure* et j'en suis fort contente. Mais j'ai éprouvé un véritable chagrin de la mort de M. de La Harpe; il n'avait que soixante-quatre ans et il aurait pu longtemps encore rendre de grands services aux lettres et à la religion. Vous avez sûrement eu connaissance de la fameuse énigme de M. de Livec; car, à mon avis,

1. Le père de l'illustre docteur, qui a laissé un grand nom dans l'art de guérir.

Digitized by Google

elle a fait autant de bruit que les Etats-Généraux. Après l'avoir lue et cherchée, je soutins que le mot n'avait pas le sens commun et je soutins hardiment une douzaine de petits pâtés, en ajoutant à ses couplets le couplet suivant :

Je ressemble à l'azur du ciel,
Je suis vert comme le feuillage,
J'ai plus de douceur que le miel,
Je suis salé comme un fromage.
Je produis le mal et le bien,
Je suis fou, je suis raisonnable,
J'opère tout et ne puis rien,
Si ce n'est faire aller au diable.

Effectivement tous les Œdipes s'y donnaient et ne trouvaient rien qui fût *l'aïeul de son grand-père*, le *père de sa mère*, etc. On me trouve bien hardie d'assurer que mon couplet irait merveilleusement au mot de M. Livec. Et pourtant j'ai gagné mon procès; mais pas avec autant de profit que M. Livec, qui a bien mis de l'argent dans sa poche.

Je lis le feuilleton du *Journal des Débats*, où il y a de fort bonnes choses, mais je ne puis pas encore lire à la lumière. Je commence aussi à manier l'aiguille, un peu la plume, et je retrouve un nouveau plaisir à reprendre des occupations, qui ont toujours fait l'agrément de ma vie.

J'espère, mon cher cousin, que vous allez me dédommager de cinq mois de silence, et qu'en me donnant de vos nouvelles vous me parlerez aussi de Mme Rosbo et de son jeune ménage. L'enfant de Fanchonnette doit presque aller tout seul Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de toute la famille et

Digitized by Google

agréez les hommages et amitiés de la mienne. Je vois fréquemment mes cousines Keriner qui jouissent d'une bonne santé. J'aurais encore mille choses à vous dire, mais je dois prudemment ménager mes yeux pour lire une réponse, que j'attends avec la plus vive impatience. Vous connaissez des sentiments que rien ne saurait altérer. Adieu, mon cher cousin.

Lettre CLXXXIV

Quimper, ce 28 avril 1803.

Non, mon cher cousin, je ne serai pas trois mois sans vous écrire. Je ne saurais me faire à l'idée d'être si longtemps éloignée de votre souvenir et je crois qu'il est bon de rafraîchir la mémoire du cœur comme celle de l'esprit. Me voici donc et je pense que vous recevrez ma lettre au coin de votre feu. C'est là où je veux vous trouver; car, si, d'aventure, vous me lisiez dans la rue, vous trouveriez sûrement mon style glacé. Ceci vous prouve que nous essuyons ici le *temps ridicule*, que vous m'annonciez dans votre dernière lettre. Quoiqu'il en soit, j'aime mieux souffler dans mes doigts que d'éprouver le chaud qui m'a retenue dans mon lit la semaine dernière.

J'ai eu la maladie à la mode : une ébullition ou fièvre scarlatine, mais je n'en ai été que légèrement incommodée. On a exigé des ménagements, on m'a fait garder la maison, ce qui ne me gêne pas beaucoup, puis enfin on m'a purgée lundi. Mes yeux sont

Digitized by Google

à peu près dans le même état; le matin et le soir, ils sont rouges, chargés, pesants, barbouillés. Je prends patience, je ne me permets de lire, d'écrire et de travailler qu'avec modération et point à la lumière, et je supporte ainsi mon incommodité. Je prends mes hauteurs pour retourner au Séquer le 6 ou le 8 mai. Mon intéressante amie, Mme de Silguy, part pour sa maison des champs la semaine prochaine. La famille Marhallach quitte aussi la ville et j'aurai moins à regretter. Je perdrai pourtant une société charmante, celle de M. l'évêque qui nous faisait de fréquentes visites et qui plaît autant lorsqu'il cause qu'il est édifiant lorsqu'il officie.

Il est peu répandu et trop peu connu sans doute. Il a beaucoup d'esprit, il est parfaitement honnête, simple, modeste; c'est un lettré, mais il n'est pas pédant. Enfin, il n'est pas possible de le connaître sans s'y attacher véritablement. Quelques personnes, qui ont mangé avec lui dans de grands repas, ont gravement décidé que c'était *un bon homme*. L'éloge m'a fait rire; et j'ai trouvé beaucoup de bonhomie à ceux qui n'ont pas su lui découvrir un autre mérite. Cet aimable prélat éprouve ici de grandes contradictions. Je tâche de le consoler et je lui cite votre adage : *Le temps et la patience raccommoderont bien des choses*. Je lui ai parlé de vous, mon cher cousin, mais ce que je souhaiterais, ce serait de vous entendre causer tous les deux.

Angélique et ses sœurs me viennent souvent, tant pour me prouver leur amitié, que pour rencontrer M. l'Evêque dont elles sont enchantées.

J'ai reçu des nouvelles très satisfaisantes de Charles. Son instituteur m'avait mandé qu'il faisait des

Digitized by Google

progrès rapides. Je me laissais facilement persuader que cet éloge était sincère, mais j'ai eu d'autres moyens de m'en convaincre. M. de Saint-Luc, qui est actuellement à Paris, l'a été voir et m'a confirmé tout ce qu'on m'en avait dit. Il l'a examiné en particulier et m'a écrit que Charles *entendait fort bien le latin*, qu'il avait pris beaucou de goût pour le travail. Cela m'enchante, mon cher cousin, car j'avais bien envie que mon fils sût le latin comme son grand-père, ses oncles et son tonton Kergus. Il va commencer bientôt sa rhétorique.

Sa pension, comme toutes les pensions de Paris, n'est pas délicate, mais sa santé, loin d'en souffrir, s'est fortifiée; il est gras et vermeil, il sort assez fréquemment chez Mme de Larlan, qui le mène aux promenades botaniques de Jauffret et dans d'autres lieux où il trouve instruction et plaisir. J'ai pensé que ces détails vous intéresseraient, mon cher cousin, et que vous ne seriez pas fâché que je vous dise un mot des petits : leur santé est assez bonne; Marie connaît ses lettres et Antoine commence d'hier à écrire des mots. Je lui ai donné un maître ici, et je vais tâcher de le continuer à la campagne.

Quand je vous ai parlé de *l'enfant de Fanchonnette*, c'était d'Emilie que je voulais dire. Ce nom-là n'est pas sorti de mon cœur, car je suis susceptible de longs souvenirs, et, puisque nous y sommes, le fils de Fanchonnette doit être intéressant et déjà avancé. J'en apprendrai des nouvelles avec plaisir. Pour ce qui est du jeune enfant sur lequel vous faites une plaisanterie charmante, quelqu'un m'avait dit que Mme Rosbo avait laissé la queue de la poêle à sa fille, et s'était *(mot enlevé par le cachet)* avec ses enfants.

Digitized by Google

Ainsi ce petit radotage n'est pas tout à fait de ma façon. Vous m'avez parlé d'une dame Audouyn dont l'esprit et les talents vous enchantaient. Je serai fort aise d'en entendre parler encore.

Il suffit pour que je l'aime qu'elle ait pu vous paraître aimable. *Elle ne digère point*, cela me fait peine, et Voltaire, qui a menti tant de fois, a dit vrai dans cette circonstance. J'ai vu hier et j'ai reconnu d'abord M. du Fretay qui peint si bien. Je ne sais s'il doit faire un long séjour ici, j'aimerais bien à avoir le portrait de mes deux enfants, mais dans ce moment ma fille est barbouillée d'une humeur de toque, Antoine perd ses dents et ni l'un ni l'autre ne sont en beauté.

Ma plume est bien mauvaise. Adieu, mon cher cousin, recevez les tendres hommages de mon mari et de mes enfants et offrez les miens à Mme Rosbo et compagnie.

Lettre CLXXXV

Séquer, ce 1er juillet 1803.

Vous ne méritez guère, mon cher cousin, l'empressement avec lequel je réponds à votre aimable lettre; mais que voulez-vous, je suis trop vieille pour me corriger. Le seul effort que j'aie pu faire, c'est de ne vous plus faire de reproches, et d'attendre, en *m'impatientant le plus patiemment possible,* une réponse que je désire toujours bien vivement. Vous avez de grandes affaires, j'en conviens, vous les traitez en homme habile, et par

Digitized by Google

dessus tout en parfait honnête homme. Dieu vous maintienne dans cette place, pour la satisfaction de tous ceux qui auront à réclamer la justice auprès de vous. Pour mon compte, je vous aimerais mieux, faisant de la prose, des vers et de la musique, mais j'ai déjà tant fait de sacrifices, il faut que je fasse encore celui de ne vous plus occuper qu'à des intervalles bien éloignés les uns des autres.

J'ai pas moins grand'pitié de vous, quand vous êtes forcé de faire visite aux noyés et aux pendus. Moi, pauvre créature, qui aurait peur d'un chien mort, quelque plaisir que j'eusse à travailler près de vous, ne craignez pas que je demande jamais la place d'adjoint. Je conçois que vous devez mieux que jamais connaître les hommes et vous n'avez probablement pas grand'peine à croire au petit nombre des élus. Ayant passé ma première jeunesse avec des anges, je croyais alors que le nombre en devait être très grand; à présent, j'en rabats un peu, car il y a effectivement peu de bonne foi dans le monde; je l'éprouve sans m'en fâcher.

Je plains ceux qui pour quelques écus manquent de probité ou même de délicatesse. Je suis à la veille de payer 150 livres à quelqu'un, qui les demande en dédommagement, sans avoir reçu de dommage, et la seule chose que je désire et pour laquelle j'emploie auprès de lui toute ma politesse, c'est que ces écus lui soient comptés *in petto*, afin qu'il ne se fasse pas tort dans l'esprit du public. Quand tout sera terminé, je pourrai m'expliquer plus clairement, et ce chapitre pourra entrer dans l'histoire du cœur humain, la plus utile sans doute, quoique souvent la moins édifiante. La corruption des principes et des

Digitized by Google

mœurs est une suite naturelle du travail de nos philosophes modernes, mais j'espère que le retour du culte va ramener toutes les vertus à sa suite.

Déjà l'on remarque un grand changement, du moins dans les mœurs de la société. Il y a trois ans que, lorsque j'allais à Quimper, j'en revenais scandalisée seulement des conversations qu'on se permettait et des propos que tenaient de jeunes personnes, qui auraient dû ignorer ce dont elles plaisantaient avec une aisance, qui me déconcertait pour elles. A présent, c'est autre chose : le prochain est ménagé, on se pique d'exactitude dans ses devoirs religieux; toutes les femmes, même les plus brillantes, et plusieurs hommes, jeunes comme vieux, font leurs Pâques. Cela fait plaisir à une mère, qui se flatte au moins de laisser ses enfants environnés de bons exemples.

Depuis le 9 juin nous sommes tous à la campagne, et pour n'y pas regretter les dissipations de la ville, nous avons imaginé de faire travailler notre jardin. En conséquence, nous avons pris un jardinier et nous voyons déjà sortir de terre des raves, des pois et des haricots. Il faudra au moins six mois, pour que nous puissions connaître notre homme et notre terrain. Aussi je ne vous en dirai rien de plus aujourd'hui.

Les froments ne se vendent point, c'est une petite affliction, car la nouvelle récolte arrive et tous les greniers du Pont-Labbé sont pleins.

Et de la guerre, mon cher cousin, qu'en pensez-vous? Oh! monsieur le juge, vous devriez bien faire notre paix avec la Grande-Bretagne, cela ne ferait pas peu d'honneur à la petite. Voilà déjà plusieurs

Digitized by Google

victimes de notre connaissance : un Kergos et un Flamand fils sont prisonniers en Angleterre; M. de Toyac, gendre de M. Kéréon, a été tué et laisse une charmante veuve de vingt-six ans, qui avait sacrifié tous les avantages de son premier hymen pour l'épouser; elle a un enfant de plus et beaucoup moins d'aisance.

La bonne et charmante Emilie a donc éprouvé l'affreuse inquiétude de perdre son enfant. Je suis bien aise de ne l'avoir su que lorsqu'il n'y a plus à craindre, et je la félicite du retour de son bonheur. Mme Rosbo pourra dire aussi : il n'y a plus de bonne foi dans le monde, voyez cette Mme Pompery (qui probablement a fait ses Pâques), en dépit d'un billet que j'ai d'elle. Mon billet dans ses mains; non, ma chère cousine, c'est dans le fond d'un coffre, j'ai toujours la bonne envie de m'acquitter, mais le moyen aussi d'exiger de l'écriture d'une malheureuse femme, qui a eu sept mois une fluxion aux yeux. Qu'en dites-vous, magistrat? Appuyez-moi, je vous en supplie; encore un peu de temps et je paierai tout.

Vous savez sans doute que M. et Mme Tasdy et Mme Bouteiller sont à Paris. Elles ont vu Charles, qu'elles n'ont pas trouvé beaucoup grandi, mais un peu changé. Je crois qu'une vacance lui ferait du bien, et j'ai envie de le faire revenir passer deux mois avec nous. Comme il est avancé, je pense qu'il serait en état d'entrer dans un lycée et si celui de Rennes se formait, j'aimerais mieux l'y mettre, il m'en coûterait moins cher et nous n'en serions pas si éloignés, ce qui coûte beaucoup à mon cœur; Antoine et Marie, ne le remplissent pas tellement que je ne sente vivement l'absence de mon aîné.

Digitized by Google

Recevez les hommages de tout ce qui m'entoure et les partagez, en y joignant les miens, avec Mme Rosbo et son aimable famille.

Vous savez que notre évêque est à Paris. On désire son retour, mais on ignore l'époque.

Vous réconciliez-vous avec M. de Châteaubriand? Etes-vous content du *Mercure?* Il me plaît toujours, j'aime bien la *Cure merveilleuse*, mais pas certains vers adressés à Bonaparte, à sa visite au Prytanée. On le compare à un chêne, mais tous ces lierres qui l'entourent viennent très mal à propos gâter le bel arbre. Si l'on avait comparé les élèves au chèvrefeuille, passe encore, l'idée eût été, ce me semble, plus fraîche et plus aimable, car des fleurs embellissent et ne peuvent jamais rien gâter. Mais le lierre, encore une fois, dépare un beau chêne et je ne trouve pas la comparaison heureuse.

La poste part. Il faut finir brusquement. Adieu, mon cher cousin.

Si ma critique est mauvaise, dites-le-moi franchement, je passerai condamnation.

Lettre CLXXXVI

Séquer, ce 1er novembre 1803.

J'avais compté, mon cher cousin, attendre à vous écrire lorsque je vous enverrais la musique que vous m'avez demandée et les *précieux morceaux* de littérature que j'ai promis à Mme Rosbo. Mais comme il faut espérer que la douce Pétronille

Digitized by Google

recevra avant peu la réponse qu'elle attend de son père, et que son projet est de partir aussitôt pour Hennebond, je profiterai de cette occasion qui sera plus directe et plus sûre. Mais je ne veux pas remettre à une époque encore incertaine le plaisir de causer avec vous. Je n'ai que faire de vous assurer que j'en ai eu beaucoup à vous voir. Je compte au nombre des bons jours de mon voyage l'agréable repos que j'ai pris à Hennebond. Aussi, suis-je arrivée fraîche et en parfaite santé à Quimper.

J'ai passé à Lorient une soirée charmante, que nous a procurée ma cousine Lévêque chez Mme Henry. J'ai été enchantée de son talent sur le piano et même de sa jolie voix. Elle est forte et très forte. Cependant, on remarque que la mère de famille ôte un peu du mérite de la virtuose. Il est impossible avec quatre enfants de cultiver comme il le faudrait un talent aussi perfectionné. *Pas un seul jour sans quelques traits* était la maxime d'Appelles, mais elle est impraticable pour une femme de ménage. Quoiqu'il en soit, on entendra encore longtemps Mme Henry avec grand plaisir. Elle a eu la complaisance de me jouer le charmant trio de Roretti qui m'a plu singulièrement.

J'ai eu deux fois des nouvelles de Charles depuis mon retour. Sa seconde lettre m'apprend qu'il a été nommé sergent-major, le 30 vendemiaire, en présence du maire de Rennes et d'un général. Charles est enchanté; il a un beau plumet blanc à son chapeau, deux galons sur la manche, une chambre très jolie, le commandement militaire de tout le Lycée, et, aux appointements près, la place vaut celle d'un colonel. Mon fils ne voit que le côté brillant de son

Digitized by Google

grade, et moi, mon cher cousin, qui sens l'importance des devoirs qu'il a à remplir, je porte au fond de ma retraite tout le poids de *la majorité*.

Je lui ai écrit là-dessus tout ce qui m'a été dicté par la raison, l'expérience et la tendresse, et j'espère que Charles y réfléchira. Il m'aime beaucoup et je crois qu'un bon fils ne peut être mauvais pour personne. S'il se fait aimer, comme je m'en flatte, il allégera de moitié le fardeau qui me pèse, et s'il se conduit bien, ce grade peut n'être pas indifférent, même pour l'avenir. Antoine a reçu très froidement cette nouvelle, les honneurs militaires, le touchent peu; il aime mieux planter des choux et rester auprès de sa mère. J'ai repris le cours de son instruction, il s'applique assez volontiers et il apprend d'ailleurs beaucoup de choses en s'amusant.

Pétronille m'a fait part de vos bonnes intentions pour elle; sa reconnaissance est aussi vive que la piété qui la porte à embrasser l'état de sœur grise. La nouvelle s'en est bientôt répandue dans tout Quimper, elle a l'approbation des philosophes, que la douce personne ne cherchait pas assurément. Saint-Vincent-de-Paule, comme bienfaiteur de l'humanité, a trouvé grâce aux yeux même des novateurs. Je désire bien que mon cousin Keriner ne la laisse pas trop longtemps dans une attente toujours pénible, quand il est question de changer d'état.

Mon mari se trouve encore notable de la commune, et le voilà pour plusieurs jours occupé de je ne sais quoi, dans le chœur très froid des ci-devant Carmes. Nous avons eu de la pluie hier au soir et ce matin, mais elle vient du nord et je crains que nous n'en ayons pas longtemps. La sécheresse me fait

Digitized by Google

tort, non-seulement pour mon jardin, mais pour celui que je loue au Pont-Labbé.

Mon jardinier me devait déjà une année, et celle-ci ayant été si défavorable, en voilà deux que je perdrai, très probablement. J'ai bien envie de vendre cette propriété qui est sujette à beaucoup de non-valeurs. Mon père en avait essuyé aussi et j'ai un billet de cent écus qui ne me vaudra jamais cent sous. Mon métayer du Séquer me donne aussi de l'inquiétude, la récolte des blés noirs a manqué entièrement, celle des blés blancs n'a pas été merveilleuse; il a beaucoup d'enfants et j'entrevois qu'il ne pourra pas tout payer. Je prends mon parti raisonnablement là-dessus, j'espère que la Providence me donnera quelques dédommagements; d'ailleurs, l'économie offre bien des ressources.

Faites lire, je vous prie, à Mme Kerouellan l'article de l'*Annuaire de Tours*, inséré dans la partie politique du no 118 du *Mercure*, il m'a fait grand plaisir. Dites-lui mille choses aimables pour moi. J'embrasse son petit Théodore et non Philidor.

Recevez les respects et hommages de mon mari et de mes enfants et les partagez avec Mme Rosbo et sa famille. Ne soyez pas trois mois sans m'écrire, mon cher cousin, vous avez une si jolie chambre, une table si commode, des fenêtres qui vous éclairent si bien. A votre place, j'écrirais toute la journée.

J'ai prié Mme Silguy de m'envoyer copie de la *Vie de Saint Caradoc*. Vous voyez que je n'oublie pas.

Digitized by Google

Lettre CLXXXVII

Ce 18 novembre 1803.

J'ai fait part de votre lettre à Pétronille, mon cher cousin, elle est bien sensible à l'intérêt que vous lui témoignez, à vos procédés généreux et à ceux de son oncle K....., mais persuadée que son père ne lui répondra pas, elle m'a demandé comme une preuve d'amitié d'intercéder pour elle. J'ai donc écrit au cher cousin. J'ai glissé le *sans dot* le plus adroitement et le plus délicatement qu'il m'a été possible. Si c'est cela qui tient, je suis persuadée que nous aurons le consentement; mais si Keriner s'est mis dans la tête que son devoir de père était de faire subir un délai à sa fille pour éprouver sa vocation, rien ne le fera changer avant le terme qu'il a prescrit.

Je crois, à vous dire vrai, qu'il a pris son parti là-dessus et je ne vois que la patience et la résignation, pour ressource à ma bonne cousine. Elle ne voudra pas braver l'autorité paternelle et fera bien. Il cèdera sûrement et probablement même au bout de six mois, mais il faudra que Pétronille continue à le solliciter de quinze jours en quinze jours. Si, comme je le crois, sa vocation est bonne, elle ne se découragera point et sentira mieux la douceur de son état, l'ayant acheté par une épreuve pénible.

C'est comme scrutateur que mon mari a passé dix jours dans le chœur des révérends pères. Il en est résulté qu'il est membre du collège électoral du dé-

Digitized by Google

partement. Sur 88 votants, il a eu 87 voix, n'ayant pas jugé à propos de se donner la sienne. Je ne sais si c'est à son titre d'électeur, qu'il doit d'avoir été nommé depuis *délégué* du préfet pour je ne sais quoi des conscrits. Il aurait volontiers remercié; mais il envisage qu'étant pensionné, il faut se rendre utile, afin d'avoir plus de droit de réclamer sa pension au cas qu'on voulût la suspendre ou la réduire encore. On lui apporta hier un tas de paperasses que je n'ai pas eu la patience de lire, voilà pourquoi je suis si peu instruite de ce que M. le délégué a à faire. Dans tout cela, je n'ai retenu que le mot de *conscrits*. Mais vous, mon cher cousin, vous saurez bien de quoi il retourne.

Je ne sais si le virtuose Kleiner a donné des concerts à Quimper. Je n'en ai point entendu parler.

Je fais mon compliment bien sincère à Mme Rosbo sur la promotion de M. son fils, j'espère qu'il ne tardera pas à revoir sa patrie, ses foyers, sa belle femme et ses jolies demoiselles.

Je suis tout à fait fâchée de l'incartade de M. de Châteaubriand et j'ai bien envie de croire qu'on l'a calomnié. Il a beaucoup d'ennemis. Si le *Journal du Commerce* dément cet article, tranquillisez-moi, je vous prie, car je suis jalouse de la réputation de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Vous devez être content de la partie politique du *Mercure*. M. de Montlosier nous donne, à mon avis, des morceaux excellents. Celui des *races* m'a beaucoup plu, et son article de la Prusse où il dit si joliment que le *premier né* doit appartenir à la famille plutôt qu'à l'Etat. Si je puis sauver Charles de la conscription, j'aurai du temps devant moi pour aviser au moyen

Digitized by Google

d'en retirer le *puîné,* que je trouve tout aussi précieux à conserver. Le petit homme entendait l'autre jour parler de notre sergent-major et dit : *Je veux m'élever aussi comme Charles, mais ce ne sera pas dans le militaire.* Il aime à vivre, mon petit garçon, il se trouve si heureux dans le monde.

J'attends la réponse de Mme Silguy qui m'enverra probablement la vie entière de saint Caradec, que je joindrai au paquet que je vous ai promis et que je n'oublie pas.

Il pleut enfin, et les chemins commencent à se gâter. Je tâcherai cependant de prolonger mon séjour ici, au moins jusqu'à Noël. Nous faisons mettre des arbres fruitiers contre les murs de la cour. Nous avons aussi le projet de faire arranger des fossés et planter dessus; *item,* nous engraissons un porc, que nous voulons tuer avant de quitter la campagne. Je me trouve fort bien ici, j'emploie mes heures le plus utilement qu'il m'est possible et je me rappelle d'avoir dit autrefois :

Le temps qu'on sait bien employer
Coule partout avec vitesse.

Le soir, entre chien et loup (comme le jeu ne vaut pas la chandelle), je me mets à mon piano, ce qui amuse beaucoup mes enfants; l'un me demande une marche, l'autre une gavotte, je les satisfais tour à tour autant que je puis. Enfin, quand mon répertoire d'allemandes et de walses est épuisé, je joue tout ce qui me passe par la tête et Marie danse toujours.

Quand la chandelle est allumée et tout le monde

Digitized by Google

rassemblé, nous jouons au nain jaune, jeu charmant qui fait les délices d'Antoine. Ma fille s'amuse auprès de moi avec les jetons et les fiches; on lui apporte son petit souper ordinairement pendant la partie, et elle se couche avant que nous nous mettions à table. Après souper, mon mari nous lit quelques ouvrages intéressants. Je tricotte pendant la lecture, car mes yeux me le permettent cet hiver. Cela nous mène jusqu'à dix heures. Le gros de la société (y compris le salon et la cuisine), se couche; et M. et Mme restent encore une heure au coin du feu à parler de leurs enfants, de leurs amis et des petites affaires du ménage.

Voilà un tableau de famille qui m'a menée plus loin que je ne comptais. Encore une ligne et vous paieriez un sou de plus pour l'enveloppe. Mieux vaut vous quitter brusquement en vous assurant, mon cher cousin, d'une amitié bien tendre.

Lettre CLXXXVIII

Quimper, ce 3 janvier 1804.

J'ai différé à répondre à votre lettre, mon cher cousin, qui m'a trouvée encore au Séquer, occupée des embarras de notre transport à la ville. Nous y sommes depuis huit jours; l'arrangement du ménage, les visites d'amis et de parents à recevoir et rendre, ont rempli tous mes instants depuis mon arrivée. Enfin, me voilà libre, et c'est à vous que je consacre ce premier moment de repos.

Digitized by Google

Pétronille n'a reçu aucune réponse de son père. On lui a écrit la mort de Clémence, et l'on espère qu'il écrira quelque chose sur cet événement. Je plains bien sincèrement mes cousines, leur père me paraît bien insouciant sur tout ce qui les intéresse. Il n'a répondu à aucune de mes lettres, car je lui avais déjà écrit en arrivant au Séquer, non pas pour Pétronille, mais pour le remercier des témoignages d'amitié, qu'il m'avait donnés pendant mon séjour à Rennes. Je sais qu'on se dispense quelquefois de répondre à ces sortes de lettres; cependant, lorsqu'elles sont dictées par le sentiment et un attachement sincère, rien n'empêche qu'on y réponde, surtout quand on a autant de loisirs qu'en a Keriner. Mais plût au ciel qu'il n'eût pas d'autres torts ! Il peut, sans être très coupable, négliger sa cousine, mais ses enfants!... Nous avons mis le sergent-major à ses trousses; je ne sais s'il en obtiendra quelque chose.

Je suis bien fâchée de la maladie de votre bon greffier, vous perdriez sans doute s'il n'en revenait pas. Mais tout Hennebond perdrait davantage, si vous teniez à la résolution de quitter votre place, faute de trouver un greffier qui vous convienne autant que lui. J'espère qu'il guérira et je vous prie de m'en donner des nouvelles.

Nous en avons reçu de bien alarmantes du château de Couvrelles. Mme de Verdon, mi-sœur aînée de mon mari, est très mal; il y a quinze jours qu'elle a été administrée. Elle se meurt d'une dissolution de sang. Elle peut traîner, mais il y a bien à craindre une fin prochaine, vu son âge de soixante-quatorze ans. Mon mari l'aimait beaucoup et j'avais pris

Digitized by Google

aussi bien de l'attachement pour elle. C'était une excellente femme; elle seule a soutenu mes deux belles-sœurs, qui avaient tout perdu à la révolution; l'une son état de religieuse et l'autre toutes les pensions que lui faisaient le roi, M. le duc d'Orléans. etc. Elles sont désolées et ne savent pas quel dédommagement peut les attendre.

Mme de Verdon a fait un testament, mais c'est lettre close, personne n'en connaît les articles. Elle nous fait écrire fréquemment depuis qu'elle est malade et nous témoigne beaucoup d'amitié; elle en marque infiniment à Charles et je ne serais pas surprise que ses bienfaits tombassent directement sur lui. Mon mari y serait moins sensible pour lui-même que pour ses deux autres enfants. Cependant il recevra avec tranquillité les événements quels qu'ils soient et n'est véritablement affecté que de la crainte de perdre sa bonne sœur.

Je suis bien touchée de la perte que vient de faire Mme Monistrol; quand on est accoutumé à une grande aisance, il est dur d'enrayer. Je ne trouve rien de meilleur que les sillons; lorsqu'on en a peu, on ne brille point, mais du moins cela est sûr.

Vous *mangez* donc toujours à Hennebond, malgré la cherté des vivres? Ici, je vois que chacun est monté sur le ton de l'économie, et je n'entends parler ni de repas ni de fêtes, ce qui m'est très indifférent. Je suis à la ville comme à la campagne, je vois peu de monde. Notre dîner est toujours assez fort pour inviter un ami, que la circonstance nous amène, et voilà où se bornent tous mes frais de société.

J'embrasse Mme Emilie et son petit poupon. Dites-lui que ses dents deviendront moins saillantes, quand

Digitized by Google

il en aura plusieurs. Je me rappelle que la première dent de Charles m'épouvanta, et que je la nommais une dent de cachalot. Votre petite filleule aura de l'esprit aussi; on tient toujours quelque chose de ses parrain et marraine, et c'est de vous qu'elle tiendra sa partie brillante. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous parler de mes enfants, je vous prierai seulement d'agréer leurs vœux et leurs hommages, ainsi que les miens et ceux de mon mari que je place tout impoliment le dernier. Veuillez bien dire à Mme Rosbo de ma part tout ce que l'on dit aux personnes que l'on aime, à l'occasion du nouvel an. J'ai ici sous la main sa littérature et votre musique, tout cela vous parviendra, j'espère, en temps et lieu. Mon fils sera bien sensible à votre souvenir et je lui en ferai part à la première occasion.

Lettre CLXXXIX

Séquer, ce 14 mai 1805.

Votre lettre m'a effectivement trouvée à la campagne, mon cher cousin, mais elle a été saisie au passage, ouverte et lue par mon mari qui est resté à Quimper pour l'assemblée du collège électoral. Il a fait votre commission près de M. Detaille, qui a reçu les papiers que vous lui envoyâtes en messidor, et assure vous en avoir accusé la réception.

J'ai laissé à Quimper ma fille aux soins de Mlle du Marhallach, et ma cuisinière pour faire vivre tout

Digitized by Google

cela. J'ai amené ici mon fils aîné et Antoine, que j'ai laissé au Pont-Labbé, chez sa marraine, Mme La Potterie. Comme je suis venue pour m'occuper d'arrangements, mon lutin étant peu surveillé aurait couru les champs tous les jours, ce qui m'aurait inquiétée, car certains oiseaux nichent au haut des arbres, et chercher des nids est, comme vous savez, le plaisir de cet âge.

Je me suis associée une jeune compagne, Mme Argoult, fille de Mme Guichard, qui est morte il y a trois mois. Cette pauvre femme, s'étant indiscrètement engagée pour son gendre, laisse sa fille et sa petite-fille sans asile et sans pain ; car tout ce qui leur reste va être vendu et très probablement les créanciers ne seront pas entièrement satisfaits. L'une et l'autre ne connaissent aucun parent du côté paternel ni maternel. Jugez de la position de cette veuve de vingt-cinq ans avec sa petite orpheline qui en a sept.

Je lui ai dit de venir demeurer avec moi, soit que je restasse en Bretagne, soit que j'aille à Couvrelles; mais je lui ai dit que je ne voulais pas élever sa fille avec la mienne. J'ai trouvé une maison sûre, où cette enfant sera nourrie, blanchie et instruite pour 300 francs. Je ne suis pas seule chargée de la pension; Mme Leclerc et quelques autres personnes y contribuent. Elle sera heureuse, en d'excellentes mains, et avec des personnes bien propres à l'élever dans nos vues. La maman a consenti à ce sacrifice, que d'autres font avec des motifs bien moins impérieux. Cette jeune femme a un excellent caractère, de l'esprit; elle est adroite et elle me sera utile dans bien des circonstances, surtout si nous allons habiter le solitaire château de Couvrelles.

Digitized by Google

Je me prépare petit à petit à ce voyage, sans pouvoir précisément en fixer l'époque; quand on est six, il suffit d'un seul pour retenir les cinq autres. Nous avons manqué une excellente voiture, celle du préfet Rudler. Ayant reçu trop tard la lettre qu'on lui écrivit pour nous, il s'est arrangé à Paris avec le préfet Miollès, qui en a eu la préférence à 450 fr. On m'a parlé de celle de M. Du Plessis, mais je la crois trop belle pour nous et on en demandera probablement un prix au-dessus de nos facultés. Il est cependant bien pénible de voyager dans la diligence avec des enfants et une maman, dont la santé est délicate. Je m'abandonne là-dessus à la Providence. Si on avait quelque espoir de s'arranger pour cette voiture, mon mari irait à Hennebond pour la faire examiner.

Je suis charmée que Mme Rosbo soit contente de sa société. Rien de tel que le bonheur domestique, car on est toujours assez heureux chez les autres pour le temps qu'on y passe.

Charles s'est emparé de ma vieille guitare et il en jouera bientôt passablement; mais je ne me flatte pas que ce talent lui fasse faire une aussi brillante fortune que celle du *prince de la paix* en Espagne.

On ne recherche ici aucune espèce de blés, je n'ai encore vendu comme vous que les avoines, qui sont aussi bien tombées.

Recevez les respectueux hommages de mes fils, et les partagez, ainsi que mes amitiés bien sincères, avec Mme Rosbo et compagnie.

Vous connaissez mes sentiments que la distance des lieux ne saurait affaiblir.

Digitized by Google

Lettre CXC [1]

Soissons, 4 octobre 1818.

Reconnaitrez-vous encore mon écriture, mon cher cousin, et vous fera-t elle autant de plaisir que j'aie de regret de ne plus voir la vôtre? J'ai appris avec un bien vif chagrin que vous étiez dans un état d'infirmité, qui ne vous permettait plus de tenir la plume.

Notre correspondance n'était plus très active; mais enfin nous nous écrivions encore quelquefois, et une lettre de vous me procurait une jouissance bien douce, en me rappelant les gracieux souvenirs de ma jeunesse et même de mon enfance. J'aime à me persuader que vous pensez souvent à moi, comme je pense aussi bien fréquemment à vous, et que tout ce qui me touche vous intéresse.

Vous savez, sans que je vous en ai fait part officiellement, que j'ai marié ma fille. Un gentil bas-breton, officier de la garde royale, s'est présenté chez nous, *de par le roi*, un billet de logement à la main. Je me suis rappelé que je l'avais fait danser sur mes bras, à l'abbaye de la Joie, en 92, et, en qualité de compatriote, j'ai dérogé en sa faveur à la loi, que je m'étais imposée, de ne pas recevoir de

1. Etablie et fixée dans le Soissonnais, ma grand' mère continua d'écrire de temps en temps à son cousin et de l'entretenir avec la même confiance de ce qui la touchait. Cette dernière lettre ne précède sa mort que d'environ dix-huit mois.

Digitized by Google

militaires. Il s'est plu dans notre société et n'a cultivé qu'elle à Soissons... Après dix-huit mois d'épreuves et de réflexion, nous avons conclu l'hymen, à la satisfaction des deux familles...

Antoine a déjà un gros garçon qui marche tout seul, et sa gentille épouse m'annonce une septième grand'maternité pour le mois prochain. Car Charles a déjà cinq enfants. Je vois tout cela sans inquiétude, et j'espère que la Providence fera prospérer mes petits-enfants, comme elle a pourvu mes enfants, qui sont tous fort contents de leur sort.

La santé de mon mari a souffert des altérations; une incommodité assez grave, à laquelle il est sujet depuis trois ans, l'oblige à compter ses pas, et il ne peut plus faire ses longues marches, qui faisaient jadis un de ses plus grands plaisirs..... Quoique les plus jeunes de la famille, mon mari et moi nous sommes les moins forts... Mme Argoult est aussi d'une assez mauvaise santé, depuis la première entrée des Cosaques. Cependant elle est mieux... Mme Argoult qui avait plus de dettes que de biens, lorsque je lui ai offert aide et protection près de nous, s'est acquittée par le bénéfice du temps, que lui ont accordé des créanciers généreux...

Je voudrais bien à présent vous parler politique, je suis en fonds pour cela. Je lis *la Minerve* et j'en conseille la lecture à tous les bons esprits, afin qu'ils n'en aient plus peur. Elle est sérieuse, elle est morne. elle ne dit rien de neuf; car il y a longtemps, on le sait, que les prêtres, les nobles et les royalistes ont fait tout le mal en France. On sait aussi que *les frères ignorantins* ....

..... Je touche encore quelquefois du piano, mais

Digitized by Google

ma vue étant fort affaiblie, je ne peux guère lire la musique nouvelle; je joue l'ancienne et je compose des valses, pour faire danser mes enfants.

Je voudrais bien aller trois fois par semaine passer la soirée avec vous, mon cher cousin. Il me semble que nous saurions encore nous les rendre mutuellement agréables. Ici, je vais très peu dans le monde... La lecture compose nos plus doux passe-temps.

... Recevez mille amitiés de notre part et de celle de tous mes enfants.....

APPENDICE

Pour dernier trait à ce tableau de chevalet et à ce portrait de femme, je donne ici une petite romance (couleur du temps). Les paroles et la musique sont de l'auteur de ces lettres. Le lecteur pourra se représenter l'aimable femme, entourée de parents et amis, s'accompagnant de sa harpe et chantant sa courte mélodie avec l'expression et le sentiment, qui la rendaient si charmante.

*Cette romance a été publiée en 1805 dans l'*Athénée des Dames, *petit recueil dirigé par Mme Beaufort d'Hautpoul et Mme Dufresnoy. Ma grand'mère y a inséré quelques vers, des contes, des charades, des logogriphes, des énigmes.*

Digitized by Google

LE DOUTE ÉCLAIRCI

Je ne sais ce qui me tourmente,
Un mal que je ne connais pas
Me rend ou chagrine ou contente;
Est-ce de l'amour que j'ai pour Lycas?

Depuis qu'il est dans le village
Et qu'il a vanté mes appas,
J'en voudrais avoir davantage
Est-ce de l'amour que j'ai pour Lycas?

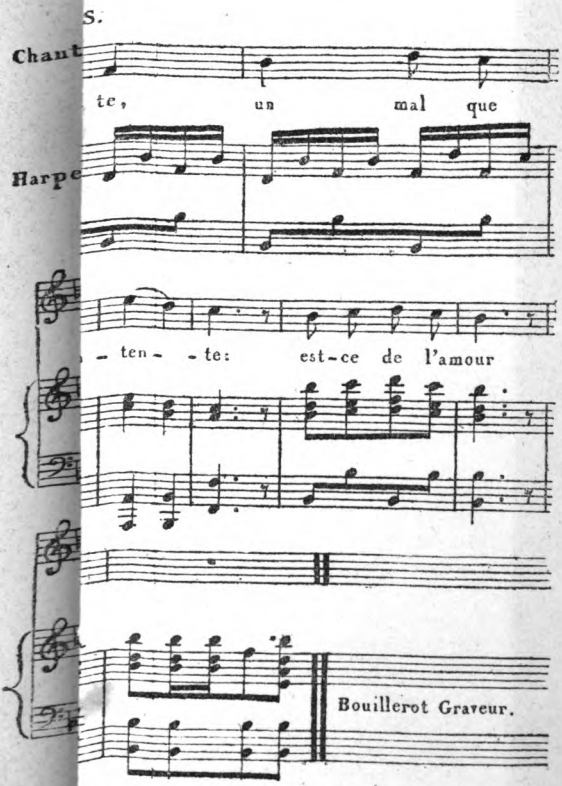
Quand il paraît, je suis émue,
J'éprouve un certain embarras,
Je rougis, je baisse la vue,
Est-ce de l'amour que j'ai pour Lycas?

Quand, pour traverser la prairie,
Eglé *méchamment* prend son bras,
Je tombe dans la rêverie,
Est-ce de l'amour que j'ai pour Lycas?

D'après cet exposé fidèle,
Gens experts ont jugé le cas,
Et tous soupçonnent à la belle
Quelque peu d'amour pour l'heureux Lycas.

Le Puy, typographie Marchessou fils.

Digitized by Google



Digitized by Google

6101

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google